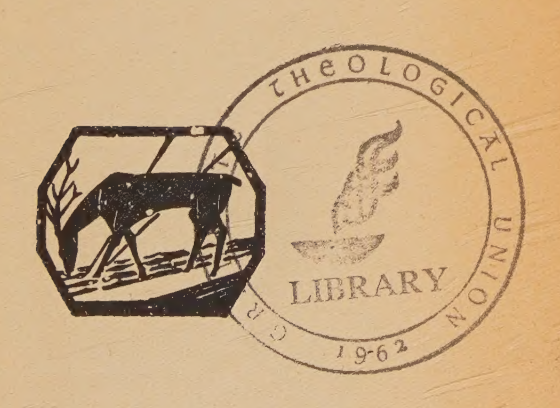
# La Vie Intellectuelle

LXI

1939

11e ANNEE NOUVELLE SÉRIE — T. LXI

# La Vie Intellectuelle




LES EDITIONS DU CERF
29, boulevard La-Tour-Maubourg,
PARIS-VIIe

11e ANNEE

10 JANVIER 1939

# La Vie Intellectuelle



LES EDITIONS DU CERF
29, boulevard La-Tour-Maubourg,
PARIS-VIIe

# Sommaire

10 JANVIER 1939

## QUESTIONS RELIGIEUSES


CHRISTIANUS...... Le point de vue de Christianus ........ 6

M.-J. CONGAR, O. P. Autour du renouveau de l'ecclésiologie ........ 9

● *Lettre de Mgr Georges Calavassy au R. P. Congar*, 33.
● *Pour l'unité de tous les chrétiens*, par HENRI RAMBAUD, 35. — *La sainte famille des enfants de Dieu*, par ARTHUR SMALLWOOD, 41.


## QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES


CIVIS....... Ce qui manque le plus....... 59

F. PERROUX. Le travail sous le régime hitlérien ........................ 63

● *Chronique de politique étrangère*, par MAURICE-JACQUES, 91. — *Les premiers résultats du plan Reynaud*, par A. VANEETVELDE, 96. — *Mois social*, 99.
● *Portugal*, par G. RENARD, O. P., 100. — *Trois leçons sur le travail*, par L. LESAGE, 102.
● *L'allocution du Président Negrin à l'occasion de la fête de Noël*, 106. — *Congrès catholique pour la paix internationale* (suite), 113.


## LES LETTRES ET LES ARTS


G. MARCEL..... Cécile parmi nous........ 117

E. DERMENGHEM. La littérature populaire turque et la révolution kémaliste ................. 125

G. POULAIN .... Le peintre Georges Rouault. 130

● *Chronique littéraire*, par J. MADAULE, 136. — *Livres*, par Y. SJÖBERG, P. DODINE, J. M. et H. POURRAT, 144.
● *Théâtre*, par HENRI GOUHIER, 151. — *Cinéma*, par PIERRE VILLOTEAU, 156.
● *Le mois artistique*, par G. P., 158.

T. LXI — N° 1 10 Janvier 1939

# La Vie Intellectuelle

REVUE BIMENSUELLE

## QUESTIONS RELIGIEUSES

Christianus. *Le point de vue de Christianus.*

*Christianus* prêche-t-il la guerre sainte? demandions-nous le mois dernier. — Assurément non, mais il a cependant, dans la cité terrestre, une mission à laquelle il ne peut renoncer.



« UNAM SANCTAM »

M.-J. Congar, O. P. *Autour du renouveau de l'ecclésiologie.*

L'effort de compréhension réciproque qui se poursuit, ici, depuis plusieurs années, entre protestants et catholiques, est le fruit d'un travail apostolique dont les articles publiés dans cette revue ne sont que l'une des manifestations. La collection « *Unam sanctam* », dirigée également par le P. Congar, et qui comprend déjà quatre volumes, fera connaître à ceux que passionne cette redécouverte de l'Eglise, les principes de la théologie, sur lesquels s'appuie ce mouvement vers l'unité.

. Exc. Mgr G. Calavassy, *Lettre au R. P. Congar.*
Exarque des catholiques de rite grec.

I. Rambaud. *Pour l'unité de tous les chrétiens.*

Sur l'octave des prières (18-25 janvier) Réflexions d'un catholique.

. Smallwood. *La Sainte famille des enfants de Dieu.*

Méditation d'un anglican.

# Le point de vue de Christianus

*Déjà bien des fois* Christianus *s'est expliqué sur le poin de vue d'où il juge les événements. Mais comme la ques tion est à la fois délicate et fondamentale, et qu'elle es encore parfois imparfaitement comprise même parmi ceu. qui sont le plus rompus au maniement des idées (à c qu'un scolastique appelle la distinction des objets formels) il estime devoir y revenir encore,* ex professo, *au début d cette année 1939 qui posera sans doute tant de problème graves à la conscience des chrétiens. Puisse-t-il offrir ains à ses lecteurs, comme cadeau de nouvel an, un peu d clarté !*



*La double série de billets publiés par* La Vie Intellectuelle *sous la signature aux multiples hypostases de* Christianu *et de* Civis, *a réussi à intriguer l'opinion, à la choquer pa fois et, nous voulons le croire, à l'éclairer. Mais le choi même des signatures était, du point de vue de la pure exac titude conceptuelle, discutable. En réalité, elles ne deve naient claires que du fait de leur opposition au sein d'un même revue intégralement chrétienne :* Christianus *était l symbole, non du chrétien, mais du théologien chrétien, e plus exactement encore,* du théologien catholique. Civis *éta le symbole, non du citoyen qui ferait abstraction de so christianisme, mais au contraire du citoyen chrétien, e plus exactement encore,* du citoyen catholique *qui, tout e tenant compte de la leçon du théologien, entend user d sa liberté. Si un synchronisme parfait avait été réalisabl entre eux, les deux billets de* Christianus *et de* Civis, *dan chaque numéro de la revue, auraient dû porter sur l même sujet —* Civis *prolongeant le jugement de* Christia nus, *sans jamais, d'une part, le contredire et, d'autre par le compromettre en ses appréciations.*

En face d'un événement, Christianus se demande, en :héologien, ce que, d'après le dogme catholique ou d'après a doctrine commune de la théologie catholique (plus rare- nent d'après une position d'école théologique à laquelle il ;e range), doit penser ou peut penser un chrétien de cet ;vénement et comment, en conséquence, il doit ou peut ıgir. Parfois, en effet, la doctrine catholique suffit à impo- er un jugement; le plus souvent — presque toujours, si 'on précise tant soit peu —, tout en interdisant certaines ›oies, elle en laisse plusieurs autres ouvertes. Ainsi « Mu- ıich » n'échappe pas à la conscience chrétienne, bien que :elle-ci ne suffise pas à trancher le problème. Mais aussi ›ien, définir ce que l'on pouvait faire n'était pas définir, pso facto, ce que l'on devait faire.

C'est alors qu'intervient Civis qui, lui, pour des raisons irées de considérations ou de faits qui ne contredisent pas es conclusions de Christianus, mais les dépassent, fait son hoix entre les voies qui demeurent ouvertes et invite ses ecteurs à s'y engager à sa suite. Aussi la pensée de Civis st-elle chrétienne au sens de conforme aux principes chré- iens, non au sens de seule conforme aux principes chré- iens, tandis que la pensée de Christianus est chrétienne u sens de seule conforme aux principes chrétiens. Seule- nent sa pensée même laisse, le plus souvent, une certaine :berté d'option. Tout le travail intellectuel de Christianus t de Civis baigne d'ailleurs dans cette atmosphère impon- 'érable, faite de sincérité, de confiance et de générosité, utrement dit de foi, d'espérance et de charité, qui consti- ue l'esprit chrétien.

Reste que la théologie n'est pas le dogme, et que Chris- .anus ne s'imagine pas que le Saint-Esprit l'ait gratifié du harisme de l'infaillibilité.



Il résulte de ces positions que, lorsqu'il s'agit d'action umaine, le point de vue de Christianus est toujours néces- ıire, mais n'est jamais suffisant.

Si nous voulons comprendre la raison profonde de ces eux affirmations, il nous faut remonter jusqu'aux vérités ui définissent les rapports du christianisme et de la vie :mporelle de l'humanité.

Le fondement de la première affirmation est que le chris-

*tianisme doit informer toute la vie morale de l'homme : aucun acte libre ne doit échapper à l'emprise de la raison, donc à la morale, donc à son orientation surnaturelle, donc au magistère de l'Église, et donc,* mutatis mutandis, *au jugement du théologien. Il n'est donc pas d'action humaine qui ne regarde* Christianus. *bien qu'aucune ne regarde que lui. C'est que le christianisme n'est pas une évasion hors du temporel, comme le concevrait volontiers certain mysticisme néoplatonicien, et n'admet pas même d'être refoulé de la vie publique dans la vie privée, comme voudrait le lui imposer le laïcisme : il est une incarnation de l'éternelle vie divine dans toute la vie du temps.*

*Le fondement de la seconde affirmation est que le christianisme n'est pas une absorption de la vie naturelle de l'homme : selon l'adage classique en théologie, la grâce ne détruit pas la nature, mais l'achève. La vie surnaturelle est une greffe qui, pour s'épanouir, demande une nature saine, une nature droite, ou, plus exactement, vu le péché, une nature rectifiée : elle ne peut grandir que dans la justice, mais il y a le plus souvent, dans les affaires temporelles, plusieurs manières possibles d'être juste. Le christianisme oriente la liberté humaine, il ne l'emprisonne pas.*



*C'est parce qu'il essaie de ne jamais oublier ces vérités de base que* Christianus *ne donne à peu près jamais ce que l'on appelle une conclusion pratique, c'est-à-dire immédiatement traduisible en actes. A propos d'un événement, il rappelle un principe, une doctrine et l'y applique, mais, le plus souvent, cela est insuffisant pour trancher totalement le problème et permettre de passer à l'action.*

*Seulement, si les distinctions précises qu'il vient de rappeler sont sous-jacentes (ou devraient l'être) à tous ses billets, elles n'y sont pas toujours explicitées. En trois pages, il est impossible de tout dire, et même de tout insinuer. Il faudrait donc que le lecteur, lui aussi, se pénétrât assez de ces vérités essentielles sur les rapports du christianisme et de la vie de ce monde, pour qu'elles lui soient toujours présentes.*

CHRISTIANUS.

# Autour du renouveau de l'ecclésiologie

## La collection « **Unam Sanctam** »

Le XX[e] siècle, a-t-on dit, sera le siècle de l'Église. On a dit aussi qu'il serait « le siècle de l'enfant », et encore « le siècle colonial »... Sera-t-il tout cela ? Peu importe, après tout, pourvu que tous les siècles soient du Christ qui les a tous attirés du haut de sa croix qui domine l'histoire humaine. Une chose est certaine, cependant : nous assistons à une redécouverte de l'Église. Au sein des chrétientés protestantes, c'est presque d'une redécouverte totale qu'il s'agit, et des idées très simples, qui nous paraissent, à nous, un pain quotidiennement mangé depuis toujours par les chrétiens, y font l'effet d'une sorte de révélation : ainsi l'idée que l'Église n'est pas une chose constituée par les hommes, mais donnée par Dieu et d'en haut... Dans le catholicisme, l'Église a toujours été là, reconnue et éprouvée dans sa réalité vivante; on n'a ni à la constituer, ni même à la découvrir; mais on s'est mis, incontestablement, à la mieux comprendre. Le fait d'un renouveau du sens de l'Église et des grandes doctrines ecclésiologiques est une chose si évidente; il a été signalé et commenté, ces dernières années, avec tant d'unanimité, qu'il est inutile de l'établir ici.

Ses causes sont multiples, et l'on ne doit pas nier l'in-

fluence générale exercée sur le travail des théologiens par le développement des études sociologiques et la renaissance du sens social. On a redécouvert, en philosophie sociale, la notion de *tout;* on a entrepris d'élaborer une doctrine de la société internationale; on a réveillé de mille manières le sentiment de la solidarité et des implications sociales qui sont de la condition humaine. Il est vraisemblable que tout cela n'a pas été sans toucher la pensée religieuse et sans la porter vers l'Église. Mais il nous paraît de plus en plus clairement que les causes véritables et décisives du renouveau ecclésiologique dans le catholicisme sont d'ordre proprement religieux. Quel que soit son rôle dans le renouveau du sens de l'Église au sein des communautés protestantes et peut-être anglicane, le mouvement œcuménique ne semble pas, dans le catholicisme, avoir apporté à cet égard une bien grande impulsion; on peut même penser que le renouveau ecclésiologique serait chez nous, sans lui, exactement ou presque exactement ce qu'il est. Le sursaut de la foi et la concentration religieuse qui ont accompagné, dans le catholicisme, la lutte contre le naturalisme, le rationalisme, et finalement le modernisme, sont des facteurs déjà plus effectifs. La crise a été dure; la médication aussi; mais, finalement, on a mieux pris conscience de ce que c'était que croire; surtout, on a mieux compris qu'il n'y avait de foi surnaturelle (et de foi au surnaturel) que dans le sein de l'Église et sous son action maternelle.

Mais l'élément le plus décisif, et de beaucoup, dans le renouveau ecclésiologique actuel, a été une croissance d'ordre vital, dans l'Église, un élan d'ordre spirituel, et qui fut vécu *avant* d'être formulé : un approfondissement de la vie intérieure, surtout par le côté où elle regarde la personne de Jésus-Christ et où elle s'alimente

aux sacrements, principalement dans la communion eucharistique. Nous sommes convaincus que c'est l'attention portée avec une plus grande ferveur *sur le Christ lui-même* qui a mieux fait comprendre son Corps mystique. N'est-il pas remarquable qu'une des œuvres les plus lues depuis la guerre, l'une de celles qui ont le plus fait pour nourrir à ses débuts ce renouveau ecclésiologique, fut l'œuvre de Dom Marmion, si pleinement christologique et liturgique ? Et sans doute l'impulsion donnée par Pie X à la piété eucharistique a-t-elle fait beaucoup pour unir davantage les chrétiens à leur Christ et, par lui, pour leur faire mieux comprendre Son Église.

Si cette interprétation du renouveau ecclésiologique est exacte, elle nous permettra d'apprécier la sûreté de l'instinct chrétien et du sens de la tradition qui se font jour dans ce même renouveau.

***

Tout naturellement, le désir est né de contribuer à ce renouveau de l'Église et de se mettre au service d'un mouvement manifestement suscité par le Saint-Esprit. Dans *La Vie Intellectuelle* du 25 novembre 1935, le Courrier de la Revue annonçait l'intention des Éditions du Cerf de créer, sous le titre de « *Unam Sanctam* » emprunté au *Credo*, une « bibliothèque d'ecclésiologie ». Dans la pensée de l'initiateur de cette collection, une autre considération était intervenue. Il s'était, dans la première moitié de cette année 1935, penché sur l'enquête de *La Vie Intellectuelle* concernant les causes de l'incroyance actuelle, et il avait rédigé la conclusion de cette enquête (1). Tout en interprétant les données de l'enquête et en analysant le mal, l'auteur de cette con-

(1) Voir *La Vie Intellectuelle* du 25 juillet 1935.

clusion se demandait quels seraient les remèdes. Une seconde « conclusion » se formulait dans son esprit, qu'il n'a pas encore écrite, et qui concernait la réponse positive de la foi aux motifs de l'incroyance. Il paraissait clairement que, dans la mesure où la résorption de l'incroyance moderne pouvait dépendre de nous, elle supposait qu'une notion plus large, plus vivante, plus humaine, de l'Église ait pénétré le monde catholique, clergé et fidèles. Peut-être un article ultérieur pourra-t-il expliquer et, pensons-nous, justifier ce point de vue.

Actuellement, « *Unam Sanctam* » comprend quatre volumes, parus dans les années 1937 et 1938; d'autres sont annoncés et quatre autres titres s'ajouteront aux précédents au cours de 1939 (1).

*Chrétiens désunis*

Le premier volume paraissait au moment où s'ouvrait, à Oxford, le second Congrès mondial du Christianisme pratique, suivi bientôt, à Édimbourg, de la seconde Conférence du mouvement Foi et Constitution (2). Cet ou-

(1) Voici les volumes qui paraîtront en 1939 : A. Gratieux, *Khomiakov. La vie. La pensée* (Khomiakov a proposé toute une conception de la vie inspirée par une profonde idée de l'Église). — *Introduction de G. Samarine aux œuvres théologiques de Khomiakov.* Trad. et introd. par A. Gratieux. — L. Bouyer, *L'Église, Corps du Christ, dans la théologie de saint Athanase.* — M.-J. Scheeben, *Mystère de l'Église et de ses sacrements.* Trad. et introd. par Dom A. Kerkworde. — Sont attendus ensuite : L. Cerfaux, *L'Église dans le Nouveau Testament.* — B. M. Schwalm, *L'action du Saint-Esprit dans l'Église et le gouvernement des âmes.* — P. Baron, trad. du traité de Komiakov, *L'Église est une.* — Etc.

(2) M.-J. Congar, *Chrétiens désunis. Principes d'un « œcuménisme » catholique.* Un vol. in-8 de 424 pp. et 2 hors-texte, sur papier satiné Drury crème, 40 fr. — On se reportera à la *Chronique documentaire des Conférences œcuméniques d'Oxford et d'Édimbourg*, parue dans cette revue, numéro du 25 novembre 1937.

vrage voulait considérer, dans un esprit réaliste et d'un point de vue théologique, le problème que pose, pour l'Église une et catholique, l'existence de communautés chrétiennes dissidentes et leur réunion en *une* Église. Le problème était complexe et le livre en question comporte bien des aspects, d'autant qu'il joint à une théologie positive de l'Église et à un traitement positif de la question une partie de confrontation des positions catholiques avec les positions de nos frères séparés. Mais, au travers des huit chapitres de *Chrétiens désunis*, une idée, fort simple au fond, jouait le rôle d'un axe auquel le reste s'appuie. Cette idée était celle de *catholicité*, et l'on ne s'en étonnera pas, si l'on considère que la catholicité renferme en soi, précisément, l'exact rapport qui existe entre la multiplicité et l'unité. Or, le problème théologique de la réunion ou, si l'on veut, de l' « œcuménisme », revient à définir ce rapport. Pour résumer en un mot toute la thèse de ce livre, on pourrait même dire qu'il consiste à traduire en termes de « catholicité » les problèmes de la réunion posés, chez nos frères séparés, en termes d' « œcuménisme ». Une citation empruntée aux pages 125 et 180 fera comprendre ce que nous voulons dire :

La catholicité est l'assomption du multiple dans une unité antérieurement donnée. Tandis que l' « œcuménisme » est l'introduction d'une certaine unité dans une diversité antérieurement donnée... La catholicité, c'est la multiplicité s'intégrant dans l'unité; ou plutôt — car l'unité, ici, est déjà donnée, et c'est elle qui commande —, c'est l'unité assimilant la multiplicité. L'unité, ici, est première : c'est par rapport à elle que la multiplicité doit être comprise et prendre valeur : la catholicité est « extensio *unitatis* », « universalis capacitas *unitatis* ». Ce qui fait, de la pluralité, la catholicité, c'est que l'unité lui préexiste et peut donc l'incorporer; pour reprendre une image magnifique de saint Augustin, la catholicité est comme la ramure d'un grand arbre, vitalement branchée sur la vitalité du tronc : non comme l'amas des branches coupées, mises en tas autour de l'arbre. Or l'Église catholique craint que l' « œcuménisme » ne soit une tentation, pour l'unité,

de se laisser attirer dans la logique de la multiplicité, qui est relativisme, composition, concordisme et jugement particulier.

Ainsi se marque la différence des positions et la raison du refus que l'Église catholique oppose à l'offre permanente qui lui est faite d'entrer dans le mouvement des conférences œcuméniques.

Mais cette notion très riche de catholicité apporte aussi au problème de la réunion des éléments positifs de solution et même, pensons-nous, *la solution*. La catholicité, en effet, est l'universalité dynamique de l'unité, la capacité universelle de l'unité, c'est-à-dire la capacité qu'ont les principes constitutifs de l'Église d'assimiler, de combler, de gagner à Dieu et de réunir en lui tout l'homme et tous les hommes, toute valeur d'humanité. Ainsi la catholicité est-elle une réalité dynamique, dont le principe efficace est déjà donné, mais dont les effets ne sont pas encore tous développés. Certes, l'Église *est* catholique; elle l'est dès la Pentecôte, car, dès la Pentecôte, ses principes d'être et d'unité sont capables de réunir, de perfectionner et de sauver tous les hommes et tout ce qu'il y a d'humain dans l'homme. C'est pourquoi l'Église réunie ne sera pas un autre corps ecclésiastique que l'Église catholique actuelle, laquelle existe *comme Église catholique* depuis la Pentecôte. Mais il est vrai aussi que la catholicité de l'Église n'est pas entièrement actualisée en elle. Non seulement du fait qu'une grande *quantité* d'hommes sont, au moins extérieurement, en dehors d'elle, mais du fait que des *valeurs* authentiques d'humanité que sa catholicité revendique, lui sont présentement extérieures, au moins à quelque degré. Parce que le monde russe, par exemple, est resté en dehors de l'Église catholique (1), ou que le monde scandinave lui

(1) On comprend ce que nous voulons dire : nullement que le

est devenu pratiquement étranger, les valeurs humaines — qui sont, de droit, des valeurs chrétiennes — du monde russe et du monde scandinave, manquent *à la réalisation effective et actuelle* de la catholicité.

Or bien des valeurs humaines, des valeurs religieuses, et donc chrétiennes, ont pris corps et existent dans les chrétientés dissidentes, qui appellent leur intégration dans l'unité visible de l'Église du Christ dont, en même temps, elles élargiraient et enrichiraient la catholicité *actuelle*. Pensons à ce qu'apporteraient à l'accomplissement de cette catholicité la présence effective et la coopération, dans l'Église une, de la mysticité russe, du respect anglo-saxon de la liberté, de l'intimité vivante et personnelle avec la Bible qu'on trouve chez bien des protestants, de tant d'idées et de points de vue qui ont trouvé un développement dans les théologies dissidentes et qui, sans être tout à fait absents chez nous, manquent cependant à la plénitude effective, à la totale catholicité de notre Église.

Dès lors, si la catholicité, parce qu'elle est déjà et depuis toujours donnée à l'Église en sa substance (1), élimine tout œcuménisme qui considérerait l'Église une comme étant encore *à faire,* cette même catholicité, en vertu de son caractère dynamique, est encore une chose *à effectuer*, et elle se prête à donner un statut à une idée de réunion qui ne soit pas une pure et simple absorption d'individus dans une Église totalement formée. L'Église réunie ne sera pas un autre corps que l'Église catholique

monde russe soit resté en dehors du christianisme, mais que, comme réalité ethnique, culturelle, humaine, il ne fait pas partie de l'Église catholique visible, laquelle est l'Église romaine.

(1) Nous employons ce mot au sens que lui donne saint Thomas à propos du verset de l'épître aux Hébreux sur la foi : « Prima pars, in qua est totius inchoatio » (*De Veritate,* q. 14, a. 1).

actuelle, mais elle sera plus riche que celle-ci n'est présentement. Ce sera le même individu, mais modifié et accompli par rapport à ce qu'il était avant. Et ceci, concrètement, nous paraît rendre un sens, un sens catholique, à l'idée d' « œcuménisme ». C'est ce qui se trouve expliqué, avec bien d'autres choses, dans le livre que nous présentons.

Ce livre a reçu un très intéressant accueil. De la part des catholiques d'abord, auxquels il était principalement destiné; de la part de la hiérarchie, entre autres, dont bien des membres, par des communications personnelles ou même par des lettres publiques (1), ont exprimé à l'auteur leur satisfaction. Mais l'audience de nos frères séparés était, pour un tel livre, d'un prix inestimable. Elle lui a été ouverte par des comptes rendus parmi lesquels il faut signaler comme particulièrement sympathiques ou approfondis ceux du P. G. Hebert, anglican, dans la revue *Theology* (janvier 1938, pp. 14-27), du Rév. E. L. Mascall, anglican lui aussi, dans la revue *Sobornost* (mars 1938, pp. 32-34), de M. A. Paul, dans *Le christianisme au XX*e *siècle* (30 juin et 7 juillet 1938) et de M. A. Jundt, professeur de dogmatique luthérienne à la Faculté de théologie protestante de Paris, dans la *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses* (mai 1938, pp. 269-274). Ces auteurs, qui ont parfaitement compris la position de *Chrétiens désunis*, en nous donnant acte d'un certain nombre de points importants, engageaient un dialogue qui pourrait être fructueux et que l'on espère bien continuer un jour.

(1) Mgr Ét. Carton de Wiart, évêque auxiliaire de Malines, dans *Collectanea Mechliniensia*, 1938; Mgr G. Brunhes, évêque de Montpellier (lettre parue dans la *Croix* du 29 juin 1938); Mgr G. Calavassy, Exarque des Grecs catholiques de Grèce (lettre reproduite à la fin de cet article).

*L'ecclésiologie de Möhler*

Le second volume paru dans « *Unam Sanctam* » est la traduction d'un ouvrage de jeunesse de J. A. Möhler, théologien allemand mort en 1838 : *L'Unité dans l'Église ou le Principe du catholicisme d'après l'esprit des Pères des trois premiers siècles de l'Église* (1). Le volume est paru, au mois de mai dernier, au moment où l'on célébrait, par diverses publications et en divers pays, le centenaire de son auteur (2). C'est un grand livre, un de ces rares écrits qui ne supportent pas d'être seulement parcourus, mais qui demandent à être lus, relus, méditès, et qui laissent pour toujours dans l'esprit une idée simple, mais riche et féconde.

(1) Trad. de Dom A. de Lilienfeld, O.S.B.; introduction du R. P. Chaillet, S. J. Un vol. in-8 de 344 pp. et 2 hors-texte, sur papier Drury crème, 40 fr.

(2) A l'usage de qui voudrait suivre un peu ce courant de pensée si intéressant, signalons les principales publications de ce centenaire : d'abord, un article du R. P. Chaillet, paru ici même 10 juin 1938, pp. 165-187 : *La liberté de l'Église*); du même, deux articles intitulés *L'esprit du christianisme et du catholicisme*, parus dans la *Revue des Sciences philos. et théol.*, 1937, pp. 483-498 et 713-726. Cette revue a aussi publié, dans son numéro d'avril 1938, un ensemble d'articles sur Möhler, qui comprend : P. Chaillet, S.J., *La tradition vivante*; H. Tristram, de l'Orat., *J. A. Moehler et J. H. Newman*; M.-J. Congar, O.P., *Sur l'évolution et l'interprétation de la pensée de Möhler.* — *La Vie Spirituelle* a publié un article sur *L'esprit des Pères d'après Möhler*, par M.-J. Congar; la *Revue apologétique* (n° de mai 1938), *Centenaire de Möhler. L'amour et l'unité. Le mystère de l'Église*, par P. Chaillet; *Irénikon* (mars-avril 1938), un article sur *La signification œcuménique de l'œuvre de Möhler.* — On annonce, à la librairie Bloud et Gay, un important volume de *Mélanges ecclésiologiques, Una Catholica*, en l'honneur du centenaire de Mölher, sur lequel cette revue aura sans doute l'occasion de revenir. — Pour compléter cet aperçu bibliographique du centenaire de Möhler, signalons qu'en Allemagne des articles ont paru dans les revues suivantes : *Hochland, Theologische Quartalschrift, Der katholische Gedanke, Catholica.*

*Billet de Christianus*

# Le point de vue de Christianus

*Déjà bien des fois* Christianus *s'est expliqué sur le point de vue d'où il juge les événements. Mais comme la question est à la fois délicate et fondamentale, et qu'elle est encore parfois imparfaitement comprise même parmi ceux qui sont le plus rompus au maniement des idées (à ce qu'un scolastique appelle la distinction des objets formels), il estime devoir y revenir encore,* ex professo, *au début de cette année 1939 qui posera sans doute tant de problèmes graves à la conscience des chrétiens. Puisse-t-il offrir ainsi à ses lecteurs, comme cadeau de nouvel an, un peu de clarté !*



*La double série de billets publiés par* La Vie Intellectuelle, *sous la signature aux multiples hypostases de* Christianus *et de* Civis, *a réussi à intriguer l'opinion, à la choquer parfois et, nous voulons le croire, à l'éclairer. Mais le choix même des signatures était, du point de vue de la pure exactitude conceptuelle, discutable. En réalité, elles ne devenaient claires que du fait de leur opposition au sein d'une même revue intégralement chrétienne :* Christianus *était le symbole, non du chrétien, mais du théologien chrétien, et, plus exactement encore, du* théologien catholique. Civis *était le symbole, non du citoyen qui ferait abstraction de son christianisme, mais au contraire du citoyen chrétien, et plus exactement encore, du* citoyen catholique *qui, tout en tenant compte de la leçon du théologien, entend user de sa liberté. Si un synchronisme parfait avait été réalisable entre eux, les deux billets de* Christianus *et de* Civis, *dans chaque numéro de la revue, auraient dû porter sur le même sujet —* Civis *prolongeant le jugement de* Christianus, *sans jamais, d'une part, le contredire et, d'autre part, le compromettre en ses appréciations.*

*En face d'un événement,* Christianus *se demande, en théologien, ce que, d'après le dogme catholique ou d'après la doctrine commune de la théologie catholique (plus rarement d'après une position d'école théologique à laquelle il se range),* doit *penser ou* peut *penser un chrétien de cet événement et comment, en conséquence, il doit ou peut agir. Parfois, en effet, la doctrine catholique suffit à imposer un jugement; le plus souvent — presque toujours, si l'on précise tant soit peu —, tout en interdisant certaines voies, elle en laisse plusieurs autres ouvertes. Ainsi « Munich » n'échappe pas à la conscience chrétienne, bien que celle-ci ne suffise pas à trancher le problème. Mais aussi bien, définir ce que l'on pouvait faire n'était pas définir,* ipso facto, *ce que l'on devait faire.*

*C'est alors qu'intervient* Civis *qui, lui, pour des raisons tirées de considérations ou de faits qui ne contredisent pas les conclusions de* Christianus, *mais les dépassent, fait son choix entre les voies qui demeurent ouvertes et invite ses lecteurs à s'y engager à sa suite. Aussi la pensée de* Civis *est-elle chrétienne au sens de conforme aux principes chrétiens, non au sens de seule conforme aux principes chrétiens, tandis que la pensée de* Christianus *est chrétienne au sens de seule conforme aux principes chrétiens. Seulement sa pensée même laisse, le plus souvent, une certaine liberté d'option. Tout le travail intellectuel de* Christianus *et de* Civis *baigne d'ailleurs dans cette atmosphère impondérable, faite de sincérité, de confiance et de générosité, autrement dit de foi, d'espérance et de charité, qui constitue l'esprit chrétien.*

*Reste que la théologie n'est pas le dogme, et que* Christianus *ne s'imagine pas que le Saint-Esprit l'ait gratifié du charisme de l'infaillibilité.*



*Il résulte de ces positions que, lorsqu'il s'agit d'action humaine, le point de vue de* Christianus *est toujours nécessaire, mais n'est jamais suffisant.*

*Si nous voulons comprendre la raison profonde de ces deux affirmations, il nous faut remonter jusqu'aux vérités qui définissent les rapports du christianisme et de la vie temporelle de l'humanité.*

*Le fondement de la première affirmation est que le chris-*

*tianisme doit informer toute la vie morale de l'homme : aucun acte libre ne doit échapper à l'emprise de la raison, donc à la morale, donc à son orientation surnaturelle, donc au magistère de l'Église, et donc,* mutatis mutandis, *au jugement du théologien. Il n'est donc pas d'action humaine qui ne regarde* Christianus. *bien qu'aucune ne regarde que lui. C'est que le christianisme n'est pas une évasion hors du temporel, comme le concevrait volontiers certain mysticisme néoplatonicien, et n'admet pas même d'être refoulé de la vie publique dans la vie privée, comme voudrait le lui imposer le laïcisme : il est une incarnation de l'éternelle vie divine dans toute la vie du temps.*

*Le fondement de la seconde affirmation est que le christianisme n'est pas une absorption de la vie naturelle de l'homme : selon l'adage classique en théologie, la grâce ne détruit pas la nature, mais l'achève. La vie surnaturelle est une greffe qui, pour s'épanouir, demande une nature saine, une nature droite, ou, plus exactement, vu le péché, une nature rectifiée : elle ne peut grandir que dans la justice, mais il y a le plus souvent, dans les affaires temporelles, plusieurs manières possibles d'être juste. Le christianisme oriente la liberté humaine, il ne l'emprisonne pas.*

*C'est parce qu'il essaie de ne jamais oublier ces vérités de base que* Christianus *ne donne à peu près jamais ce que l'on appelle une conclusion pratique, c'est-à-dire immédiatement traduisible en actes. A propos d'un événement, il rappelle un principe, une doctrine et l'y applique, mais, le plus souvent, cela est insuffisant pour trancher totalement le problème et permettre de passer à l'action.*

*Seulement, si les distinctions précises qu'il vient de rappeler sont sous-jacentes (ou devraient l'être) à tous ses billets, elles n'y sont pas toujours explicitées. En trois pages il est impossible de tout dire, et même de tout insinuer. Il faudrait donc que le lecteur, lui aussi, se pénétrât assez de ces vérités essentielles sur les rapports du christianisme et de la vie de ce monde, pour qu'elles lui soient toujours présentes.*

CHRISTIANUS.

# Autour du renouveau de l'ecclésiologie

## La collection « **Unam Sanctam** »

Le XX<sup>e</sup> siècle, a-t-on dit, sera le siècle de l'Église. On a dit aussi qu'il serait « le siècle de l'enfant », et encore « le siècle colonial »... Sera-t-il tout cela ? Peu importe, après tout, pourvu que tous les siècles soient du Christ qui les a tous attirés du haut de sa croix qui domine l'histoire humaine. Une chose est certaine, cependant : nous assistons à une redécouverte de l'Église. Au sein des chrétientés protestantes, c'est presque d'une redécouverte totale qu'il s'agit, et des idées très simples, qui nous paraissent, à nous, un pain quotidiennement mangé depuis toujours par les chrétiens, y font l'effet d'une sorte de révélation : ainsi l'idée que l'Église n'est pas une chose constituée par les hommes, mais donnée par Dieu et d'en haut... Dans le catholicisme, l'Église a toujours été là, reconnue et éprouvée dans sa réalité vivante; on n'a ni à la constituer, ni même à la découvrir; mais on s'est mis, incontestablement, à la mieux comprendre. Le fait d'un renouveau du sens de l'Église et des grandes doctrines ecclésiologiques est une chose si évidente; il a été signalé et commenté, ces dernières années, avec tant d'unanimité, qu'il est inutile de l'établir ici.

Ses causes sont multiples, et l'on ne doit pas nier l'in-

fluence générale exercée sur le travail des théologiens par le développement des études sociologiques et la renaissance du sens social. On a redécouvert, en philosophie sociale, la notion de *tout;* on a entrepris d'élaborer une doctrine de la société internationale; on a réveillé de mille manières le sentiment de la solidarité et des implications sociales qui sont de la condition humaine. Il est vraisemblable que tout cela n'a pas été sans toucher la pensée religieuse et sans la porter vers l'Église. Mais il nous paraît de plus en plus clairement que les causes véritables et décisives du renouveau ecclésiologique dans le catholicisme sont d'ordre proprement religieux. Quel que soit son rôle dans le renouveau du sens de l'Église au sein des communautés protestantes et peut-être anglicane, le mouvement œcuménique ne semble pas, dans le catholicisme, avoir apporté à cet égard une bien grande impulsion; on peut même penser que le renouveau ecclésiologique serait chez nous, sans lui, exactement ou presque exactement ce qu'il est. Le sursaut de la foi et la concentration religieuse qui ont accompagné, dans le catholicisme, la lutte contre le naturalisme, le rationalisme, et finalement le modernisme, sont des facteurs déjà plus effectifs. La crise a été dure; la médication aussi; mais, finalement, on a mieux pris conscience de ce que c'était que croire; surtout, on a mieux compris qu'il n'y avait de foi surnaturelle (et de foi au surnaturel) que dans le sein de l'Église et sous son action maternelle.

Mais l'élément le plus décisif, et de beaucoup, dans le renouveau ecclésiologique actuel, a été une croissance d'ordre vital, dans l'Église, un élan d'ordre spirituel, et qui fut vécu *avant* d'être formulé : un approfondissement de la vie intérieure, surtout par le côté où elle regarde la personne de Jésus-Christ et où elle s'alimente

aux sacrements, principalement dans la communion eucharistique. Nous sommes convaincus que c'est l'attention portée avec une plus grande ferveur *sur le Christ lui-même* qui a mieux fait comprendre son Corps mystique. N'est-il pas remarquable qu'une des œuvres les plus lues depuis la guerre, l'une de celles qui ont le plus fait pour nourrir à ses débuts ce renouveau ecclésiologique, fut l'œuvre de Dom Marmion, si pleinement christologique et liturgique ? Et sans doute l'impulsion donnée par Pie X à la piété eucharistique a-t-elle fait beaucoup pour unir davantage les chrétiens à leur Christ et, par lui, pour leur faire mieux comprendre Son Église.

Si cette interprétation du renouveau ecclésiologique est exacte, elle nous permettra d'apprécier la sûreté de l'instinct chrétien et du sens de la tradition qui se font jour dans ce même renouveau.

*
* *

Tout naturellement, le désir est né de contribuer à ce renouveau de l'Église et de se mettre au service d'un mouvement manifestement suscité par le Saint-Esprit. Dans *La Vie Intellectuelle* du 25 novembre 1935, le Courrier de la Revue annonçait l'intention des Éditions du Cerf de créer, sous le titre de « *Unam Sanctam* » emprunté au *Credo,* une « bibliothèque d'ecclésiologie ». Dans la pensée de l'initiateur de cette collection, une autre considération était intervenue. Il s'était, dans la première moitié de cette année 1935, penché sur l'enquête de *La Vie Intellectuelle* concernant les causes de l'incroyance actuelle, et il avait rédigé la conclusion de cette enquête (1). Tout en interprétant les données de l'enquête et en analysant le mal, l'auteur de cette con-

(1) Voir *La Vie Intellectuelle* du 25 juillet 1935.

clusion se demandait quels seraient les remèdes. Une seconde « conclusion » se formulait dans son esprit, qu'il n'a pas encore écrite, et qui concernait la réponse positive de la foi aux motifs de l'incroyance. Il paraissait clairement que, dans la mesure où la résorption de l'incroyance moderne pouvait dépendre de nous, elle supposait qu'une notion plus large, plus vivante, plus humaine, de l'Église ait pénétré le monde catholique, clergé et fidèles. Peut-être un article ultérieur pourra-t-il expliquer et, pensons-nous, justifier ce point de vue.

Actuellement, « *Unam Sanctam* » comprend quatre volumes, parus dans les années 1937 et 1938; d'autres sont annoncés et quatre autres titres s'ajouteront aux précédents au cours de 1939 (1).

### *Chrétiens désunis*

Le premier volume paraissait au moment où s'ouvrait, à Oxford, le second Congrès mondial du Christianisme pratique, suivi bientôt, à Édimbourg, de la seconde Conférence du mouvement Foi et Constitution (2). Cet ou-

(1) Voici les volumes qui paraîtront en 1939 : A. Gratieux, *Khomiakov. La vie. La pensée* (Khomiakov a proposé toute une conception de la vie inspirée par une profonde idée de l'Église). — *Introduction de G. Samarine aux œuvres théologiques de Khomiakov.* Trad. et introd. par A. Gratieux. — L. Bouyer, *L'Église, Corps du Christ, dans la théologie de saint Athanase.* — M.-J. Scheeben, *Mystère de l'Église et de ses sacrements.* Trad. et introd. par Dom A. Kerkworde. — Sont attendus ensuite : L. Cerfaux, *L'Église dans le Nouveau Testament.* — B. M. Schwalm, *L'action du Saint-Esprit dans l'Église et le gouvernement des âmes.* — P. Baron, trad. du traité de Komiakov, *L'Église est une.* — Etc.

(2) M.-J. Congar, *Chrétiens désunis. Principes d'un « œcuménisme » catholique.* Un vol. in-8 de 424 pp. et 2 hors-texte, sur papier satiné Drury crème, 40 fr. — On se reportera à la *Chronique documentaire des Conférences œcuméniques d'Oxford et d'Édimbourg*, parue dans cette revue, numéro du 25 novembre 1937.

vrage voulait considérer, dans un esprit réaliste et d'un point de vue théologique, le problème que pose, pour l'Église une et catholique, l'existence de communautés chrétiennes dissidentes et leur réunion en *une* Église. Le problème était complexe et le livre en question comporte bien des aspects, d'autant qu'il joint à une théologie positive de l'Église et à un traitement positif de la question une partie de confrontation des positions catholiques avec les positions de nos frères séparés. Mais, au travers des huit chapitres de *Chrétiens désunis*, une idée, fort simple au fond, jouait le rôle d'un axe auquel le reste s'appuie. Cette idée était celle de *catholicité,* et l'on ne s'en étonnera pas, si l'on considère que la catholicité renferme en soi, précisément, l'exact rapport qui existe entre la multiplicité et l'unité. Or, le problème théologique de la réunion ou, si l'on veut, de l' « œcuménisme », revient à définir ce rapport. Pour résumer en un mot toute la thèse de ce livre, on pourrait même dire qu'il consiste à traduire en termes de « catholicité » les problèmes de la réunion posés, chez nos frères séparés, en termes d' « œcuménisme ». Une citation empruntée aux pages 125 et 180 fera comprendre ce que nous voulons dire :

La catholicité est l'assomption du multiple dans une unité antérieurement donnée. Tandis que l' « œcuménisme » est l'introduction d'une certaine unité dans une diversité antérieurement donnée... La catholicité, c'est la multiplicité s'intégrant dans l'unité; ou plutôt — car l'unité, ici, est déjà donnée, et c'est elle qui commande —, c'est l'unité assimilant la multiplicité. L'unité, ici, est première : c'est par rapport à elle que la multiplicité doit être comprise et prendre valeur : la catholicité est « extensio *unitatis* », « universalis capacitas *unitatis* ». Ce qui fait, de la pluralité, la catholicité, c'est que l'unité lui préexiste et peut donc l'incorporer; pour reprendre une image magnifique de saint Augustin, la catholicité est comme la ramure d'un grand arbre, vitalement branchée sur la vitalité du tronc : non comme l'amas des branches coupées, mises en tas autour de l'arbre. Or l'Église catholique craint que l' « œcuménisme » ne soit une tentation, pour l'unité,

de se laisser attirer dans la logique de la multiplicité, qui est relativisme, composition, concordisme et jugement particulier.

Ainsi se marque la différence des positions et la raison du refus que l'Église catholique oppose à l'offre permanente qui lui est faite d'entrer dans le mouvement des conférences œcuméniques.

Mais cette notion très riche de catholicité apporte aussi au problème de la réunion des éléments positifs de solution et même, pensons-nous, *la solution*. La catholicité, en effet, est l'universalité dynamique de l'unité, la capacité universelle de l'unité, c'est-à-dire la capacité qu'ont les principes constitutifs de l'Église d'assimiler, de combler, de gagner à Dieu et de réunir en lui tout l'homme et tous les hommes, toute valeur d'humanité. Ainsi la catholicité est-elle une réalité dynamique, dont le principe efficace est déjà donné, mais dont les effets ne sont pas encore tous développés. Certes, l'Église *est* catholique; elle l'est dès la Pentecôte, car, dès la Pentecôte, ses principes d'être et d'unité sont capables de réunir, de perfectionner et de sauver tous les hommes et tout ce qu'il y a d'humain dans l'homme. C'est pourquoi l'Église réunie ne sera pas un autre corps ecclésiastique que l'Église catholique actuelle, laquelle existe *comme Église catholique* depuis la Pentecôte. Mais il est vrai aussi que la catholicité de l'Église n'est pas entièrement actualisée en elle. Non seulement du fait qu'une grande *quantité* d'hommes sont, au moins extérieurement, en dehors d'elle, mais du fait que des *valeurs* authentiques d'humanité que sa catholicité revendique, lui sont présentement extérieures, au moins à quelque degré. Parce que le monde russe, par exemple, est resté en dehors de l'Église catholique (1), ou que le monde scandinave lui

(1) On comprend ce que nous voulons dire : nullement que le

est devenu pratiquement étranger, les valeurs humaines — qui sont, de droit, des valeurs chrétiennes — du monde russe et du monde scandinave, manquent *à la réalisation effective et actuelle* de la catholicité.

Or bien des valeurs humaines, des valeurs religieuses, et donc chrétiennes, ont pris corps et existent dans les chrétientés dissidentes, qui appellent leur intégration dans l'unité visible de l'Église du Christ dont, en même temps, elles élargiraient et enrichiraient la catholicité *actuelle*. Pensons à ce qu'apporteraient à l'accomplissement de cette catholicité la présence effective et la coopération, dans l'Église une, de la mysticité russe, du respect anglo-saxon de la liberté, de l'intimité vivante et personnelle avec la Bible qu'on trouve chez bien des protestants, de tant d'idées et de points de vue qui ont trouvé un développement dans les théologies dissidentes et qui, sans être tout à fait absents chez nous, manquent cependant à la plénitude effective, à la totale catholicité de notre Église.

Dès lors, si la catholicité, parce qu'elle est déjà et depuis toujours donnée à l'Église en sa substance (1), élimine tout œcuménisme qui considérerait l'Église une comme étant encore *à faire*, cette même catholicité, en vertu de son caractère dynamique, est encore une chose *à effectuer*, et elle se prête à donner un statut à une idée de réunion qui ne soit pas une pure et simple absorption d'individus dans une Église totalement formée. L'Église réunie ne sera pas un autre corps que l'Église catholique

monde russe soit resté en dehors du christianisme, mais que, comme réalité ethnique, culturelle, humaine, il ne fait pas partie de l'Église catholique visible, laquelle est l'Église romaine.

(1) Nous employons ce mot au sens que lui donne saint Thomas à propos du verset de l'épître aux Hébreux sur la foi : « Prima pars, in qua est totius inchoatio » (*De Veritate*, q. 14, a. 1).

actuelle, mais elle sera plus riche que celle-ci n'est présentement. Ce sera le même individu, mais modifié et accompli par rapport à ce qu'il était avant. Et ceci, concrètement, nous paraît rendre un sens, un sens catholique, à l'idée d' « œcuménisme ». C'est ce qui se trouve expliqué, avec bien d'autres choses, dans le livre que nous présentons.

Ce livre a reçu un très intéressant accueil. De la part des catholiques d'abord, auxquels il était principalement destiné; de la part de la hiérarchie, entre autres, dont bien des membres, par des communications personnelles ou même par des lettres publiques (1), ont exprimé à l'auteur leur satisfaction. Mais l'audience de nos frères séparés était, pour un tel livre, d'un prix inestimable. Elle lui a été ouverte par des comptes rendus parmi lesquels il faut signaler comme particulièrement sympathiques ou approfondis ceux du P. G. Hebert, anglican, dans la revue *Theology* (janvier 1938, pp. 14-27), du Rév. E. L. Mascall, anglican lui aussi, dans la revue *Sobornost* (mars 1938, pp. 32-34), de M. A. Paul, dans *Le christianisme au XX*e *siècle* (30 juin et 7 juillet 1938) et de M. A. Jundt, professeur de dogmatique luthérienne à la Faculté de théologie protestante de Paris, dans la *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses* (mai 1938, pp. 269-274). Ces auteurs, qui ont parfaitement compris la position de *Chrétiens désunis*, en nous donnant acte d'un certain nombre de points importants, engageaient un dialogue qui pourrait être fructueux et que l'on espère bien continuer un jour.

(1) Mgr Ét. Carton de Wiart, évêque auxiliaire de Malines, dans *Collectanea Mechliniensia*, 1938; Mgr G. Brunhes, évêque de Montpellier (lettre parue dans la *Croix* du 29 juin 1938); Mgr G. Calavassy, Exarque des Grecs catholiques de Grèce (lettre reproduite à la fin de cet article).

*L'ecclésiologie de Möhler*

Le second volume paru dans « *Unam Sanctam* » est la traduction d'un ouvrage de jeunesse de J. A. Möhler, théologien allemand mort en 1838 : *L'Unité dans l'Église ou le Principe du catholicisme d'après l'esprit des Pères des trois premiers siècles de l'Église* (1). Le volume est paru, au mois de mai dernier, au moment où l'on célébrait, par diverses publications et en divers pays, le centenaire de son auteur (2). C'est un grand livre, un de ces rares écrits qui ne supportent pas d'être seulement parcourus, mais qui demandent à être lus, relus, médités, et qui laissent pour toujours dans l'esprit une idée simple, mais riche et féconde.

(1) Trad. de Dom A. de Lilienfeld, O.S.B.; introduction du R. P. Chaillet, S. J. Un vol. in-8 de 344 pp. et 2 hors-texte, sur papier Drury crème, 40 fr.

(2) A l'usage de qui voudrait suivre un peu ce courant de pensée si intéressant, signalons les principales publications de ce centenaire : d'abord, un article du R. P. Chaillet, paru ici même (10 juin 1938, pp. 165-187 : *La liberté de l'Église*); du même, deux articles intitulés *L'esprit du christianisme et du catholicisme,* parus dans la *Revue des Sciences philos. et théol.,* 1937, pp. 483-498 et 713-726. Cette revue a aussi publié, dans son numéro d'avril 1938, un ensemble d'articles sur Möhler, qui comprend : P. Chaillet, S.J., *La tradition vivante*; H. Tristram, de l'Orat., *J. A. Moehler et J. H. Newman*; M.-J. Congar, O.P., *Sur l'évolution et l'interprétation de la pensée de Möhler.* — *La Vie Spirituelle* a publié un article sur *L'esprit des Pères d'après Möhler,* par M.-J. Congar; la *Revue apologétique* (n° de mai 1938), *Centenaire de Möhler. L'amour et l'unité. Le mystère de l'Église,* par P. Chaillet; *Irénikon* (mars-avril 1938), un article sur *La signification œcuménique de l'œuvre de Möhler.* — On annonce, à la librairie Bloud et Gay, un important volume de *Mélanges ecclésiologiques, Una Catholica,* en l'honneur du centenaire de Mölher, sur lequel cette revue aura sans doute l'occasion de revenir. — Pour compléter cet aperçu bibliographique du centenaire de Möhler, signalons qu'en Allemagne des articles ont paru dans les revues suivantes : *Hochland, Theologische Quartalschrift, Der katholische Gedanke, Catholica.*

L'idée essentielle de Möhler s'exprime dès la premièr page, dans la manière dont il y commente la confessio de foi de l'apôtre Pierre et la déclaration dont Notre-Sei gneur l'accompagne : « Tu es heureux, Simon fils d Jean, parce que ce n'est ni la chair ni le sang qui t'on révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux. « Notre-Seigneur, commente Möhler, considérait la pro fession de foi de saint Pierre non comme le résulta d'une déduction de sa raison, mais comme le fruit d'un mystérieuse opération de l'Esprit divin agissant en lui (p. 5). Ce que Möhler veut souligner dans l'Église, c'es qu'elle est, en son fond, la création d'un don spiritue intérieur, que ce don spirituel est en elle principal et pre mier, que le reste tient de lui tout son sens et que le déviations du schisme et de l'hérésie sont d'abord un trahison de ce « principe du catholicisme » qui est le do du Saint-Esprit. Ce principe existe, chez les chrétiens comme une inclination vivante à la confession de l vérité, à l'amour fraternel, à la vie de communion dan l'amour, au sein de l'Église. Il est de sa nature et de so réalisme de « se corporiser », c'est-à-dire de se produir et de s'exprimer en des formes sensibles : le dogme, o la foi et la tradition vivante se produisent en formule intellectuelles; le culte; enfin, une organisation de l communion ecclésiastique à trois degrés, selon un extension de plus en plus large et qui s'exprime dans l personne de l'évêque (diocèse), du métropolite (province) du pape (Église universelle) (1).

(1) La partition et les titres, d'ailleurs magnifiques, du livre d Möhler, reflètent bien l'intention et le mouvement de sa pensée Ire partie : *L'unité spirituelle de l'Église*. Ch. I : L'unité mystiqu Ch. II : L'unité de l'enseignement. Ch. III : La pluralité san unité (l'hérésie). Ch. IV : L'unité dans la pluralité. — IIe partie *L'unité du corps de l'Église*. Ch. I : L'unité dans l'Évêque. Ch. II L'unité dans le Métropolitain. Ch. III : L'unité de tout l'Épisco pat. Ch. IV : L'unité dans le Primat.

On a soupçonné l'auteur de *L'Unité dans l'Église* de subjectivisme : il ferait d'une disposition morale du sujet la raison de la connaissance vraie en matière de religion; on lui a attribué une paternité dans la genèse du modernisme (1)... Il est indéniable que la thèse de *L'Unité dans l'Église* comporte un certain unilatéralisme et ne peut être considérée comme complète (2); aussi bien Möhler a-t-il lui-même notablement évolué (3) et s'est-il toujours refusé à rééditer cette œuvre de jeunesse. On pourrait reprendre son unilatéralisme, et même l'accentuer; mais alors, on trahirait Möhler qui, toujours, a voulu penser *dans l'Église, in sinu Ecclesiae*. N'est-il pas plus équitable de le compléter, en profitant de la très riche intuition qui, puisée à l'école des Pères (4), anime tout son livre et lui donne cet air de jeunesse grâce auquel on peut le rééditer et le traduire après plus de cent ans ?

D'autant que la substance de cette intuition est justement ce qui manque le plus à l'ecclésiologie courante de la théologie moderne, dans le corps de laquelle s'opère

(1) Cette thèse, soutenue dans le livre de M. Ed. Vermeil, *J. A. Möhler et l'École catholique de Tubingue*, 1913, est reprise, en somme, dans l'article malheureux du *Dict. de Théol. cathol.*. Elle nous paraît erronée. Elle a rencontré, dès sa formulation, la critique du P. de Grandmaison (*Rech. de Science relig.*, 1919, pp. 387-409) et a suscité, depuis, la dénégation de M. Loisy (*Mémoires*, t. III, pp. 267-260).

(2) Nous l'avons signalé nous-même dans la note de la *Revue des Sciences* citée *supra*, surtout aux pages 209-212. L'introduction du P. Chaillet à la traduction de *L'Unité* est orientée, très justement, de manière à fournir au lecteur les éléments de discernement nécessaires.

(3) Cette évolution a été fort bien exposée par M. G. Goyau, dans l'introduction des morceaux choisis qu'il a donnés, avant la guerre, de Möhler (coll. *La Pensée chrétienne*, Paris, Bloud).

(4) Surtout, dans *L'Unité*, de Clément d'Alexandrie, d'Origène (toute la théologie de la gnose chrétienne) et de saint Cyprien (théologie de l'unité et de l'épiscopat). Les Pères, et non Schelling ou Schleiermacher, ont été les vrais inspirateurs de Möhler.

ce renouvellement et cette poussée de sève dont nou
avons parlé. Cette ecclésiologie a conçu l'Église *tro
uniquement* sur le type des institutions humaines, comm
une société de commandement et d'obéissance, une grand
didascalée où l'on donnerait son adhésion à des formul
imposées du dehors, un régime où les sujets n'auraie
pas plus de part que d'initiative ou de liberté. Nous gro
sissons, mais à peine, et tout le monde sait bien qu'il e
était, jusqu'à ces dernières années, pratiquement ain
Or Möhler a trouvé chez les Pères, et il nous apporte l'
dée d'une Église dont l'élément d'institution humai
n'est que l'enveloppe (organique et vivante, d'ailleurs
le corps, et pas seulement le vêtement!) d'un esprit int
rieur qui procède du Père et est lui-même don de l'Espr
de Dieu; d'une Église où la profession de la foi vie
d'une révélation (d'une grâce intérieure) du Père qui e
dans les cieux, et où la droite profession de la foi ortho
doxe est liée à une vie de communion dans l'amour fr
ternel; d'une Église, enfin, à la vie de laquelle tous le
membres ont part, chacun pour son compte et selon s
fonction, mais en une manière qui les fait être, en tout
vérité, les « membres les uns des autres ».

C'est pourquoi, encore une fois, *L'Unité dans l'Églis*
est un grand livre, qui demande à être lu, relu et médit

*Les aspects sociaux du dogm*

L'ouvrage du P. de Lubac qui porte, dans « *Una
Sanctam* », le numéro 3 (1), est aussi un livre qui de
mande à être médité; autrement, on serait sans dout
ébloui, mais on ne profiterait pas de la grande richess
théologique où est passée, cette fois encore, tant de subs

(1) *Catholicisme. Les aspects sociaux du dogme.* Un vol. in-8 c
390 pages et 2 hors-texte, sur papier satiné Drury crème, 45 fr.

tance patristique. Le bas des pages est chargé de citations et de références; les Pères de l'Orient et de l'Occident parlent à tous les paragraphes, et, à la fin du volume, on trouve quarante-huit textes, presque toujours magnifiques, des Pères ou des grands théologiens.

A parcourir le volume, on peut avoir l'impression d'un certain manque d'unité. Les douze chapitres qui le composent se suivent sans qu'il y ait entre eux un lien rigoureux et surtout un progrès continu de la pensée. En réalité, le livre est très un, mais son unité n'est pas celle d'un sujet unique organiquement distribué et progressivement développé; elle est celle d'une inspiration commune et d'une semblable référence de plusieurs thèmes à un centre unique. Ce centre, c'est le Christ. Non pas seulement au sens de n'importe quel écrit édifiant, où tout fait penser à « Lui »; mais en un sens technique et propre, au sens où une réalité unique s'avère donner *la* solution de diverses questions et, d'abord, permettre qu'on les pose bien. Le livre du P. de Lubac envisage ainsi différents problèmes que posent la nature sociale de l'homme et le rapport de la personne au groupe, et il en indique la solution dans ce qu'on pourrait appeler la référence christologique de l'homme en tant qu'elle répond à une référence préalable du Christ à l'humanité. En quoi le livre se trouve être au maximum dans la ligne actuellement suivie par la théologie *de Ecclesia* qui peut se caractériser par la mise en valeur de la réalité ecclésiologique du Christ et de la réalité christologique de l'Église.

L'Église est en son essence une œuvre d'unité, un processus de réunion et d'achèvement des hommes en Dieu. Car, *se réaliser* soi-même consiste, pour l'homme, à réaliser en lui l'image de Dieu selon laquelle il a été fait. Or cette image a été brisée et défigurée par le péché; le lien de tout ce qu'il y a dans l'homme et dans l'humanité, qui

était cette référence vivante à Dieu, a été défait, et tout la substance humaine, toute la réalité d'Adam et de s descendance a été divisée, disjointe et désagrégée. C qui était d'abord uni, cohérent et harmonieux, est deven hostile, divergent et heurté; non seulement à l'intérieu de chaque homme, en cette vie intime où tout homm est à la fois Caïn et Abel, mais dans l'ordre des relatio entre les hommes, c'est-à-dire de la vie collective. L hommes s'y opposent les uns aux autres et ne peuve vivre et concevoir l'existence que sous les espèces d'ant nomies mortelles où, toujours, un élément est sacrifié l'autre. Mais Dieu rend à l'humanité sa référence divi en rassemblant, sous l'emprise d'un nouveau princip toute la substance dispersée et démembrée d'Adam. A sein même de l'humanité, le Fils de Dieu, qui en pren la nature, restaure l'ordre intérieur de toutes choses leurs liaisons profondes. En lui et par lui, toutes chos retrouvent leur sens et leur solidarité, leur unité et le harmonie; en lui et par lui, l'image de Dieu se reforme e l'homme.

Cette restauration de l'humanité et de toutes chose dans le Christ, c'est l'Église même; car, selon la parole profonde de Clément d'Alexandrie, que cite le P. de Lu bac, « de même que la volonté de Dieu est un acte qu'elle s'appelle le monde, ainsi son intention est le salu des hommes, et elle s'appelle l'Église » (*Pédagogue,* 6). L'Église, c'est le rassemblement, la régénération le salut des hommes, dans le Christ.

Cette doctrine est grosse des conséquences les plu importantes pour tous les problèmes qui concernent statut social de l'humanité. Il suffit, pour éclairer ce problèmes et en définir la solution chrétienne, de dév lopper les implications sociales du dogme, et plus préc sément du dogme christologique ou ecclésiologique. C'e

ainsi que, si l'on considère les sacrements de l'Église, ils apparaissent, dans leur réalité même de moyens de salut, des instruments d'unité; la vie éternelle, pour laquelle tout est fait, est essentiellement celle de la Cité sainte, dans laquelle, l'humanité étant à la fois réunie et transfigurée, véritablement « consommée dans l'unité », il n'y aura plus, selon le mot si beau de saint Augustin, qu'un seul Christ s'aimant lui-même. Si l'on considère le développement de l'humanité dans le temps, on le voit désormais, lui aussi, prendre un sens et retrouver une unité par référence au Christ et à l'Église : l'histoire n'est que le processus de réintégration de l'humanité en Dieu, le rapport de chaque homme et de l'ensemble des hommes à l'éternel ne s'établissant qu'au sein du temps et par la coopération du temps. L'histoire prend ainsi un sens, ayant un centre et un but intérieur; et surtout l'histoire sainte, celle que nous raconte la Bible, dont le P. de Lubac, se joignant à tout un mouvement sur lequel nous voudrions revenir un jour, remet en valeur l'interprétation essentiellement christologique et ecclésiologique proposée et pratiquée par les Pères. L'Église apparaît ainsi comme habitant et animant l'histoire, se développant en elle, dynamique et assimilatrice; jusqu'à ce que le Christ ait atteint, dans l'humanité, la perfection de son âge (cf. les chapitres V et VIII).

Dans les chapitres finaux (X à XII), le P. de Lubac développe quelques conséquences qui se rapportent à des problèmes très actuels. Après avoir décrit les tendances nouvelles de la pensée théologique, toutes de sympathie constructive et d'initiative, il traite en quelques pages les problèmes : Société et Personne et Humanisme chrétien. Quant à ce dernier point, il marque fortement les exigences de transcendance que le christianisme apporte jusque dans son insertion dans la trame des choses de ce

monde. Quant au problème précédent, il montre bien comment, dans le christianisme, cesse la fausse opposition de la personne et de la société : puisque, d'une part, nous ne devenons nous-mêmes que dans le tout, en nous incorporant au Christ dans l'Église, et que, d'autre part, cette Église, c'est-à-dire l'humanité « dans le Christ », est *une* de l'unité distincte d'un tout qui a des parties ou plutôt des membres; d'un tout formé, précisément de personnes dont chacune a sa vocation : la Cité de pierres vivantes...

Tels sont quelques-uns des thèmes de ce livre où tout esprit qui réfléchit trouvera tant à prendre, et que l'on pourrait sans doute résumer dans cette belle et profonde parole de Soloviev : « Tous, pour être vraiment tous (et ajouterons-nous, pour être vraiment soi), doivent être concentrés en un seul (1). »

*La Primauté romain*

Le quatrième volume de la collection est du regrett Mgr Pierre Batiffol († 13 janvier 1929) (2). Il es formé, par moitiés, d'études inédites et d'articles dis persés dans diverses revues d'un accès difficile et qu l'auteur avait d'ailleurs retouchés et complétés. Mgr Ba tiffol semble en avoir préparé la plus grande partie pou une publication en un volume qu'il eût intitulé *Étude d'Histoire ancienne de l'Église*; on a fait précéder c titre de ces mots, que l'auteur eût aimés et qui expri ment bien l'idée dominante et unificatrice du recueil *Cathedra Petri*, la Chaire de Pierre.

(1) Cité dans le beau livre récent de D. Strémooukhoff, *Vladi mir Soloviev et son œuvre messianique*, Paris, Belles Lettre p. 152.

(2) P. Batiffol, *Cathedra Petri. Études d'Histoire ancienne d l'Église*. Un vol. in-8 de 350 pages, sur papier Drury crème, 40 f

Le P. Lagrange a dit de Mgr Batiffol, qui fut son ami : « Il était d'Église. » En effet, Mgr Batiffol était essentiellement un clerc, un homme d'Église; il avait, pour l'institution ecclésiastique, son organisation, sa liturgie, l'amour et l'attachement du plus fidèle des serviteurs. En ecclésiologie, il était profondément légitimiste : nullement gallican, encore moins moderniste, mais romain, romain par conviction et presque avec exclusivité. Ce qu'il y avait en lui de ferveur était passé dans l'exactitude et la fidélité du service, comme ce qu'il y avait de profondément religieux dans l'exactitude et la fidélité du culte. Et ceci entraîne, dans son œuvre, quelque chose qui ressemble à une limite. L'aspect mystérieux et, si l'on veut, mystique de l'Église et de la liturgie, manque un peu dans cette œuvre. Mgr Batiffol s'y montre aussi peu que possible romantique; et pourtant, le romantisme recouvre souvent un certain sens de la vie, et il a donné corps à des valeurs qui, lorsqu'elles sont tempérées, clarifiées et ordonnées, sont d'incomparables richesses. Qu'on pense, pour ne parler que d'ecclésiologie, à Möhler et à Khomiakov.

Mais un livre tel que *Cathedra Petri* offre l'incomparable avantage, tout en étant, par le contenu, pleinement ecclésiologique, d'être, par la méthode, un livre d'histoire. Il répond tout spécialement à l'intention de la collection « *Unam Sanctam* » de respecter au maximum la loi du travail théologique; or la théologie ne vit que d'un contact avec ses sources et d'une constante remise à l'école de son « donné » (1). C'est dans l'étude de l'Écriture sainte, des Pères, de la liturgie, des Institutions

(1) Ce qu'on trouvera expliqué avec profondeur dans le livre du P. A. Gardeil, *Le donné révélé* (Éd. du Cerf), et dans un article du P. Chenu, *Position de la théologie,* paru dans la *Revue des Sciences philos. et théol.*, 1935, pp. 232-257.

ecclésiastiques et de leur histoire, que doit se puiser une connaissance authentique de l'Église une, sainte, catholique et apostolique.

On pourrait penser que, parmi les différentes parties du mystère total de l'Église, ce qui concerne les prérogatives du Siège romain est, dogmatiquement, l'une des plus définies et, théologiquement, l'une des plus élaborées. Cela est pour une part exact, mais pour une part seulement. Certes, nous avons un *dogme* de la Papauté, et de multiples et bons traités *De Romano Pontifice*; alors qu'il n'existe ni dogme formel, ni pour ainsi dire de traité théologique sur la nature de l'épiscopat, la succession apostolique, le rôle du Saint-Esprit dans l'Église, et autres sujets aussi importants. Mais la théologie des prérogatives du Siège apostolique, Primauté et Infaillibilité, ne saurait se contenter, sans s'appauvrir et sans renoncer à la plénitude qu'elle prend dans son rapport et sa connexion avec les autres mystères, d'être traitée d'une façon séparée et par mode purement déductif à partir de l'énoncé dogmatique du *Vaticanum*. Un usage trop répandu de ce procédé purement dialectique et déductif dans l'exposé du dogme papal est un des grands obstacles à la compréhension de ce dogme par nos frères séparés et présente, pour les catholiques eux-mêmes, des dangers d'étroitesse et peut-être de déviation, sinon au plan spéculatif, du moins dans l'ordre pratique.

Il faut bien prendre garde, en effet, que l'énoncé du dogme se tient, par sa nature même, au niveau de l'essentiel : il proclame que les charismes de primauté et d'infaillibilité appartiennent au siège de Rome, qui est la *Cathedra Petri*; mais la primauté romaine (et même, dans un certain sens, le privilège de l'infaillibilité) existent nécessairement et s'exercent, dans l'Église, d'une

manière concrète et selon des modalités particulières qui sont telles ou telles, et qui pourraient être différentes de ce qu'elles sont en fait. Un même pouvoir peut, en effet, s'exercer sous différents régimes : ainsi le pouvoir royal, en France, durant ses mille ans d'existence; à plus forte raison un même régime peut-il modifier ses conditions d'application : ainsi le régime démocratique passant de l'élection au scrutin de liste à l'élection au scrutin d'arrondissement... De même la primauté papale s'exerce-t-elle aujourd'hui d'une manière concrète que les circonstances ont déterminée, dont on peut décrire historiquement la genèse et le développement, et qui est différente de ce qu'était la manière dont la même primauté s'est exercée à d'autres époques.

Aujourd'hui, la primauté comporte un régime de centralisation et d'intervention directe du pouvoir central dans tous les actes tant soit peu notables de la vie des Églises locales; au point de vue du magistère, les papes ont, depuis Pie IX, assumé d'une manière continue une fonction d'enseignement direct de la chrétienté sur toutes les grandes questions (par les encycliques). Tandis que, de l'exercice concret de la double primauté de magistère et de juridiction dans l'Église ancienne, de la conscience qu'avait alors le Siège apostolique d'être chargé du soin de toutes les Églises, M[gr] Batiffol dit très justement qu' « elle était alors loin d'être organisée comme elle le sera plus tard et elle revêtait au temps de Damase, d'Innocent, de saint Léon, des formes qui la faisaient ressembler plutôt à un secours toujours prêt qu'à une domination préventive » (1). Les Églises locales réglaient

(1) *Cathedra Petri*, p. 17. — On lira avec un très grand profit, sur l'évolution des conditions concrètes d'exercice du pouvoir papal, l'article *Pape* du *Dict. de Théol. cathol.*, t. XII b, col. 1877 et suiv., rédigé par M[gr] V. Martin, doyen de la Faculté de Théologie catholique de l'Université de Strasbourg.

ordinairement leur vie particulière elles-mêmes, selon leurs traditions; l'évêque de Rome n'y intervenait pas d'une façon directe et constante pour nommer aux sièges épiscopaux, donner des directives, exercer un contrôle par des envoyés réguliers ou par des rapports périodiques, etc. Rome intervenait seulement pour les questions essentielles; c'est de cette manière qu'elle jouait son rôle providentiel, qui est la raison et qui fait l'objet de ses divines prérogatives, d'être pour l'Église entière un critère de vie dans l'unité, une autorité dans le gouvernement et dans la foi, bref l'arbitre de la communion ecclésiastique.

Il est extrêmement important de ne pas bloquer ou introduire indûment dans le *dogme* de la primauté les *modalités concrètes de l'exercice* de cette primauté, lesquelles sont variables et de détermination ecclésiastique, non divine. Pour cela, entre le dogme qui définit l'essentiel, et la manière concrète dont s'exerce *actuellement* la primauté, il est nécessaire de faire intervenir la connaissance du passé. Elle seule permet, en faisant reconnaître la relativité de ce qui est relatif, de respecter pleinement le caractère absolu de ce qui est absolu et de ne pas induire les fidèles à tenir par la même foi catholique ce qui est d'institution divine et ce qui est de droit ecclésiastique ou de simple conditionnement historique. Quant à nos frères séparés, anglicans et orthodoxes surtout, pour qui la question de la primauté est une question cruciale, l'importance d'une totale loyauté et des discriminations opportunes apparaît souveraine. D'ailleurs, une preuve de la primauté basée sur un traitement scrupuleusement historique des faits apparaît, à cet égard, d'une importance non moins décisive.

Le livre de Mgr Batiffol n'est pas une histoire de l'institution romaine, histoire qu'on trouvera plutôt dans sa

trilogie : *Église naissante, Paix constantinienne, Siège apostolique* (Gabalda); mais il répond aux deux requêtes que nous venons de dire. Toute la seconde partie, où est retracée l'histoire de plusieurs des formules dans lesquelles s'est exprimée la primauté (1), a, pour cette primauté elle-même, une réelle valeur de preuve. La première partie, qui a gardé la forme plus synthétique et plus prenante de conférences, donne un aperçu de ce qu'étaient, précisément, le régime concret de l'Église ancienne et l'exercice concret de la fonction primatiale du Siège apostolique. Les chapitres II et III, où est expliqué le jeu des « Trois zones de la *Potestas* papale » sont à ce sujet vraiment éclairants. Ils illustrent à point cette distinction, que nous venons de rappeler et qui est de la théologie classique (2), entre le pouvoir essentiel de la primauté et les modalités de son exercice. Car non seulement ces modalités ont changé dans le temps, mais, dans une même période, ces modalités ont été diverses selon les régions. En Italie, l'évêque de Rome jouait le rôle qui deviendra, en Orient, celui des patriarches : c'était son ressort métropolitain qui, étendu d'abord à toute l'Italie, se réduisit ensuite aux seules « régions suburbicaires ». Il exerçait sur ce territoire des activités d'administration directe et d'autorité immédiate quasi monarchique. Au delà de cette première zone s'en étendait une seconde qui comprenait tout l'Occident, y compris l'Afrique. L'autorité du Siège apostolique s'y exer-

(1) Chacune de ces formules fait l'objet d'un chapitre. Voici quelles elles sont : *Principatus, Petrus initium episcopatus, Prima cathedra episcopatus, Natale Petri de cathedra, Ecclesia principalis, Sedes apostolica, Princeps apostolorum.*

(2) On la trouve, par exemple, chez le cardinal Cajétan, sous la forme suivante : « Aliud est loqui de auctoritate et aliud de executione » (*De div. inst. Pontif. Rom. Pont.*, cap. XIII, ad sextum. Ed. Lauchert, *Corpus Cathol.*, 10. Munster, 1925, p. 86).

çait d'une manière moins directe, car ces Églises avaient leur métropolitain et leurs conciles provinciaux propres ; mais, par des interventions qui dénoncent un pouvoir correspondant, l'Église romaine était effectivement, en Occident, le juge des causes majeures, l'arbitre de la communion ecclésiastique.

Enfin l'Orient représentait une troisième zone soumise à la *potestas* papale, où cette *potestas* s'exerçait encore, mais en des conditions habituellement moins rigoureuses qu'en Occident. Dans le chapitre III de la première partie et dans la troisième partie (*Le Siège de Rome et l'Orient*), Mgr Batiffol montre qu'au milieu de vicissitudes où les hérésies (l'arianisme en particulier) et le césaro-papisme ont joué leur rôle, Rome a toujours revendiqué, et l'Orient lui a maintes fois reconnu le droit et le pouvoir d'intervenir dans cette troisième zone, en vertu de sa mission universelle de veiller à l'orthodoxie de la foi et à l'observance des canons, conditions d'une communion dont, là encore, mais d'une façon souvent plus lointaine et moins efficace, Rome était le nœud, la gardienne et le critère. Les rapports de Rome et de l'Orient se règlent, dans cette communion, d'une manière plus souple que ceux de Rome avec l'Occident, et *a fortiori* que ceux de Rome avec les diocèses suburbicaires : Mgr Batiffol décrit le *modus vivendi* qui s'était établi, qui sauvegardait à la fois la précellence de Rome, son droit d'intervenir dans les cas graves, et l'autonomie canonique de l'Orient pour le règlement des affaires ordinaires. Il y avait là, pour l'Église romaine, plus qu'une prééminence d'honneur et, sous un mode extrêmement discret, un véritable *pouvoir* hiérarchique fondé — quoique bien des Orientaux, et des plus considérables, n'aimassent pas à en convenir — sur le fait que le Siège de Rome était la *Cathedra Petri*.

Un des interlocuteurs anglicans des Conversations de Malines, Dr Kidd, Warden de Keble College à Oxford, a publié en 1936 un livre petit par le volume, mais lourd de substance, où il étudie la primauté romaine des origines à saint Léon (1). Sur deux points de grande importance il se rapproche des positions catholiques romaines. D'abord quant au *fondement* de la primauté, qu'il reconnaît devoir être cherché non dans la situation politique de Rome (thèse des Byzantins) ou dans de pures circonstances historiques, mais dans l'*apostolicité* toute spéciale de l'Église romaine qui, fondée par Pierre et Paul, possède la *Cathedra Petri* : déclaration extrêmement notable si l'on se rappelle que bien des conciles ou des Pères orientaux, tel saint Basile ou saint Grégoire de Nazianze, mettaient de la réticence à le reconnaître. En second lieu, quant à la *nature* de la primauté telle qu'elle apparaît définitivement constituée sous le pontificat de saint Léon, Dr Kidd croit devoir repousser la notion de primauté de juridiction (1), mais il y voit plus et autre chose qu'une simple primauté d'honneur (encore une thèse byzantine) : il y voit une primauté de direction, *leadership*. A Malines, les anglicans avaient parlé d'une primauté de responsabilité. Sans doute, en s'expliquant bien, ne serait-il pas impossible de mettre sous ces vocables la double réalité en laquelle Mgr Batiffol reconnaît, aux premiers siècles, la substance de la primauté : une *sollicitudo* et une *potestas,* une charge et un pouvoir

(1) B. J. Kidd, *The Roman Primacy to A. D. 461*. Londres, Society for promoting Christian knowledge, 1936; in-12, IX-159 pp.
(2) Sans doute parce qu'il ne fait pas assez la distinction ci-dessus établie entre la nue-substance du primat et son mode d'exercice. D'où suit, en raison d'un certain blocage entre la notion de primauté de juridiction et la réalité *concrète* de son exercice *actuel,* la difficulté d'appliquer à la réalité *historique* du Siège apostolique *ancien* la dite notion de primauté de juridiction.

également universels. L'Église de Rome s'est toujours senti la charge de la communion et des conditions de cette communion dans l'Église universelle; pour remplir cette mission providentielle, elle a toujours revendiqué et, malgré bien des avatars et des insuffisances, on lui a toujours reconnu, dans l'ensemble, une autorité de portée universelle. « C'est d'elle, disait saint Ambroise, que procède pour tous la légitimité de la communion : *Inde enim in omnes venerandae communionis jura dimanant.* » Magnifique formule, à laquelle Mgr Batiffol ajoute, non moins magnifiquement (p. 79) : « Le jour où nous aurons fait prévaloir auprès des Orientaux, ombrageux, irrités, auprès des Russes, dans leurs épreuves inouïes, que l'Église romaine n'est pas un impérialisme, mais une communion, et que seule l'Église romaine procure et assure l'unité catholique, dont ils ne peuvent pas ne pas sentir qu'elle leur manque, ce jour-là il sortira de nos études une grande vertu de pacification et de concorde... »

Nous avons le ferme espoir que, du livre dont nous venons de parler, cette vertu sortira en abondance.

Le Saulchoir.

M.-J. Congar, O. P.

# Lettre de Mgr Georges Calavassy au R. P. Congar

*Lettre adressée, le 24 juillet 1938, par Mgr Georges Calaassy, Exarque des catholiques de rite grec en Grèce, au . P. Congar, à l'occasion de son ouvrage :* Chrétiens ésunis. Principes d'un « Œcuménisme » catholique.

Bien cher Père,

J'ai lu votre ouvrage, *Chrétiens désunis*, avec grand intérêt et rofonde satisfaction.

Laissant à d'autres, spécialistes, érudits, statisticiens, historiens, soin de se prononcer sur la valeur documentaire de votre travail ui me semble bâti pour s'imposer à eux comme un instrument 'études, j'en viens immédiatement au point de vue qui m'intéresse lus particulièrement étant donné ma position en Orient et la tâche ui m'est dévolue dans la grande œuvre de réconciliation : je veux arler dè l'esprit dans lequel votre livre est écrit.

C'est un esprit nouveau qu'on n'avait fait auparavant qu'entreoir dans certains articles, certaines revues, mais qui, à cause de la élicatesse de la position, n'avait pas osé encore s'affirmer pleineent, largement. Non seulement vous adoptez cette attitude si yale et courageuse, mais vous la fondez définitivement sur des rguments irréductibles que l'histoire impartiale est venue vous urnir.

Cet esprit irénique répandu dans tout votre ouvrage est éminement sympathique et contagieux. Non seulement, il me paraît capae de rallier à votre tendance et de convier à partager votre effort us les catholiques qui étaient restés jusqu'aujourd'hui quelque u intransigeants dans leurs jugements sur nos frères séparés, non rsonnellement coupables de schisme, mais encore cet esprit de enveillance et de conciliation me semble appelé à impressionner ès favorablement les désunis en leur faisant déjà toucher du doigt sprit de charité qui anime leurs frères catholiques vis-à-vis d'eux.

Ma satisfaction s'exprime largement du fait que vous marchez ns la voie que Notre Saint-Père le Pape Pie XI a tracée au monde tholique en déclarant au sujet de l'Église d'Orient que « la roche tachée d'une montagne aurifère est aurifère elle aussi », et que,

pour arriver à la réalisation du vœu ardent de Notre-Seigneur et l'Église Son Épouse, la meilleure voie, la voie la plus sûre et peu être la plus courte, est « de se connaître pour s'aimer, de s'aim pour s'unir ». Si, en effet, ce principe sur lequel se base vo ouvrage était pris sérieusement en considération dans le passé p les milliers de missionnaires qui ont dépensé tant d'énergies Orient, la position de la cause de l'Union y eût été bien différen aujourd'hui.

A quoi bon déguiser la vérité historique alors que Notre Sain Mère l'Église est fondée sur la vérité infaillible et qu'Elle abho construire sur des fondements erronés. Quoi qu'il en soit des pri cipes sacrés de l'Église, les catholiques ne se sont pas toujo exprimés en dignes fils de cette Mère de Vérité, et la vérité le semblera parfois de ce fait dure à entendre, et c'est pourquoi considère que vous avez eu du mérite de déclarer si résolume dans votre ouvrage ce que la science objective et désintéressée vie de mettre en lumière, ce qui ne vous a pas empêché de vous co server fidèle à ce qu'enseigne l'Église dans son magistère infailli

J'ai particulièrement goûté votre exposé théologique de l'Uni qui marque combien ce caractère de l'Église est substantiel et fo damental.

Je souhaite que tout catholique soucieux de l'être pleinement façonne à l'image que vous en avez donnée aussi dans vos pag Puissent-elles être lues et méditées par tous ceux surtout qui s'in ressent à notre grande cause, car vos principes sont de natur rallier à cette cause tous les esprits larges et sincères, tous cœurs généreux.

Dans cet espoir ardent, j'aime à me dire votre bien dévoué Notre-Seigneur.

# Pour l'unité de tous les chrétiens

## (18-25 janvier)

Qui dira jusqu'où peut s'étendre le bienfait d'une ini- iative qui vient à son heure ? En 1908, deux pasteurs, le Rev. Spencer Jones, anglican, et le Rev. Wattson, épis- opalien (celui-ci devenu depuis catholique), deman- laient que, dans les différentes confessions chrétiennes, les prières fussent faites à date fixe, — du 18 janvier, ête de la Chaire de saint Pierre à Rome, au 25 janvier, ête de la Conversion de saint Paul, — en vue de deman- ler à Dieu la réunion de tous ceux qui font profession de hristianisme dans le Corps visible d'une seule Église. Il a trente ans de cela, et aujourd'hui l'octave de prières our l'unité des chrétiens est célébrée avec éclat aussi ien chez les protestants et les orthodoxes que chez les atholiques. Ainsi une fois l'an, et de la façon la plus olennelle, pendant huit jours, des fidèles qui n'appar- iennent pas à la même confession, qui n'ont ni les nêmes croyances, ni les mêmes disciplines, mais qui ous se réclament du Christ et désirent qu'en eux *Sa* ie s'accroisse, déjà se réunissent pour lui demander dans ne prière simultanée la même chose : que se réalise nfin visiblement cette unité de ses disciples que Lui- nême, à la veille de sa Passion, demandait à son Père : *ut sint unum* ».

Tel est le fait. Il est difficile d'en exagérer l'impor-

tance, car certes, c'est un des scandales de notre temps que cette division des disciples du Christ en confessions séparées, mais il y en a peut-être un plus grand, et c'est la facilité avec laquelle nous nous y résignons. Il y a si longtemps que cela est que nous oublions que cela ne fut pas toujours, et qu'un si douloureux état en est venu à nous paraître naturel, presque normal : que nous n'en souffrons plus qu'à peine... Or, précisément, à l'un et à l'autre mal, cette intercession spirituelle apporte le remède approprié. Dans la mesure même où elle est centrée sur cette personne du Christ, qui est commune aux différentes confessions, elle nous force à prendre conscience de tout ce qui subsiste de fraternel par-dessus nos séparations; elle établit ce climat de sympathie et de communion qui est le prélude obligé de tous les rapprochements des esprits, nous conduisant à désirer plus ardemment que s'accomplisse enfin ce qui déjà s'ébauche. Mais, du même coup, qui ne voit qu'un pas immense serait fait vers la réalisation de l'unité dès l'instant que nous le désirerions d'un cœur assez unanime ? Car, alors elle ne pourrait plus se renfermer dans l'intime de nos cœurs, dans l'invisible réalité de ce Corps mystique, qui catholiques ou chrétiens séparés, croyants ou incroyants déjà réunit tous ceux que le Christ justifie; il faudrait qu'elle se manifeste au dehors par cette unité visible d'une seule confession chrétienne, d'un seul troupeau sous un seul pasteur...

Mais peut-être qu'à beaucoup cette recherche de l'unité des chrétiens paraîtra une œuvre d'apostolat, louable assurément, mais comme beaucoup d'autres, en somme toute secondaire... Je voudrais à ce sujet proposer quelques réflexions.

S'il y a un mot qui résume l'inimaginable nouveauté de la révélation chrétienne, c'est assurément celui d'a

mour. Aimer Dieu de toute son âme, de toutes ses forces et de tout son esprit, et le prochain comme soi-même, tout est dans ces deux commandements dont le second est semblable au premier : l'amour est la plénitude de la loi. Mais en même temps le Christ nous prévient que nous ne pouvons rien sans Lui. Il n'est pas seulement Celui que nous aimons par-dessus tout, et en qui nous aimons le Père; Il est Celui sans qui nous ne pouvons pas aimer; dès que nous aimons véritablement, c'est Lui-même qui aime en nous. Si intime est l'union qu'Il a voulue avec chacun de ceux qui se disent Ses disciples! Il est, à la lettre, notre vie, comme lorsque deux cœurs sont unis, dans ce mystère humain de l'amour qui est comme l'ombre de ceux de notre foi, il n'y a pas d'acte de l'un qui ne soit aussi l'acte de l'autre.

Mais s'il est vrai, comment concevoir que parmi ceux qui se réclament de Lui des divisions se soient manifestées, et qu'elles subsistent depuis si longtemps? Le propre de l'amour est de tendre à l'unité d'un seul être. Et certes, l'on comprendrait que dans l'immense cantique de louanges dont la création tout entière n'a pas d'autre but que d'entonner sans relâche l'office colossal, chacun fît entendre sa note personnelle, unique, différente de chacune des autres et qu'aucune autre ne peut rmplacer. Mais non pas que l'esprit de communion fût blessé, comme il l'est, du simple fait que ce n'est pas au sein d'une seule Église visible que s'organise et se compose l'inépuisable variété de ces *fiat* innombrables par lesquels chaque créature essaie, de son mieux, de répondre au *fiat* qui l'a créée, comme au oui de l'époux répond le oui de la voix féminine.

Question douloureuse, car il est trop clair qu'elle nous demande, avant toute autre réponse, de nous frapper la poitrine. S'il y a eu, dans le passé, ces déchirures tragi-

ques, c'est parce qu'il y a eu déficience de l'amour : parc que nous n'avons pas assez aimé le Christ, parce que nou ne nous sommes pas assez aimés les uns les autres. Et s elles subsistent, c'est encore pour la même raison : parc que nous n'aimons pas assez. Mais, comme il arrive tou jours, cet aveu de la faute, saisie dans son princip essentiel, nous en désigne le remède et déjà compor un commencement de guérison : en nous montrant qu seul un accroissement de notre amour mutuel et, pou chacun de nous, de notre amour pour le Christ, pe faire retrouver l'unité.

Que l'on y prenne garde, en effet : l'une des plu grandes difficultés que rencontre aujourd'hui l'unité d chrétiens dans une seule Église réside dans l'attacheme des différentes confessions à leurs traditions particuli res, dont beaucoup leur sont chères à juste titre. L retour au pasteur commun leur paraît alors un renonce ment à ce qu'elles se connaissent de meilleur, et comm on comprend que, dans la sincérité de leur foi, elles hési tent!

Et pourtant, n'est-ce pas là le type même de ces pro blèmes dont l'amour seul nous permettra de trouver l solution? C'est qu'il n'y a pas d'amour — même dan l'ordre simplement humain — sans une mystérieuse co existence de la distinction et de la communion, de l multiplicité et de l'unité. A l'origine, il y a toujours de différences, et pour celles qui touchent à la nature mêm des êtres, à cette vocation propre qu'ils ont reçue d Dieu, si profondes qu'on sait bien qu'elles ne pourron jamais être réduites, qu'on n'a même pas le désir de le réduire. Et pourquoi donc le désirerait-on? C'est e tant qu'autre qu'on aime l'autre, ou alors ce n'est pa lui qu'on aime, c'est soi; ce qu'on respecte, ce qu'o chérit en lui, c'est cela même qui le distingue de vous

qui fait qu'il est lui, et non simplement notre reflet; c'est son inaliénable personne... Ainsi de ces pères, comme il y en a quelques-uns, qui sont assez sages pour aimer dans leurs enfants cette vie originale qui se manifeste en eux, et non pas le simple prolongement de la leur.

Il semble qu'à cette lumière bien des échanges de vues entre protestants, orthodoxes et catholiques pourraient être singulièrement facilités. Et pourtant ce n'est aucunement que l'unité nécessaire puisse être rejetée au second plan. Mais c'est que cette unité réside tout entière dans le Christ, commun à tous ses fidèles, et vivant en eux. Ainsi, se rapprocher du Christ, progresser dans la vie chrétienne, c'est par là même, pour chacun de nous, nous rapprocher de l'unité. Et non pas par une simple conséquence indirecte; mais parce que si la loi de la création est la plus déconcertante, la plus imprévisible diversité, de même, dans l'Église du Christ, il ne peut pas y avoir d'autre principe d'unité que le Christ même, mieux connu de jour en jour et plus aimé, jusqu'à ce qu'enfin, par l'expansion de son Église jusqu'aux limites de l'univers, Il ait atteint sa parfaite stature et n'ait plus qu'à remettre toute l'étendue de son Corps mystique entre les bras de son Père : « Pour qu'ils soient un en moi, comme Vous et Moi nous sommes un... »

Entrevoit-on maintenant comment cette octave de prières nous introduit au cœur des problèmes fondamentaux de la vie chrétienne, et les promesses qu'elle renferme ? Développer en chacun de ceux qui y participent l'union au Christ, pour que par cette union grandissante se fasse enfin l'unité visible de tous les chrétiens en une seule Église, un tel programme n'a rien qui soit de nature à blesser quiconque se réclame du Christ, à quelque confession qu'ils appartiennent. Et pourtant ce n'est

nullement là méconnaître l'importance de la doctrine ou de la hiérarchie : c'est simplement professer que doctrine et hiérarchie ne tiennent leur importance que du Christ, n'étant que ce qu'Il a enseigné et organisé. Et c'est aussi se préparer à examiner ces aspects de la question, quand le moment en sera venu, dans cet esprit de sympathie, de compréhension et d'amour sans lequel il n'est guère de conversations fructueuses... Mais déjà pour Celui qui voit l'intime des cœurs, ce seul désir unanime d'être fidèles à tout ce qu'*Il* a voulu, n'est-ce pas une anticipation de ce jour, connu de Lui seul, où les séparations de naguère ne seront plus, au sein de l'unité de nouveau visible de l'adoration, qu'un de ces péchés qui coopèrent eux aussi au bien des élus et qu'une étape à jamais dépassée!

Henri Rambaud.

# « La Sainte Famille des Enfants de Dieu »
# Arthur Smallwood

*Il nous semble qu'il y aura grand profit spirituel pour une âme catholique à lire ces pages écrites par un anglican fervent. Cette âme d'élite appartenait sûrement à l'âme de l'Église, à l'Église invisible, comme, heureusement pour la gloire de Dieu, tant et tant d'autres. Peut-être, je l'espère, en méditant ces pages, en reviendrons-nous : plus humbles; plus souffrants de la déchirure de l'Église visible; plus ardents à la prière pour l'Unité chrétienne; plus compréhensifs de cette universelle prière des chrétiens pour retrouver l'Unité visible perdue, prière qui aime à se concentrer dans l'unique prière du Christ à son Père afin que tous les chrétiens ensemble, malgré toutes les séparations, se rencontrent cependant dans cette prière du Verbe incarné au soir lointain mais toujours actuel et présent de la sainte Cène, car il est l'Éternel vivant.*

*Ces pages peuvent donc être une salutaire préparation à faire, de toute notre âme, l'octave de prière pour l'Unité des chrétiens du 18 au 25 janvier, et un stimulant à prendre ou à suggérer toute initiative que les circonstances montreraient opportunes, toutefois sous la sauvegarde de la prudence et de l'humble soumission à l'autorité ecclésiastique.*

*Arthur Smallwood, l'auteur du travail de « la Sainte Famille des Enfants de Dieu », est né en 1873 et mort en mars 1938. Il joua, notamment pendant la Grande Guerre, un rôle important dans l'administration de l'Amirauté anglaise. Une générosité princière de 1.077.000 livres, due à un Anglo-Indien résidant en Nouvelle-Zélande,*

*lui permit de réaliser une grande œuvre d'éducation et de bienfaisance : la fameuse École d'Holbrook pour les orphelins des marins anglais.*

*Les pages d'introduction qui suivent, et qui nous font pénétrer dans l'intime de cette âme, sont dues à une religieuse anglicane qui a beaucoup connu la famille Smallwood. Elle est elle-même fondatrice d'une congrégation anglicane : les « Servantes de l'Église », et réside dans la maison principale de sa congrégation : « La Maison de la Prière ». Qu'elle soit ici remerciée des pages bienfaisantes qu'elle a bien voulu nous adresser.*

*Partout, dans les pages qui suivent, on a traduit littéralement le vocabulaire religieux employé. Nous rappelons donc aux lecteurs que les mots : catholiques, prêtres, sacrements, saint sacrifice... se rapportent au vocabulaire anglican. Nous leur rappelons que les Anglicans sont personnellement persuadés de la validité de leurs ordinations. — Pour rester d'accord avec les exigences catholiques romaines, ou si l'on veut catholiques tout court au sens ordinaire du mot catholique chez nous, il suffit d'ajouter à chacun des vocables auxquels je fais allusion dans les pages qui suivent, l'adjectif : « anglican ».*

P. C.

# Notice biographique sur Arthur Smallwood

« La vie spirituelle d'Arthur Smallwood a suivi très étroitement la définition classique des trois voies. La voie purgative au cours d'une jeunesse disciplinée, et au cours de la première moitié de sa vie marquée par son mariage et la naissance de ses cinq enfants. Il eut ensuite une grande épreuve personnelle, et après une soudaine illumination intérieure ou « lumière de vision » survint une sérieuse maladie. Lui qui connaissait et servait Dieu par devoir entra alors dans une connaissance vraiment personnelle et plus vitale de Dieu. Son « service de Dieu » ne fut plus seulement celui d'un fils très soumis de la Sainte Église, mais celui d'un amour personnel d'adoration. Le dernier stade arriva quand la vision cessa et que mûrirent les fruits d'une vie toute abandonnée et toute unie à Dieu dans la réalisation quotidienne de sa Volonté chaque jour manifestée.

Combien absolu fut cet abandon et profonds les sacrifices qu'il demanda, seuls ceux qui l'ont connu peuvent le deviner. De longues périodes de ténèbres spirituelles suivaient l'intensité de sa vision personnelle, et ces temps de ténèbres spirituelles persistèrent à travers les années de son service public pour l'État, et vers la fin devinrent plus ténébreuses encore. Mais dans les trois années qui ont précédé sa mort, il les rencontra sous un aspect différent : la confiance de l'enfant envers son Père perçant à travers la nuit et acceptant de se reposer sur la Main invisible et dans la Foi qui vénère et adore. Dans son âme était née comme une douceur d'enfant qui se livre, et s'était affermie l'endurance de sa foi et de sa patience qui trouva son expression dans son travail pour la réunion.

Durant cette dernière période de sa vie spirituelle, il était directeur de l'École de l'Amirauté et des œuvres de charité de l'hôpital de Greenwich. Son dévouement à l'idée de *famille* comme une unité fondée en Dieu, ce qui était la base de sa propre vie familiale, lui fit désirer de constituer aussi ces Orphelins des Marins en une famille directement placée sous le patronage et la protection de Notre-Dame, non pas tant par manière d'institution officielle que vraiment comme un « *home* » réel pour ces jeunes garçons. « La Mère avec ses enfants. » Cette « vision » dont il parlait souvent l'amena à construire la grande école et église d'Holbrook. Là, au lieu de la rue encombrée et des terrains pavés de la ville pour

les jeux, les enfants pourraient vivre parmi les prairies, et dans l'église vénérée, qui leur serait réservée, on pourrait leur enseigner à vivre la vie de catholiques pratiquants.

Cette école, avec son église attirante et majestueuse, abritait plus de mille élèves. Dans cette église, le grand autel et le baldaquin étaient situés en avant de l'abside où resplendissait une seule mosaïque représentant la Nativité de Notre-Seigneur — tout cela était de sa propre conception. C'est là que chaque matin montait l'intercession du Saint Sacrifice où étaient consacrées par l'offrande toutes les actions de la vie familiale de l'école. Dans cette construction, qui comprenait la chapelle de la Vierge, de la Vierge reine de cette famille, se trouve la pensée extériorisée de l'âme d'Arthur Smallwood : rien n'était trop bien et aucun sacrifice trop coûteux, tout était un acte de direct hommage et d'adoration envers Dieu lui-même, l'expression manifestée de la prière intérieure d'adoration où toute prière se résout elle-même. La demande trouvait peu de place dans sa vie de prière. Ce qu'il accomplissait n'était pas le résultat d'une intercession, mais l'expression elle-même, spontanée, de sa propre vie intérieure, des relations de son âme avec Dieu. Il vivait comme un enfant avec son père. Notre-Dame était sa Mère, les enfants de l'école étaient ses enfants et les siens, et tous il les offrait en hommage d'adoration et d'oblation personnelle.

La vie sacramentelle était le véritable pain spirituel d'Arthur Smallwood. Il ne pouvait pas concevoir de vie familiale ou d'effort d'éducation qui ne fût fondé sur les sacrements comme sur une expression normale de la vie. Le sacrement de Pénitence, par exemple, était pour son âme une nécessité, non pas qu'il manquât personnellement du « sens » du pardon de Notre-Seigneur, ni non plus qu'il se sentît forcé d'accomplir un devoir d'obéissance, mais parce qu'il sentait que toute faute, et en particulier ses propres fautes, étaient aussi une offense contre la famille de Dieu, et qu'en conséquence il devait les confesser à l'Église devant son prêtre, le véritable chef de cette famille. — Toute vision ou inspiration nouvelle, qu'elle se rapportât à sa vie intérieure ou à ses travaux, devait subir la même analyse approfondie; les motifs et la fin de tout projet devaient être exposés sans détour avant qu'il continuât à y réfléchir en sa conscience et qu'il passât à l'action.

C'était une âme profondément humble, toujours en prière. Il était de ceux que ne semble jamais embarrasser le travail extérieur, si important soit-il, ni la responsabilité. Il passait tout naturellement des réunions de son Conseil d'administration à son adoration devant le Saint-Sacrement. C'était un homme capable de sentir fortement et d'exprimer de même, qui possédait les dons et la puissance de l'esprit, qui avait toujours une profonde conscience des besoins des autres et de tout ce qu'ils attendaient de lui. C'était un homme de grande affection, un mari et un père dévoué,

un ami fidèle aux nombreuses amitiés; il était doué d'une sensibilité délicate qui trouvait à s'exercer dans la joie d'aimer les fleurs qu'il cultivait et dans l'attention qu'il portait aux souffrances de toute chose vivante. Rien donc de surprenant, lorsque la vie l'amena à considérer la brisure de l'unité de l'Église, corps de Notre-Seigneur, qu'il éprouvât avec persistance le sens profond du Seigneur souffrant et le désir de l'union avec le Christ dans sa Passion. C'est ce sens de Notre-Seigneur souffrant de la désunion de son Église qui éveilla en lui non seulement un élément de compassion où il trouva un lien nouveau aux douleurs de Notre-Dame, mais aussi le désir de panser ces blessures. La division dans l'Église, son manque d'unité extérieure et de charité lui était toujours une détresse présente. Comment la famille de Dieu pouvait-elle être divisée et quels étaient les remèdes pour ces blessures ? La controverse n'a point d'attrait pour les âmes qui demeurent habituellement dans la pratique de l'adoration et de l'oblation personnelle! De la controverse, instinctivement, il se détournait. Le désir d'une Unité dans la prière pour une union dans la Foi adoucissait les blessures de sa propre âme lorsqu'il voyait et regardait les blessures de Notre-Seigneur. A cette Unité dans la prière il cherchait à amener tous ceux qui aiment le Seigneur, qu'ils fussent de l'obédience romaine ou qu'ils fussent ses coreligionnaires dans la communion anglicane, — en sorte qu'il y aurait une participation mutuelle dans ce travail de charité. Cette participation lui paraissait une réparation pour un déshonneur qui ne pouvait trouver aucune guérison si ce n'est dans la seule réponse venue de Dieu lui-même.

C'est à poursuivre ce but qu'il consacra sa pensée et sa plume dans cette dernière publication partiellement présentée ici. C'était une tentative de détourner les âmes de la controverse à la prière, à cette prière qui se propose la prière même de Notre-Seigneur : « Que son Église soit Une ». Un plus large travail entrepris ensuite était quasi achevé lorsqu'il passa soudain, à la fin d'une maladie qu'il ignora jusqu'à quelques heures avant de mourir. Les sacrements lui furent apportés, et la voix du prêtre rappela son âme à la préoccupation permanente de sa vie. Le délire cessa lorsqu'il entendit les paroles du prêtre. Les mains étaient étendues, et, quand tout fut achevé, elles firent le signe de la croix et se croisèrent d'elles-mêmes ensemble dans une grande paix, où il passa quelques heures encore avant d'entrer dans la paix de Dieu, où il n'y a plus de division, où tous sont un, le Rédempteur avec les rachetés. »

# La Sainte Famille des Enfants de Dieu

Cet opuscule est un plaidoyer en faveur du principe d l'union dans la prière pour l'unité de la foi. Pour le peupl anglais, l'intérêt primordial de ce principe, comme auss celui d'autres principes, consiste dans son applicatio même à leur propre pays et à la chrétienté occidentale. I est néanmoins également applicable à la chrétienté entière Toutes les communions chrétiennes devraient travaille à cette convergence de prières pour l'unité, y apporte leur part des douleurs que devraient leur causer les mau de la désunion et leur part de pénitence réparatrice pou le péché de séparation. L'inclination aussi bien que l'obligation nous porte à penser d'abord à notre propr pays et à notre civilisation, mais comme aucune conception de l'unité chrétienne qui ne serait pas universell ne serait suffisante, une union dans la prière pour l'unit doit embrasser tous les chrétiens pour qui la désunio est une peine véritable.

De plus, on doit toujours se souvenir que l'objet de la « Réunion » n'est pas simplement de guérir dans un civilisation particulière les maux, quelque terrible qu'ils soient, dont la désunion est responsable. L'obje de la « Réunion » est bien plus simple et plus vaste c'est la gloire de Dieu sur la terre, manifestée par l'accomplissement dans le corps entier des baptisés, de l prière du Seigneur (S. Jean, XVII, 22) : « *Qu'ils soien un comme nous sommes Un.* » Les bénédictions tempo relles découleraient sans doute d'une telle unification spi rituelle, car elle enrichirait le monde entier. Mais l'u nité de l'Église n'est pas un moyen d'atteindre une fin C'est une fin en soi. L'Église elle-même n'est rie

moins qu'une nouvelle création de l'homme dans le Christ, et le baptême le don à chaque âme d'un droit de naissance et d'un titre obtenus par le Précieux Sang. Dans cette nouvelle création il est clair que le principe fondamental de l'Unité de l'Église est l'unité de vie. Mais si cette nouvelle vie n'a pas la marque caractéristique et l'appui de l'unité visible, elle tend à s'affaiblir et à se confondre avec l'ancienne vie.

***

L'Église donc, puisqu'elle est une nouvelle création de l'homme dans le Christ est à la fois réellement et idéalement : « La Sainte Famille des Enfants de Dieu. » Historiquement cette famille de Dieu est l'extension de la Sainte Famille de Nazareth. Quand les bergers, sur l'ordre de l'Ange de l'Incarnation se *hâtèrent vers Bethléem* et quand les rois mages suivirent l'étoile à cette même « Maison du Pain », ils trouvèrent *Marie et Joseph et l'Enfant.* Pendant que le monde « s'émerveillait » à la nouvelle annoncée par les bergers et que la Mère de Dieu *méditait dans son cœur,* la foi trouvait la famille de Dieu et « adorait ».

Dans le Temple, à la Présentation, le monde ne vit qu'une pauvre famille incapable d'offrir un agneau pour le sacrifice. Mais la foi de Siméon et d'Anne contempla l'Agneau de Dieu dans le sein de cette même famille.

A Nazareth, la Sainte Famille était encore plus cachée. Là, pour chaque année de la vie publique de Notre-Seigneur s'écoulèrent dix années de vie familiale. Le proverbe providentiel que rien de bon ne pouvait *sortir* de Nazareth écarta de cette famille toute curiosité contemporaine.

Les Saintes Écritures jalouses de ce trésor caché l'ont enchâssé dans un silence presque impénétrable. Pendant trente ans il semble que cette famille ait passé complètement inaperçue. Mais en elle s'accomplissaient mysti-

quement, dans la sainte pauvreté, dans la chasteté et dans l'obéissance, tous les « jours » de l'Église et le devoir entier de chaque enfant de Dieu.

Seuls les anges adoraient sans relâche contemplant dans l'homme la parfaite image de la gloire divine et la soumission de l'univers au « Père de cette famille ».

De quel à-propos exquis est cette réserve du récit sacré! Combien elle s'accorde à la perfection avec le respect dont l'homme entoure invariablement ses plus profondes intimités personnelles!

*
* *

Dans la contemplation de Nazareth la foi trouve plus qu'un divin respect pour un instinct véritablement humain. Elle confirme ce profond respect naturel. Mais elle fait infiniment plus. Elle trouve dans Nazareth, une fois pour toutes, cette révélation de la volonté divine que la famille est la « forme » choisie de la vie humaine, où il plut à Dieu de partager avec l'homme la substance de notre nature, afin que l'homme puisse devenir « un compagnon de la Divinité ».

Même dans la première création de l'homme, ce ne fut pas seulement sur « l'âme vivante » individuelle que l'image divine fut imprimée, mais sur l'humanité en tant qu'une seule famille.

A la seconde création, celle dans le Christ, il est même plus explicitement déclaré que la ressemblance divine chez les enfants adoptifs de Dieu est aussi leur propre ressemblance familiale, les uns aux autres, si forte qu'elle surpasse toute distinction de race, de sexe et de condition. La perfection de l'union des enfants de Dieu avec Dieu lui-même par l'amour est le même travail de grâce que la perfection de leur union entre eux dans l'amour.

Leur nouvelle vie consiste essentiellement dans l'exercice de cette double relation d'amour. Elle est le rythme de son chant.

La nouvelle vie est aussi un « mystère », une vérité révélée, mais pas immédiatement « manifestée » dans sa plénitude.

La foi dans ce mystère est une affirmation que quand les enfants de Dieu seront devenus « purs de cœurs » afin de « voir » Dieu, ils seront alors devenus parfaits dans l'amour afin de se « voir » les uns les autres.

*Maintenant nous sommes les enfants de Dieu, mais ce que nous serons n'est pas encore manifesté. Cependant nous savons que quand il sera manifesté nous serons comme Lui, car nous le verrons comme Il est.* C'est le plus profond de tous les secrets de la famille. C'est le même secret que le secret de Nazareth.

Nazareth était un commencement; ainsi est le baptême. Les œuvres de Dieu renferment leurs fins dans leurs commencements puisqu'elles ne peuvent faillir. Comme elles sont graduellement révélées dans l'histoire elles semblent avoir plusieurs commencements, parce qu'elles progressent continuellement. Mais la fin est infailliblement là, depuis le commencement, cachée dans le commencement. Combien alors est significatif que le Fils Incarné de Dieu, dans son « Commencement » fut « trouvé » dans une famille et pas ailleurs : et que de beaucoup, le plus grand nombre des années de son « humiliation » furent vécues dans une famille.

Combien significatif aussi est le fait que l'Église, dans les éléments essentiels de sa vie, ses sacrements et sa prière liturgique, a si fidèlement préservé le principe de la famille.

Même plus significative encore est l'histoire de l'Église. A travers tous les siècles par la formation incessante due au Saint-Esprit, de nouvelles « saintes familles » dans le sein de l'Église, la vie de l'Église a été renouvelée et enrichie. Tous les grands ordres religieux sont témoins de ce fait. Par eux, d'âge en âge, le pouvoir divin dans l'Église militante a été renforcé, la foi et la pratique négligées ont été restaurées et de nouvelles formes de piété aussi belles que variées, sans fin, ont été créées.

***

Quel merveilleux enchaînement en tout cela. Combi conforme à son titre a été l'histoire de Nazareth, éc par le Saint-Esprit. On voit maintenant pourquoi elle pas été écrite plus tôt. Aucun livre, *mais seule* la fami entière des enfants de Dieu *contiendra* un jour *les cho que fit Jésus.*

Peut-être l'histoire ne sera-t-elle jamais achevée une histoire sans une fin. — L'exquise beauté cac dans le premier silence, la complète signification de t ce qui a été « dit » depuis et de tout ce qui reste « à dir ne sera jamais « publiée ». Elle sera révélée dans la sion béatifique.

La vision béatifique était dans Nazareth. La fin ét dans le commencement. La fin révélera tout le co mencement.

Ce qui est déclaré, c'est que « maintenant » nous so mes les enfants de Dieu et que notre vie cachée avec Christ en Dieu, lorsqu'elle sera finalement manifest le sera encore sous la forme d'une famille.

L'unité de l'Église, dans ses inductions finales d donc être quelque chose d'ineffablement beau : une un vivante de la vie humaine dans l'amour divin — u unité vécue dans l'amour — une unité destinée à héri de la pleine conscience de l'être en soi-même, — une vante réflexion ou révélation dans la vie humaine de que l'amour divin est éternellement dans l'Unité de Trinité Sainte — *qu'ils soient un comme nous somm Un.*

L'ineffable perfection de cette Unité divine qui maintenant et à qui est réservée une telle destinée nécessairement ce qu'aucune parole humaine ne p exprimer. Tout à fait cachée dans son origine, ém geant lentement, douloureusement et cependant clai ment dans l'histoire encore toute animée du bruissem

des pensées cachées — non encore révélées au monde, — cette Unité surpasse tout effort de conception intellectuelle et elle échappe aux plus sublimes envols de l'imagination. Elle ne peut être comparée à aucune valeur humaine parce que sa destinée la place au-dessus de toute valeur. Seulement par la foi on peut « tenir ferme » les débuts de cette « assomption » unitaire et en suivre l'accomplissement dans le temps, car la foi connaît que c'est là l'œuvre suprême de toutes les œuvres de Dieu puisque toutes les autres œuvres ont tiré d'elle leur dignité et ont été accomplies « en elle ».

Quelle merveille ! On serait porté à croire que pour ceux qui y sont intéressés personnellement, — c'est-à-dire pour tous les baptisés — cette Unité constituerait toute leur contemplation extatique, leurs uniques délices et le mobile universel de leur vie.

Une seule chose peut-être est plus merveilleuse encore, c'est que toute cette magnificence, en ce qui en regarde tous les desseins actuels et pratiques, puisse être renfermée dans cet unique et simple mot de « famille ». L'association des idées n'est point du tout ici accidentelle.

Ce n'est pas seulement à cause de Nazareth qu'il est naturel d'appeler le ciel un *home*. C'est vrai en soi. Il n'y a pas de métaphore, pas de rêve, ce n'est pas une simple vue théorique. Du commencement à la fin cela fut et sera réel, un fait concret.

***

Le contraste est aigu, presque jusqu'à la contradiction, entre cette conception de l'unité chrétienne et la condition de la chrétienté dans laquelle nous vivons. Combien grande alors est l'opportunité que ce contraste présente et combien elle est pleine d'espoir. Pour l'esprit chrétien les grands contrastes sont toujours des occasions de grandes espérances. Plus le contraste est pro-

fond, plus l'espérance est grande, car l'espérance chr tienne est l'espérance en Dieu. Elle traite Dieu « comme Dieu, espérant des miracles de sa Puissance là où el sait que l'accomplissement de sa Volonté est définitiv ment en question. Il est surprenant qu'il n'y ait pas pl de chrétiens qui sachent lire cette espérance dans l signes des temps.

Dans sa vie personnelle un bon chrétien ne désesp pas quand il éprouve qu'il est très faible et, en lui-mên « divisé ». Il sait, pour toujours, que plus il apprendra connaître le Christ, plus aussi croîtra la réalisation sa faible ressemblance personnelle avec Lui, en ce qui de l'Unité. Le Christ est unité. Jamais, même un insta et même à Gethsémani, sa volonté humaine, qui sans péché, ne peut s'écarter de sa volonté divine. n'est jamais « divisé ».

Pour le chrétien, les découvertes répétées du contras entre cette belle unité de l'âme humaine du Christ et s propres instabilités personnelles sont des causes de tri tesse. Plus il aime le Christ et plus il voit clairement q ces découvertes doivent faire lever la douleur en s âme afin que le contraste en soit encore plus ressenti.

Mais l'esprit chrétien ne sait rien du Christ en deho de sa résurrection. La connaissance chrétienne du Chri consiste à « le connaître Lui *et* le pouvoir de sa résu rection ». Le vrai contraste pour le chrétien n'est p entre la perfection du Christ et ses propres imperfe tions, mais entre son impuissance sans le Christ et glorieux pouvoir de la résurrection du Christ résidant lui-même pour abolir toute espèce de contraste.

Dans les premiers temps la conscience chrétienne éta si complètement et si extatiquemnt possédée par cet vérité qu'elle a appelé « bénie » même la ruine de la ra par le péché d'Adam : toute chose, apparemment éta « bénie » dans sa façon de penser si cette chose servait magnifier la gloire du Rédempteur ressuscité, et plus e la magnifiait plus elle était « bénie ».

Pour les premiers chrétiens, les contrastes étaient d

stimulants. Pourquoi ne le seraient-ils pas encore ? Pourquoi continuer de gémir sur « nos lamentables divisions » ?

Il se peut, fort bien, que dans cette génération quelques-uns des contrastes entre les chrétiens et le Christ soient plus grands qu'alors. Il se peut qu'il n'y ait jamais eu un contraste aussi grand que celui dans lequel nous vivons entre, d'une part, la paix intérieure et l'unité de l'âme humaine de Notre-Seigneur et, d'autre part, l'image agonisante et défigurée de Lui-même que nous, chrétiens, dans la chrétienté, nous lui présentons.

S'il en est ainsi, nous avons une unique opportunité — ou l'appellerons-nous une divine invitation du Cœur affligé de Jésus ? — d'espérer, et de mettre toute notre confiance dans le pouvoir de sa Résurrection.

Il est bien possible qu'un jour notre propre génération soit appelée « bienheureuse » pour avoir magnifié par rapport à l'unité chrétienne, le pouvoir de cette Résurrection. Cela semble dépendre littéralement de l'espérance que nous en avons.

***

Nous ne pouvons douter qu'il n'y ait parmi nous de la tristesse causée par le pathétique de ce contraste entre le Christ et notre chrétienté. Elle sert à nous en pénétrer. Mais il se pourrait que ce contraste que nous ne saisissons pas encore tout à fait soit aussi cet autre : celui qui existe entre la futilité des desseins humains et le pouvoir de Dieu.

Cela pourrait nous aider d'essayer de contempler — dans une longue retraite — la beauté et la richesse indescriptibles de l'unité chrétienne, en elle-même, — non pour son utilité, non pour le contentement de nos préjugés, pas même purement comme un instrument pour convertir le monde, mais simplement et uniquement pour adorer la magnificence de la puissance et de la gloire de Dieu dans le seul Christ.

Il pourrait être réservé à cette génération d'expéri-
menter la profonde vérité de la vieille maxime spirituelle
que « contempler c'est recevoir ». C'est la physionomie
« ouverte » voulant recevoir — avec humilité et obéis-
sance, dans une silencieuse pénitence, — l'impression de
l'image divine, qui est changée en la gloire qu'elle con-
temple.

Au point de vue humain, c'est une invariable nécessité
d'abandonner quelque chose pour recevoir quelque chose
de meilleur. Nous avons besoin, dans un humble esprit
de douloureuse pénitence et de prière, d'un abandon
complet de nous-mêmes et d'un espoir illimité dans la
puissance du Christ ressuscité. La nécessité d'un tel
abandon devrait être évidente à regarder les faits
actuels. Il y a actuellement trois idées principales de
« Réunion » :

1° L'idée divine contenue dans la prière de Notre-Sei-
gneur : *Qu'ils soient un comme nous sommes Un* (S. Jean
XVII, 21). Tous reconnaissent que c'est l'idéal que tous
désirent voir accomplir.

2° La conception catholique (romaine) de cette idée
divine; c'est l'unité actuelle (romaine) que l'histoire nous
montre.

3° D'autres conceptions que, pour simplifier, nous ras-
semblons en un groupe.

Le Concept 2° comprend toute chose qui serait impli-
quée dans l'allégeance au Saint-Siège du nombre entier
des baptisés. Le Concept 3°, pour autant que ces con-
ceptions ont été formulées, exclut ou n'accepte pas dans
leur intégrité les droits du Saint-Siège.

Ces faits ne sont pas exposés dans un esprit de con-
troverse, mais simplement comme des faits.

Des siècles de controverse ont montré que ces théories
opposées de l'unité sont mutuellement exclusives. Il a
été démontré plusieurs fois que les différences qu'elles
renferment sont trop profondes pour être susceptibles de
réconciliation par ajustement de principes. S'il n'en était
pas ainsi, elles auraient été ajustées depuis longtemps.

Cette conclusion stérile et lourde de tristesse devrait être le point de départ pour tous ceux, dans toutes les communions, qui désirent la véritable unité. Tout autre conclusion serait mensongère à l'histoire.

Il n'est jamais possible de construire quelque chose de durable sur un terrain rapporté.

La pénitence, avant tout (par-dessus tout), doit s'intéresser aux faits. Plus les faits sont tragiques, plus elle doit s'y intéresser. Il ne peut y avoir de sincère aspiration à la hauteur sublime de l'Idéal de l'Unité en dehors de l'humiliante profondeur de l'impuissance humaine reconnue.

Ce n'est donc pas le simple fait de Rome, ou le simple fait que le reste de la chrétienté se tient dans des degrés variés en opposition avec Rome, qui constitue la calamité, mais le fait lointain de plus grande signification *totale,* que la réconciliation est, humainement parlant, impossible.

Ceci signifie que l'idée divine de Réunion qui doit certainement embrasser la totalité des baptisés ne peut être réalisée par aucun moyen humain ordinaire. Toute action humaine qui ignore ce fait est par conséquent futile et condamnée à l'échec.

Nous devons admettre que la chrétienté dans sa totalité est en une si étrange faiblesse que notre sincérité elle-même qui, dans chaque communion chrétienne, veut donner son adhésion loyale à sa propre théologie et théorie d'unité, est, pour l'effort humain, une barrière fatale l'empêchant d'atteindre l'unique Unité capable de satisfaire l'idéal divin.

Le « problème » de Réunion, ainsi qu'il est nommé, a définitivement atteint l'extrême limite de ce qu'il est possible à la raison humaine de résoudre. Toutes les ressources purement humaines sont épuisées.

S'élever au-dessus de cette déconcertante et inflexible diversité de pensées et, au travers de cet impénétrable brouillard, dans la sereine atmosphère de la prière — afin de dissiper les ténèbres, pour ainsi dire du côté de

Dieu — exige l'exercice de la foi et de l'espoir en Die

L'acuité même de la douleur où nous ressentons pathétique de notre impuissante condition devrait êt le motif décisif pour nous entraîner tous ensemble ve un acte d'abandon de nous-mêmes à la miséricorde d Dieu Tout-Puissant, en signe de pénitence.

Il semblerait que ce soit l'unique acte d'unité enco en notre pouvoir, qui n'est pas sujet à la sérieuse ac sation de manquer de sincérité. Pouvons-nous dout que cela Le mettrait à même — ou ne dirons-nous pa le contraindrait ? — d'exercer sa divine prérogative d compassion et de nous élever, Lui-même, à l'atmosphè pure de la prière ? C'est le rôle de Dieu d'élever le « pa vre » du « fumier ».

Un tel acte d'abandon de soi-même de la part de tou signifierait une résolution d'endurer la Croix de la dive sité présente, d'en mépriser la honte et le scandale po l'amour de l'idéal divin d'unité, qui nous est présen dans la prière même de Notre-Seigneur.

Cela signifierait l'acceptation délibérée devant Die (c'est-à-dire dans la prière) d'un état pénible de tensio entre l'attraction forcée du divin Modèle d'unité qui e dans les cieux et la quotidienne et navrante expérienc des maux innombrables de la désunion sur la terre.

Il s'agit d'essayer de vivre loyalement, patiemment sincèrement chacun dans sa propre communion dans l limites pénibles du temps tandis que le cœur de to s'arrête longuement, ardemment, à travers l'exerci persévérant et soutenu d'une seule dévotion, dans calme région de l'éternité, où, on le sait, toutes les lim tes sont abolies. On pourrait très humblement suggér à tous que dans cette pénible et *priante* tension con nuellement soutenue entre le fait et l'idéal, avec sincéri au fait et fidélité à l'idéal, en plein respect mutuel de part de tous pour chacun, on pourrait discerner une ce taine « habitation des frères ensemble », agréable à Die

Ce serait la part de l'action divine d'ajouter le reste les deux mots — *dans l'unité.*

***

Pour les membres des Communions qui n'acceptent pas l'autorité du Saint-Siège, il n'y aurait pas de déloyauté envers leur Communion en se joignant, dans cette manière purement spirituelle, à ceux qui la reconnaissent, puisqu'ils partageraient avec eux le seul désir de tous de faire descendre du ciel sur terre par la *pénitence et la prière continuelle* cette unité dont le modèle est au ciel.

Pour ceux qui acceptent l'autorité du Saint-Siège, cette unité existe déjà sur terre, le Saint-Siège étant son propre centre. Mais leur ardent désir pour l'extension de cette unité devrait être le stimulant qui les pousserait à s'associer avec leurs frères séparés en tout ce qui n'est pas accessible à l'objection de *communicatio in sacris.* Une association purement spirituelle dans la prière n'impliquant nulle association extérieure d'aucune sorte excepté l'usage commun de certaines prières de leur propre missel, une telle association uniquement dirigée au complet accomplissement de la volonté divine comme but, en est assurément une contre laquelle cette objection n'est pas valable.

A tous, sans distinction, il appartiendrait, dans cette invisible mais consolante unité de pénitence et de prière, d'avoir la joie nouvelle d'un véritable amour mutuel intérieur, purifié, par une complète entente mutuelle, de toute dissimulation du triste fait de la désunion extérieure.

Pour tous aussi, il y aurait une participation bénie dans le mérite d'offrir dans ce seul acte de pénitence patiemment soutenue par l'espérance une digne oblation de réparation pour les siècles de schisme, au très Sacré Cœur de Jésus, le seul Rédempteur de tous.

Dans cette union spirituelle de pénitence et de prière, il n'y aurait ni comités organisés ni règles prescrites,

excepté peut-être entre amis, ou dans les paroisses, ou dans les maisons religieuses.

Mais tous, également et inévitablement, prendraient la résolution de renoncer pour toujours à l'esprit d'amertume et à toutes ses manifestations et, sauf quand le devoir le demanderait, ne prendraient aucune part active en matière de controverse. L'idéal serait le silence.

Ce double travail, la dévotion intérieure de pénitence et de prière et le silence extérieur, un travail digne de remplir une dévotion de toute la vie, impliquerait en effet de la part de tous ceux qui y seront engagés un renouvellement, en vue de la « Réunion », des vœux de leur baptême. Ils formeraient, spirituellement parlant, une sainte famille, nouvellement née dans l'unique grande famille des enfants de Dieu.

La vie de cette famille ne serait pas exposée à l'observation. Elle serait, comme la vie de la Famille de Nazareth, une vie cachée. Elle serait cachée, en fait, *dans* Nazareth.

ARTHUR SMALLWOOD.

## QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

CIVIS. *Ce qui manque le plus.*
Un chef.

F. PERROUX. *Le travail sous le régime hitlérien.*

Beaucoup de nos compatriotes ont la phobie d'une terminologie où ils voient le bien propre de l'Allemagne hitlérienne. « Communauté » leur semble un vocable inquiétant depuis qu'on parle beaucoup outre-Rhin de *Gemeinschaft*. « Honneur du travail » n'évoque pour eux qu'une farce fasciste depuis qu'Hitler a « rendu à l'ouvrier allemand le sens de l'honneur ». Les pages que voici tentent de faire le départ entre les duperies et les acquêts valables de l'expérience allemande. Elles contiennent peut-être, pour cette raison, quelques indications utiles sur le statut désirable de l'ouvrier français.

### CHRONIQUES

M. JACQUES. *Chronique de politique étrangère.*
Les trois fautes de M. Georges Bonnet.

A. VANEETVELDE. *Chronique économique.*
Les premiers résultats du plan Reynaud.

*Le mois social.*

### LIVRES

*Portugal,* de G. de Reynold, par G. RENARD, O. P.

*Trois leçons sur le travail,* de Y. Simon, par L. LESAGE.

### DOCUMENTS

*L'allocution du Président Negrin à l'occasion de la fête de Noël.*

*Congrès catholique pour la paix internationale* (*suite*).

*Billet de Civ*

# Ce qui manque le plus

*Nous n'avons pas d'homme d'État ayant tempérament chef.*

*Je ne pense pas être contredit si je dis qu'un tel hom doit s'être fait connaître par son aptitude au comman ment, le goût de l'initiative et des responsabilités, une t bien meublée en connaissances historiques, le sens aigu toujours aiguisé des nécessités du moment, le don de r ter en contact avec la nation, le prestige de l'intellige et du talent. Et encore, tout cela ne serait rien sans ce r sort mystérieux qui confère un pouvoir exceptionnel rayonnement et d'entraînement. On aperçoit bien l'un l'autre, ou même plusieurs des dons que je viens d'énum rer, mais c'est la somme de ces qualités qui fait le gra homme d'État.*

*Sans doute, au compte que je viens de faire, bien pe parmi les rois ou chefs de peuple connus dans le pass mériteraient d'en recevoir le titre. La rareté des chefs q se sont élevés un peu au-dessus du médiocre est une vér d'évidence. La plupart n'ont eu d'ailleurs qu'un mome — dix, quinze ou vingt ans — de brillante activité. L'âg la maladie, l'influence d'un favori ou d'une favorite, rival qui surgit, une conjecture moins favorable font ra dement tomber très bas celui qui s'était installé au pinac Reconnaissons donc que dans le cours ordinaire des évén ments, une honnête médiocrité se révèle suffisante. No malheur est d'être entrés dans une période d'urgence, q par son extraordinaire gravité et la foudroyante mobil des situations, exigerait des chefs d'une taille exceptio nelle. Et cependant ils n'ont jamais fait autant défaut, moins dans le cercle étroit où l'on a coutume de les ch cher.*



*Faisant le portrait du grand homme d'État, je n'ai point ıommé le désintéressement parmi les qualités qui le cons-ituent. Je n'ai pas parlé non plus de sa moralité. Ce n'est ɔas que je n'en fasse grand cas, ou que je pense que la ertu n'est pas d'un très haut prix chez un homme de gou-ernement. Je tiens au contraire qu'il n'y a pas de politi-ue entièrement bienfaisante qui ne soit en conformité vec la loi du bien et du juste. Mais l'expérience montre ue cette politique est rarement pratiquée, et nous parlons ci de l'homme et non de l'œuvre.*

*Il est humain, d'ailleurs, que le chef associe son attache-nent pour l'État à quelque satisfaction d'intérêt personnel. l faut prendre l'homme comme il est, avec les mobiles rdinaires de sa nature. On allègue parfois en faveur des ois qu'ils sont meilleurs serviteurs de l'État parce que eur intérêt se confond avec le sien, mais c'est le propre de ous les chefs de peuple, puisqu'ils ont fait des succès de la hose publique le but de leur carrière, et c'est aussi leur oint faible et celui des rois, la tentation étant grande de onsidérer comme utile à l'État toute entreprise qui leur st d'abord utile à eux-mêmes. Les dépenses somptuaires, es guerres de magnificence et de prestige, le mauvais jeu es rancunes personelles, on en fait endosser à l'État la écessité, quoiqu'il en reçoive ordinairement plus de dom-nage que de profit.*

*Ce que nous exigerons du chef, doué d'un tempérament e chef, c'est un culte passionné et fondamental du bien ommun dans l'État. Cette passion, si elle n'est pas la seule, oit être la première, et se montrer si prédominante qu'elle ermette de pardonner, sinon d'excuser, des passions dont objet est différent, à condition qu'il ne soit pas contraire.*



*Faut-il se contenter de déplorer avec passivité et rési-nation une fatalité qui nous est cruelle, et nous prive jus-ement des hommes qui nous seraient en ce moment d'une pressante utilité? L'erreur serait grande.*

*S'il y a des dons naturels dans le chef d'État, il y en a*

*aussi d'acquis, et pour atteindre la somme des qualités qu*
*nous avons déclarées nécessaires, un effort raisonné pe*
*ajouter les plus rares à celles qui sont le plus commune*
*Le goût de l'initiative et des responsabilités reste, comm*
*la volonté, susceptible d'être augmenté par l'éducation*
*Le sens de l'intérêt public peut être développé. On m'a*
*cordera bien que la connaissance de l'histoire s'acqui*
*par le travail. Et je prétends que le don de command*
*comme on le voit tous les jours dans l'armée, se forme*
*se cultive. Quant au désir de dominer et à l'ambition, c'*
*évidemment ce qui manque le moins.*

*Mais où voyons-nous une école d'hommes d'État ? Je su*
*d'avis qu'une démocratie n'a pas d'obligation plus im*
*rieuse que d'en créer une. Le hasard, ou les chances*
*incertaines de l'hérédité, peuvent, à la rigueur, faire su*
*gir parfois l'homme indispensable. Nous voyons cependa*
*combien la chose est peu fréquente, et, quand elle arriv*
*accompagnée souvent de maladives impulsions. Mais com*
*ment fera le gouvernement d'opinion, qui doit pouvo*
*choisir et renouveler son personnel, s'il ne prend la pei*
*d'en préparer le recrutement ? Tel devrait être l'objet*
*l'École des Sciences politiques, autrement conçue et org*
*nisée. On enseigne à commander une escouade, pourqu*
*n'enseignerait-on pas l'art de gouverner les hommes ?*

*On dira que le mal est fait. Répondons qu'il importe*
*le réparer.*

*Mais en attendant ?*

*Eh bien ! en attendant, si le personnel politique est d*
*pourvu de vrais hommes d'État, le seul recours est de l*
*chercher en dehors de lui, parmi ceux qui en ont l'étoff*
*dans les divers postes de commandement de la vie publ*
*que, en tous les points où de fortes personnalités ont p*
*affirmer leur aptitude à gouverner de grands intérêts et*
*manier les hommes. Il leur restera d'achever dans l'exe*
*cice du pouvoir une formation dont les lacunes ne sont p*
*irrémédiables.*

*Je ne vois pas d'autre solution.*

CIVIS.

# Le travail sous le régime hitlérien

Les expériences totalitaires, en Italie et en Allemagne, se sont déroulées à un rythme ralenti. On en prend conscience quand on sait que les premiers syndicats de tendance corporative ont été fondés dans la péninsule en 1926, tandis que les « corporations de catégorie » le furent en 1934. En Allemagne, dès le printemps de 1933, l'ancien édifice syndical croulait. Avant que soient rassemblées les pièces de ce qui devait composer le nouveau, plusieurs années s'écoulèrent. En 1935 seulement est construit l'édifice économique et social de l'hitlérisme (1).

A ces lenteurs, bien des raisons. C'est d'abord l'ampleur de l'entreprise gigantesque qu'est le rassemblement, dans des cadres organiques, de toutes les forces du travail d'un peuple. Ce sont aussi les résistances des structures et des esprits; on ne fait pas du totalitarisme sans s'exposer à des critiques ardentes et sans courir en chaque instant de graves dangers. Mais c'est encore, chez les dirigeants, une hésitation sur l'objet exact de leur entreprise, sur la ligne de leur dessein principal. Les totalitarismes se proposent en théorie un même but, le dépassement du capitalisme, l'anéantissement des oppo-

(1) Pour la bibliographie générale sur les deux expériences totalitaires, on me permettra de renvoyer aux pages 62, 63 et 64 (pour l'Italie), et aux pages 102 et 103 (pour l'Allemagne) de mon livre *Capitalisme et Communauté de Travail,* 346 pp., Sirey, 1938.

sitions et des luttes de classes. Mais pour l'atteindre il ont le choix entre deux séries très différentes de moyen

La première consiste dans le maintien de syndica distincts d'employeurs et de travailleurs salariés. Parl ra-t-on dans ce cas de syndicats de classe ? Le term « classe » est imprécis. Si l'on entend lui donner un co tenu positif, en utilisant la leçon de Marx, on dessine e même temps un concept que les États totalitaires rép dient. Du moins maintiennent-ils dans certains cas d syndicats distincts pour les employeurs, ou « donneurs de travail, d'un côté, et pour les salariés, « preneurs de travail, de l'autre. Cette méthode fut appliquée Italie, où les syndicats de base sont devenus officiels publics, appareils d'oppression, mais au moins apparei différents, l'un appliqué aux chefs d'entreprise, l'autre la main-d'œuvre salariée. Le lien entre ces syndicats e noué par des conventions collectives de travail. La règ de leur collaboration se forme et se précise au sein conseils de corporation, de composition mixte et par taire. Les deux groupes intéressés sont départagés p des représentants du Parti et de l'État.

Dans ce premier cas, les colonnes de l'édifice reste symétriques et des unes aux autres est lancée une voût

La seconde méthode consiste à abolir, à supprimer l formations syndicales distinctes d'entrepreneurs et travailleurs salariés. L'idée de base est dans ce cas q les solidarités nées de la profession ou de l'entrepri sont plus nombreuses et sont plus agissantes que les di semblances issues de la différence des fonctions : trava détention du capital et assomption du risque d'entr prise. Ce fut la préférence de l'aile gauche du fascisn italien, dont l'interprète fut Ugo Spirito (1), qui deman

(1) Ugo Spirito, *Capitalismo e Corporativismo,* Florence, S soni, 1933.

ue fussent constituées des corporations d'entreprises u d'établissements (*corporazioni aziendali*), dans lesuelles la propriété de l'affaire irait pour parts égales ux employeurs et aux travailleurs salariés.

Une préférence analogue, mais au sein d'un tout autre stème, qui n'implique pas le plus souvent partage de propriété, se retrouve chez quelques-uns des plus catéoriques parmi les corporatistes français, ceux qui ne eulent plus entendre parler de la terminologie syndile et de la réalité qu'elle désigne.

En tout cas, cette dernière préférence et cette seconde éthode sont maintenant à la base de la doctrine natiole-socialiste qui repose sur la « communauté d'entreise » (1).

S'il en est ainsi maintenant, il n'en fut pas toujours même. Le gouvernement national-socialiste a longmps hésité entre les deux voies qui s'ouvraient devant i.

Au cours des premières années du régime, en 1933 et ns les débuts de 1934, le Front du Travail fut constié comme un ensemble dans lequel se trouvaient les colonnes » (*Saüle*) du travail et du capital. Du moins principe, car, en fait, seules les colonnes des travailrs d'usine et celle des employés furent constituées. La lonne des employeurs ne se forma jamais.

Après les opérations du printemps 1933 : invasion des ndicats libres, emprisonnement de leurs chefs, mise à de leurs locaux, le Front du Travail est le moyen de umettre temporairement le prolétariat aux desseins érieurs du régime. Déjà on parle de « communautés

(1) J'indique une fois pour toutes que je traduirai *Betriebsgeinschaft* par communauté d'entreprise; sans ignorer que *Betrieb* ablissement) n'est pas synonyme d'*Unternehmung* (entreprise), is pour ne pas égarer, sans profit véritable, le lecteur français.

d'entreprise »; déjà sont institués des curateurs, *trust* du travail, fonctionnaires chargés de maintenir l'ordr de fixer les salaires. Des organisations sur la base *st disch* sont formées pour l'artisanat et pour l'agricultu Dans le domaine du capitalisme industriel, le dessin esquisse plus qu'épure.

A partir de 1934, le tableau change. Alors est pris grande ordonnance sur l'organisation du travail na nal. En 1935, lui font suite un décret du Führer et convention passée entre le ministre de l'Intérieur, le nistre de l'Économie nationale et le ministre du vail (1). Désormais les communautés d'entreprise un statut précisé. Les *trustees* ou commissaires du vail voient leurs attributions déterminées. Le Front Travail change d'objet, et en même temps de procé et de méthodes. Il ne concerne plus en fait les seuls vailleurs salariés. Il est désormais à la disposition tous les producteurs au sens large du mot allem *schaffen.* Il les forme techniquement, moralement nationalement. Il leur offre la consultation techni dont ils ont besoin et le précepte de vie qui est leur co mandement dans l'État nouveau. Il n'est plus, en t cas, une réunion de syndicats. L'ordre syndical est co plètement aboli.

Cette brève histoire montre, d'une part, qu'une d sion du travail s'opère entre les organes primitivem créés et que, d'autre part, le Reich glisse de la premi des conceptions que nous avons mentionnées à la conde.

Ces considérations traceront mon cheminement.

J'analyserai d'abord les éléments de la *structure or nique de l'économie*, c'est-à-dire les cadres, les insti

(1) *Nouvelles formes du travail en commun,* brochure texte en allemand et en anglais, Berlin, 1935.

tions par lesquelles les forces de production du Reich sont stimulées et orientées aux fins du régime.

Puis je tenterai de dire ce qu'est *le Front du Travail* et ce que sont ses *dépendances.*

Ces deux tableaux me conduiront à poser, dans la dernière partie, le problème auquel nous devons toute notre attention, celui des *rapports entre le fait prolétarien et le fait hitlérien,* celui des relations entre le prolétariat et le régime *telles qu'elles sont,* et non *telles qu'on les imagine,* au sein du Troisième Reich.

## I. — La structure organique de l'économie

La structure dite organique de la production et des échanges en Allemagne n'est pas surgie *ex nihilo.* L'illusion et la dangereuse erreur des ennemis ou des critiques des expériences totalitaires sont de les attribuer à des mouvement de surface provoqués par l'ambition d'un seul ou par la volonté de quelques-uns. Comme l'a bien vu Marcel Déat, ces expériences répondent, au contraire, à des troubles profonds de structure et elles sont, dans tous les cas, préparées soit par des représentations idéologiques, soit par des modifications du milieu institutionnel.

### *Préparations idéologiques.*

La communauté d'entreprise est au confluent de deux courants idéologiques qui se sont formés en Allemagne après la guerre, bien avant 1933.

Le premier est une mystique du travail alimentée par l'expérience bolchevique et les crises douloureuses de l'Allemagne depuis 1918. Nombreuses furent les entreprises de ceux qui tentèrent une restauration de l'idéal

du producteur, comme, — quoique avec des différence d'atmosphère et de buts, — l'avaient fait les vieux synd calistes révolutionnaires français.

L'un des ouvrages les plus significatifs de cette ten dance est celui de Jünger, *Der Arbeiter* (Le Travail leur) (1). L'auteur y dessine l'avenir d'une cité recon truite par le travail. Mon collègue de Berlin, Ca Schmitt, me montra, il y a quelques années, ce livre e me disant : « Si vous faisiez lire ce texte à beaucoup d bourgeois, vos compatriotes, ce serait un beau sca dale! » Le contenu est en effet franchement révolutio naire.

Ainsi s'opéra un essai de conciliation et de rapproche ment du marxisme révolutionnaire et du nationalisme Le type humain correspondant fut le travailleur-soldat « *der Arbeiter-Soldat* ».

Ce type est plein de sens. Il marque qu'une même énergie humaine se manifeste dans les deux fonction du soldat et du travailleur. Il signifie encore, ce qui peu être explicité par la propagande, qu'en temps de cris l'un des meilleurs soldats et des plus efficaces défenseur de la communauté est le travailleur, le producteur sou toutes ses formes.

Dans le plan de l'idéologie et des conciliations verbale s'ébauchait par là une synthèse de ces deux sortes d civilisation que beaucoup de penseurs avaient opposées la civilisation militaire et politique et la civilisation indus trielle.

Ce courant de pensées est grossi de nouvelles eau lorsqu'il rencontre les doctrines et les programmes mi au point après la guerre en Allemagne au sujet de l

(1) Cf. l'intéressante introduction de Delio Cantimori, à la tr duction d'œuvres choisies de C. Schmitt, *Principi politici d Nazionalsocialismo,* Florence, Sansoni, 1935.

« politique sociale » (*Sozialpolitik*). Des écrivains s'employèrent, bien avant l'hitlérisme, à montrer que l'on avait indûment et à tort restreint le sens de ces mots. Politique sociale est devenu synonyme, au cours du XIX^e^ siècle, de mesures prises pour protéger le travailleur, et pour protéger le travailleur considéré comme un individu isolé. Double erreur qu'il faut répudier en disant que l'homme d'État ou l'administration n'a pas à prendre en considération le travailleur isolé, mais bien le travailleur dans l'entreprise, et en ajoutant que l'entreprise elle-même n'est qu'un organe de production au sein d'un ensemble plus vaste, la nation. Après avoir ainsi distendu le concept primitif, on s'aperçoit qu'il n'est de politique que sociale, qu'il n'y a pas de politique qui ne soit pas sociale (1).

Dans le plan des représentations se trouvaient rassemblés pour d'autres fins, certes, tous les appareils d'analyse et tous les ressorts affectifs que plus tard le nazisme devait utiliser en les tournant à ses fins.

### *Structures favorables.*

Dans l'ordre des faits et des réalités de structures, le mouvement fut aussi préparé de longue date. Il s'est développé dans un capitalisme rationnellement évolué, qui a dû sa force avant, sa résistance pendant, sa résurrection depuis la guerre, à des recettes d'organisation. Ce capitalisme sauvé par quelques grands chefs d'entreprise était de nouveau un objet de fierté pour le peuple allemand, qui l'avait cru un moment perdu et qui l'avait vu ressusciter par les vertus de la capacité organisatrice.

Au surplus, le capitalisme allemand est autoritaire, comme dirait Henri de Man, ou corporatif, comme l'a

(1) Geck, *La nouvelle orientation de la politique sociale en Allemagne,* dans la *Revue Internationale du Travail,* juillet 1937.

écrit l'économiste allemand Bonn, et sous une expres-sion de cette sorte prennent place plusieurs constatations positives.

Le capitalisme allemand a toujours accordé une large place aux forces collectives systématiquement liées, cha-cune pour sa part et les unes avec les autres. Il a tou-jours octroyé un rôle prépondérant à la réalité entre-prise, et il est dans la psychologie du travailleur alle-mand de se dévouer à son centre de travail *comme à une idée.*

Enfin ce capitalisme corporatif a été animé à ses dé-buts, soutenu dans son cours et porté à son apogée par une vigoureuse intervention de l'État. Ce dernier a agi pour mettre en harmonie les intérêts opposés des pro-ducteurs et a exercé un constant paternalisme à l'égard des masses ouvrières. Sur ce capitalisme, beaucoup plus que sur un capitalisme mitigé, équilibré par des zones artisanales et de petites entreprises, devait mordre une propagande en faveur de vigoureuses initiatives de l'É-tat.

Ce milieu idéologique et économique fut soumis à un formidable effort politique, dont on espérait beaucoup surtout parce que toutes les autres expériences avaient lassé. Sous la poussée surgit, d'un terrain bien préparé, l'édifice social et économique de l'hitlérisme.

*Organisation à la base.*

A la base on trouve la communauté d'entreprise (*Be-triebsgemeinschaft*), dessinée dès les premiers textes de 1934.

Chaque entreprise de production est considérée non plus comme un lieu d'ajustement anonyme de prétentions contraires, mais comme un centre de collaborations per-sonnelles. L'entrepreneur naguère appelé simplement

*Jnternehmer,* devient le « chef », ou *Führer.* Il a l'auto-ité technique sur les travailleurs salariés dépendants. Il la propriété *juridique.* Insistons sur l'épithète, car ses lroits de disposition sont limités et déviés par une masse le mesures concernant le marché et le prix. Au surplus, es décisions sont contenues par la volonté du Parti et de 'État.

Les travailleurs salariés dépendants constituent la uite (*Gefolgschaft*) du Führer. Cette terminologie mé-iévale ne parvient pas à dissimuler que le travailleur llemand a en fait perdu à peu près toutes les garanties ue représentait son statut de liberté du temps de la République de Weimar.

Entre le *Führer,* le chef, et la suite, ne prend place ucun organe *de représentation,* au sens plénier du mot. 'idée même de représentation est exclue de l'idéologie t de la mentalité hitlérienne. Puisqu'on admet qu'il n'y pas d'intérêts opposés dans l'entreprise, que pourrait-n représenter ? Il suffit que s'insère entre le chef et sa iite un organe *de contact* et *de relations,* qui est le con-eil de confiance (*Vertrauensrat*).

Sous ce rapport, la marge est grande entre ce que on a dit et ce que l'on a fait, entre les textes et leur pplication effective. Selon l'ordonnance de 1934, le onseil de confiance est composé d'hommes de confiance *'ertrauensmänner*), élus au vote secret par la main-œuvre de l'entreprise, sur des listes dressées préala-ement par l'entrepreneur et par un représentant du rti. Cette liberté approximative et hautement dirigée issait encore, semble-t-il, trop de force à une résis-nce possible du travailleur allemand, puisque, à partir 1935, les élections au conseil de confiance ont été sup-imées. En 1938, un texte énonce que le conseil de nfiance sera désormais nommé par l'entrepreneur, qui it cependant choisir de préférence des « responsables » Front du Travail.

Ne nous laissons pas leurrer par les mots. Il est m gnifique ce terme de communauté dont on use, mésu abuse. Communauté d'entreprise recouvre en Allemag un état de fait où la main-d'œuvre se trouve dans u situation relativement inférieure à celle où elle se tro vait naguère. Auparavant elle appartenait à des orga sations centrales qui, par leur nombre et par leur pu sance, pouvaient contrebalancer, lorsqu'il se manifest l'arbitraire patronal. Désormais, les forces ouvri sont isolées et morcelées. Non seulement l'ouvrier seul, sans représentation légitime, en face du patro et de l'État, mais encore le groupement ouvrier s'effa au profit *des* ouvriers de *telle* entreprise qui doiv mener le combat contre *tel* entrepreneur.

Ainsi le rapport des forces est modifié au détriment la classe ouvrière. Du même coup, les conventions c lectives de travail, c'est-à-dire, pour user de la termin logie allemande, les contrats de tarifs (*Tarifverträg* sont anéantis.

Puisque ces conventions collectives, en Allemagne su tout, réglaient la question des salaires, il faut qu'ell soient remplacées par une institution. C'est celle d *commissaires du Travail* (1). Le commissaire du Tr vail est un fonctionnaire du Reich nommé par le minist du Travail, d'accord avec le ministre de l'Économ nationale et le ministre de l'Intérieur. Ses attributio nombreuses et d'une importance décisive sont les suiva tes :

1° Il est chargé de maintenir la « paix du travail ».

(1) On se reportera, pour tous les détails juridiques concerna l'organisation du travail, au commentaire de Mansfeld-Pohl, *D Ordnung der nationalen Arbeit, Kommentar*, 653 pp., Berli 1934. — On prendra plaisir à parcourir des ouvrages de prop gande tels que : *Leipzig das Nürnberg der deutschen Arbeitsfro* München, 1935, 186 pp.; ou : D[r] *Ley, Der Führer des deutsch Arbeitsfront*, Berlin, 1934, 64 pp.

2° Il veille à la formation et surveille la gestion du conseil de confiance.

3° Sur demande écrite du conseil de confiance, il peut substituer une nouvelle réglementation des conditions du travail à celle du chef d'entreprise.

4° Il fixe les salaires (1).

Ce n'est pas à dire que l'on ait supprimé les juridictions du travail spécialisées. Elles existent encore.

Ce sont d'abord les *tribunaux du travail* (2), composés d'un magistrat, de deux assesseurs, un patron, un ouvrier, qui notamment tranchent les questions de congédiement illicite, mais dont la tâche est très allégée tant par l'organisation et la discipline hitlériennes que par les services de consultation juridique gratuite du Front du Travail, dont nous reparlerons.

C'est ensuite — création du régime nouveau — le *tribunal d'honneur social*. Il est un organe judiciaire, chargé de poursuivre et de sanctionner tout manquement grave au sens de la solidarité sociale ou au sentiment de l'honneur du peuple. Ces termes sont extensifs. L'interprétation que leur donne la jurisprudence l'est aussi. Le Recueil de jurisprudence internationale du travail en témoigne. Le tribunal en question a fonctionné et s'est prononcé dans des cas où un employeur avait abusé de la confiance d'une employée même lorsque cette dernière était consentante. Il s'est encore prononcé lorsqu'un entrepreneur, en donnant malgré des avertissements répétés une mauvaise nourriture à une main-d'œuvre qu'il avait à domicile, a témoigné d'une absence complète de sens social. Il a décidé la suspension de quel-

(1) *Die Treuhänder der Arbeit,* dans *Der deutsche Volkswirt,* 9 août 1938.

(2) A. Binet, *Les tribunaux du travail,* dans la *Revue Internationale du Travail,* avril 1938.

ques entrepreneurs, et, plus souvent, édicté des amen
des. Son activité semble s'être peu à peu ralentie. Dan
les dernières espèces, ses sentences visent surtout le
petits ou moyens entrepreneurs.

Une telle institution ne saurait être jugée en elle
même. Elle vaut par l'État qui l'anime et l'organise
par la conscience des juges qui sont appelés à y siég
Donnez-nous dans un État qui ne soit pas un instrume
d'oppression une organisation judiciaire analogue
nous punirons bien des abus qui ne tombent p
actuellement sous le coup de nos lois, ou ne sont p
poursuivis par nos tribunaux. Donnez-nous le même in
trument dans une dictature et nous pourrons non seul
ment modifier les conditions du marché, mais poursuiv
les consciences et édicter des arrêts de mort économiq
(suspension d'activité) contre les entrepreneurs qui no
déplairont.

*Hiérarchie des groupes.*

Les communautés d'entreprise sont réparties en grou
pements à la fois *professionnels* et *régionaux*.

*Professionnellement,* elles forment six grands groupe
*nationaux* (industrie, artisanat, commerce, banque, assu
rance, énergie), qui se subdivisent (au moins pour l'in
dustrie) en groupes *principaux* et en sous-groupes.

*Régionalement,* elles se rassemblent par *districts* dan
chacun desquels prend place une *Chambre économiqu*
(*Wirtschaftskammer*).

Les éléments de ces deux séries d'organisations s
rassemblent en une Chambre économique du Reic
(*Reichswirtschaftskammer*).

Ces gigantesques ensembles sont strictement hiéra
chisés. A tous les échelons, le *principe de l'élection* e
mis en sommeil et remplacé par le *principe du chef.* P

un homme ni un moyen matériel qui ne soient en un plan d'un édifice où chaque étage dépend de l'étage immédiatement supérieur.

Depuis 1934, plusieurs dispositions ont été prises pour établir le contact et — dit-on — organiser la collaboration des éléments patronaux et des éléments ouvriers à chaque degré.

Au sommet, un *Conseil du Travail et de l'Économie du Reich*, qui est formé par le Conseil consultatif de la Chambre économique du Reich et par le Conseil du Travail (lui-même constitué par des chefs de Communautés d'entreprise et par des fonctionnaires de districts du Front du Travail), délibère sur les questions de politique économique et sur les moyens d'organiser une collaboration confiante entre le capital et le travail.

Ajoutons qu'une liaison supplémentaire au sommet résulte de ce que le Bureau de la Chambre économique du Reich, qui dépend du ministère de l'Économie, fait office de Bureau économique (*Wirtschaftsamt*) du Front du Travail.

Dans les districts, le Conseil consultatif de la Chambre économique et le Conseil du Travail et de l'Économie forment ensemble un Conseil du Travail et de l'Économie du district.

Dans toutes les formations est prescrite une participation en nombre égal des patrons et des ouvriers aux délibérations et à la présidence. Évidemment l'accès à celle-ci et à celles-là n'est possible que si l'on est membre du Front du Travail.

Des *conférences* et séances de « discussion libre » sont organisées par les chefs des groupements du Front du Travail auxquelles participent soit les chefs d'entreprise et leur personnel, soit les chefs d'entreprise et les hommes de confiance.

Des *Commissions du Travail*, de composition pari-

taire, délibèrent sur les questions professionnelles s
ciales, notamment sur celles qui intéressent les e
ployeurs et le personnel.

Dira-t-on que la liaison horizontale (entre employeu
et salariés) semble beaucoup moins étroite et résista
que la liaison verticale (entre groupes d'activités éco
miques par professions et par régions) ? Il faudra rép
dre qu'il ne s'agit plus à rigoureusement parler de liai
d'éléments juridiquement et administrativement distin
puisque le syndicat proprement dit a dû céder la pla
dès la base, à la communauté d'entreprise.

## II. — Le Front du Travail et ses prolongemen

Dans la structure dont j'ai dessiné l'essentiel, il n'y
en effet plus de place pour le syndicat. Le D[r] Ley, ch
du Front du Travail, dans un de ses discours de 1935,
pu dire que dans toute l'Allemagne actuelle il n'y a p
un syndicat.

Si cette suppression simplifie les tâches de l'État to
litaire, elle n'est pas, même pour lui, sans inconvénie

Le syndicat est organe de lutte sociale. Que sa for
soit brisée et sa résistance rompue, dans une mystiq
totalitaire, rien de mieux. Mais il joue deux autr
rôles, largement indépendants de tout système écon
mique et de tout régime politique, dont on ne peut p
aisément se passer.

Il est un *organe d'éducation sociale.*

Il distribue une formation professionnelle et généra
Il est un centre de préparation du travailleur en tant q
tel et en tant que citoyen.

Il est un *moyen d'intégration* de la classe ouvrière
l'État.

Il est, dans tout régime quel qu'il soit, le collabo

eur-né de l'État et de ses rouages. Il prépare les lois ociales, il veille à leur exécution, il les assouplit. Il iège dans des comités et conseils consultatifs. Il intervient éventuellement (syndicats agricoles) pour poursuivre la répression des fraudes.

Or, si le syndicat, organe de lutte de classe, peut être isément éliminé de l'État totalitaire, le syndicat prolongement de l'État et de l'administration, le syndicat orme d'intégration et appareil d'éducation de l'ouvrier t du citoyen doit être à tout prix maintenu. Si on le upprime, il faut lui trouver un substitut. Ce rôle est oué par le Front du Travail, « nouveau style », tel qu'il onctionne maintenant, après de très nombreuses réformes.

Le Front du Travail a été défini par le chancelier Hiter une communauté populaire de travail et de prestaons. Dans l'esprit du Führer et dans celui des dirieants du Troisième Reich, il rassemble tous les proucteurs allemands, « les travailleurs du cerveau et les availleurs du poing ». Il apprend aux uns (les travaileurs du poing) les *possibilités* de l'entreprise. Il enseine aux autres (les travailleurs du cerveau) la justesse et justice des revendications du travailleur salarié.

Cette institution joue cinq fonctions distinctes. Certes, les ne sont ni énumérées dans les textes, ni nomméent indiquées dans les statuts constitutifs. Elles ne ont toutefois pas des étiquettes vides. Elles expriment es réalités vivantes.

1° Le Front du Travail est un *organisme de parascalité.*

La fiscalité officieuse, latérale, est le fait de tous les tats contemporains. Les États totalitaires lui donnent ne empreinte corporative. Ley, dans son discours de 935, s'est vanté de la richesse de son organisation. La otisation, nous dit-il, est de 1 mark 47, bien plus faible

que l'ancienne cotisation syndicale. Ne nous hâtons [illegible] de conclure. Cette cotisation n'est que l'une des prest[illegible]tions exigées du travailleur allemand. Elle s'accompag[illegible] de prélèvements effectués sous forme de quêtes ou par[illegible]cipations à des manifestations. Or, avec la seule cotis[illegible]tion officielle, comme il y a, d'après Ley, à peu p[illegible] vingt millions de membres du Front, ce dernier p[illegible] compter sur un revenu annuel de plus de trois ce[illegible] millions de marks, en chiffres ronds (1). Ce chi[illegible] exprime une immense puissance financière.

Dans ce réservoir sont prélevées les sommes néces[illegible]res pour alimenter d'abord les œuvres sociales, ens[illegible] des œuvres économiques proprement dites, par exem[illegible] la colonisation intérieure.

Le certain est que le Parti officiellement consid[illegible] comme l'équivalent de l'État a là un instrument de [illegible]calité qui peut devenir sans inconvénient très énergiq[illegible] puisque les contribuables intéressés sont pris dans [illegible] cadres qu'ils ne sauraient briser. Si les besoins s'éte[illegible]dent, la cotisation syndicale, ou les prélèvements acc[illegible]soires, peuvent être élevés et par conséquent la colle[illegible] étendue.

2° Le Front du Travail est un *instrument d'amélio[illegible]tion du milieu matériel* dans lequel s'exécutent les tâch[illegible]

En cette matière, l'initiative ne date pas de Hitl[illegible] Immédiatement après la guerre, les entrepreneurs, a[illegible]més par l'esprit d'organisation et de rationalisati[illegible] avaient fondé un vaste organisme appelé *Dinta*. Ce m[illegible] est formé des initiales de plusieurs mots allemands, [illegible] signifient : *Institut allemand pour la formation prof[illegible]sionnelle*. On étudiait là le problème des rapports de [illegible] chose et de l'homme dans l'industrie.

(1) Discours du Dr Ley, publié dans *Nouvelles formes du [illegible]vail en commun*, brochure citée, p. 19.

Sans effort l'horizon initial s'est élargi.

On avait d'abord retenu l'idée très simple du *rendement*. Plus de travail, mieux organisé; une élévation de la productivité matérielle.

Bientôt on comprit que, dans l'intérêt même de la régularité et de l'extension de la production, il fallait ajuster les rapports d'un *être humain* avec des choses, et l'on avait étudié et réalisé toute une série d'adaptations de l'installation et de la machine à l'homme.

Depuis 1935, c'est-à-dire depuis la date à laquelle la *Dinta* a été placée dans le Front du Travail, ses anciens directeurs étant devenus des fonctionnaires du Front, une nouvelle étape est franchie. Il ne s'agit pas seulement de produire davantage, ni même de travailler et de produire mieux, mais bien d'organiser l'entreprise comme un centre de collaboration économique et politique *qui se forme au milieu d'un État et qui se rattache à lui.*

La *Dinta* travaille en collaboration constante avec l'*Office pour la beauté du Travail.*

Cet office part de l'idée simple que le travailleur salarié passe un très grand nombre d'heures de sa vie à l'usine, que, par conséquent, pour agir sur son moral, il faut transformer le milieu dans lequel il œuvre. En 1934, 2975 établissements ont demandé à l'office de les transformer et de les moderniser; 2037 améliorations ont été faites. En 1936, 6185 établissements ont été améliorés. A cette œuvre s'emploient des fonds importants : 99 millions de reichsmarks en 1935, 79 millions en 1936. De ce dernier chiffre, il ne faudrait pas conclure à la décroissance des prestations, car il est évident que les usines une fois améliorées ne le sont pas indéfiniment. En d'autres termes, les *besoins* de transformations ne se développent pas. Ils ont plutôt tendance à décliner.

Pour la propagande, des publications ont été très lar-

gement répandues. Des clichés dignes d'éloge montre les améliorations opérées dans la navigation intérieur ou dans les mines. Des vues symétriques : « Avant « Après », résument l'œuvre accomplie et incitent le tr vailleur à accepter ou à demander l'extension d'initia ves analogues.

Le lecteur français a mauvais esprit. Il prend c cahiers. Il les examine sous toutes leurs faces et il d couvre, dans le coin de gauche, quelques lignes qui l'a tirent. Il considère ces lignes d'un peu plus près. Il con tate qu'il a affaire à un « imprimatur » très laïque, q rend le témoignage que les autorités centrales du go vernement hitlérien n'ont vu aucun inconvénient à l publication du texte visé (1).

3° Le Front du Travail est un *instrument de forma tion et d'éducation de la personne du travailleur.*

L'Allemagne du Troisième Reich veut montrer qu' n'y a pas opposition entre la quantité et la qualité. El est, avec plus de 20 millions de travailleurs salariés, plu de 26 millions de travailleurs si l'on ajoute aux préc dents la main-d'œuvre employée non en atelier mais domicile, la première force de travail productrice d'Eu rope. Cette force doit gagner en qualité. Pour l'exécu tion du plan de quatre ans, le Reich a besoin de travai leurs hautement qualifiés. Aussi, à l'intérieur du Fro du Travail, des offices, ou bureaux de formation profe sionnelle, ont-ils été constitués. Ils distribuent les co seils gratuits. Ils perfectionnent la formation de l'homm de métier.

Cette tendance ne s'affirme pas seulement au surplu

(1) Voir les brochures *Schönheit der Arbeit in der Binnensch fahrt, Schönheit der Arbeit im Bergbau.* L'*imprimatur* politiq est rédigé en ces termes : *Gegen die Herausgabe dieser Schr bestehen seitens der N.S.D.A.P. keine Bedenken.*

Voir aussi la belle publication illustrée, *Tat im Bild, Zw Jahre N.S.G. Kraft durch Freude,* Berlin, 1935.

ns la zone capitaliste de la grande industrie, mais dans us les domaines de l'économie. L'artisan (1), par exem- e, ne peut pas en Allemagne exercer sa profession s'il a pas un certificat de travail qui atteste sa compé- nce et sa capacité. L'exploitant agricole doit exhiber s *Landarbeiterbriefe* (2) qui attestent qu'il peut tra- iller aux champs ou diriger une exploitation agricole. Cette formation professionnelle se double d'une for- ation générale.

Le gouvernement hitlérien a exactement compris e le travailleur allemand est un homme qui a de très rges et très croissants besoins. Il a tiré le meilleur rti de cette circonstance favorable en organisant le ort, l'excursion, le voyage en mer, le divertissement. es sommes immenses, 20 millions de marks par an, t été payées par le Front du Travail dans ce but (3).

4° Le Front du Travail est un *instrument d'économie anifiée.*

L'économie allemande aujourd'hui se développe dans cadre et selon les indications du plan quadriennal. rès qu'Hitler eut proclamé ce plan au Congrès du rti en 1936, des ordonnances d'octobre et novembre la même année donnèrent à Gœring le droit de pren- e des mesures en vue de la meilleure utilisation du vail disponible. Par conséquent, le Front du Travail est pas l'organe principal de réalisation du plan. Il en est pas moins un organe d'aide et d'appoint.

Il étouffe les conflits lorsqu'ils sont nés et il les pré-

1) E. Schindler, *L'artisanat en Allemagne,* dans la *Revue Inter- ionale du Travail,* janvier 1937.

2) Helmut Volweiler, *La mobilisation des réserves de main- euvre en Allemagne,* dans la *Revue Internationale du Travail,* obre 1938, p. 486.

3) On trouvera des détails dans le *Jahresbericht der N. S. Ge- inschaft « Kraft durch Freude »*, compte rendu dans la *Frank- ter Zeitung* du 14 juin 1937.

vient lorsqu'ils sont sur le point d'éclater. Il agit a par exemple au moyen de ses bureaux de consultat juridiques gratuites. Dans un État hautement discipl au sens très fort du mot, une consultation juridique sans doute un peu plus qu'un conseil.

Puis, le Front du Travail réunit automatiquement renseignements dont on a besoin pour contrôler le ché de la main-d'œuvre, et aussi pour en modifier l' lution.

5° Le Front du Travail est un *instrument d'inté tion de la force ouvrière à l'État.*

Songeons à l'état d'esprit du chômeur allemand après avoir pendant de longs mois, ou de longues ann espéré une occupation, la trouve enfin. Il est certain voir le pain quotidien. Un surplus lui est en m temps offert : le spectacle d'une tournée gratuite, voyage en mer, ou une excursion en montagne. Au c de sa tâche ou de son plaisir, tout lui dit qu'il est pas seulement citoyen d'un État, mais élément const tif d'un peuple, partie intégrante d'une communa qu'il ne prend son sens de personne humaine que par Il faudrait non seulement une intelligence aiguë et fonde, mais un véritable héroïsme pratique pour dom et juger cette force de suggestion.

Le fonctionnement de ce vaste ensemble est prés par ses architctes et par ses défenseurs comme de évoluer dans le sens d'une administration autonom l'économie et du travail. Le but dernier, disent-ils, la *Selbstverwaltung* de la production et des échange Reich. Ils aiment à opposer ainsi l'action de l'État au fois, qui était une action immédiate, brutale et grossi à l'action nouvelle, médiate et mieux adaptée.

Or, il n'y a là rien autre qu'une vue de l'esprit. regarde les faits, aperçoit que, bien plutôt qu'un pro

us de détente et d'assouplissement, s'opère un proces-
us de cristallisation et de sclérose.

Les vestiges d'élections qui avaient été sauvegardés t sauvés sont peu à peu écartés et la nomination directe t unilatérale s'appesantit sur l'ensemble. Bien loin de orriger son principe, le régime l'aggrave.

## III. — L'expérience allemande et le fait prolétarien

Qu'en résulte-t-il pour la classe ouvrière ?

Pour éviter des développements faciles, parce qu'ils eraient vagues, je définirai d'abord le mot « prolétaát ».

J'entends par « prolétariat » l'*ensemble des travail-urs salariés dépendants, qui se trouvent dans une tuation économique telle qu'ils ne peuvent pratique-ent pas, au cours de leur vie, s'évader de leur propre asse.*

Ce concept de prolétariat implique deux critères :

1° La fonction, le travail dépendant.

2° La permanence dans le groupe.

Si l'on consulte les quelques statistiques que nous ossédons sur ce point, on constate que les classes tellectuellement, politiquement ou économiquement do-inantes ne se recrutent à peu près pas dans le prolétaat tel que je viens de le définir. Qu'on ne parle donc as de construction arbitraire de l'esprit! Nous tenons ne notion qui traduit des faits observables.

Le prolétariat est soumis à des dépendances, dont le arxisme ne donnait qu'une vague et imparfaite idée : épendances juridiques, psychologiques, sociales, tech-ques.

La question est de savoir si ces dépendances ont écartées ou atténuées par l'hitlérisme.

Considérons les *dépendances juridiques.*

Elles résultent de ce que le travailleur de l'usine mo derne est lié par un contrat de travail qui comporte d « ordres donnés et reçus ».

Bien loin d'être écartée, elle est aggravée par cha des moyens que l'hitlérisme emploie pour domestiq sa main-d'œuvre salariée. Ce qui restait de contract dans le contrat de travail disparaît et le contenu sta taire de ce contrat emporte le tout. La convention col tive de travail avait été interprétée par les auteurs l'époque weimarienne comme la manifestation d' droit libre, le droit d'un groupe en face de l'État éventuellement contre l'État. Or, la convention collecti de travail librement débattue et signée par des syndica indépendants a disparu. En revanche, en 1935, le livr de travail a été réintroduit.

Invoquera-t-on que le lien contractuel dans l'entrepri a été remplacé par le lien communautaire? Des profe seurs et des écrivains ont forgé cette thèse. Au *contr* qui équilibrait des prestations individuelles se serait su stitué un *lien de fidélité* (*Treuverhältnis*) entre le patr et sa main-d'œuvre (1). La main-d'œuvre travaille po l'entrepreneur, comme la « suite » pour le seigneu Outre que la métaphore a des aspects peu rassurant elle n'est qu'une métaphore. La communauté qu'el évoque, qui était possible avec une infrastructure médi

(1) Cf. le manuel de Schumann-Brucker, *Sozialpolitik im neu Staat,* Berlin, 1934; et *Wolfgang Siebert, Das Arbeitsverhältnis der Ordnung der nationalen Arbeit,* Hamburg, 1935. J'ai marq l'opposition entre conception contractuelle et conception comm nautaire de la relation de travail dans mes *Leçons d'Économ politique,* 1000 pages autographiées, Paris, Domat-Montchresti 1938, pp. 371 et 372.

/ale, ne l'est pas avec une infrastructure capitaliste, car l est trop vrai que l'entrepreneur, quels que puissent tre par ailleurs ses sentiments personnels, est soumis au narché. Il ne peut pas, le voudrait-il, être un philanhrope. Si sa situation est menacée, il se tournera autonatiquement du côté où il sait qu'il rencontrera le moins le résistance, c'est-à-dire du côté de la partie la plus aible.

Aux dépendances juridiques s'adjoignent les *dépen-lances économiques* du travailleur.

Le standing matériel d'un tel ouvrier est déterminé orsqu'on sait quel est son *salaire réel global*, c'est-à-dire uel est le niveau de son revenu, compte tenu du coût e la vie et du nombre des chômeurs.

L'Allemagne hitlérienne a résorbé le chômage. Il y vait en juin 1933 4.857.000 chômeurs; en mars 1938, y en a 508.000 seulement (1). Encore certaines estimaons officielles tombent-elles pour cette date beaucoup lus bas. Aujourd'hui, il n'y a plus chômage, mais bien énurie d'ouvriers qualifiés. Une demande de cette sorte e main-d'œuvre se forme dans le Reich nouveau.

Pour les salaires, des conclusions certaines et définities ne sont pas possibles.

Le salaire réel se calcule au moyen de deux indices : indice des salaires nominaux et l'indice du coût de la e. Pour les salaires nominaux, en Allemagne, l'indice t stable depuis 1933. On peut douter qu'il donne

(1) D'après T. Balogh, *The national economy of Germany*, dans *conomic Journal*, 1938. D'après Helmut Volweiler, *La mobilisaon des réserves de main-d'œuvre en Allemagne*, dans la *Revue ternationale du Travail*, octobre 1938, — qui cite les chiffres l'Institut fédéral de placement et d'assurance-chômage, — il restait plus, vers le milieu de 1938, que 292.000 chômeurs, minum qui n'avait encore jamais été enregistré. On consultera ec profit l'intéressant ouvrage de F. Syrup, *Arbeitseinsatz und -beitslosenhilfe in Deutschland*, Berlin, Elsner, 1936.

une image exacte de la situation réelle. Par observat directe, on sait que les salaires sont très bas pour c tains ouvriers dépendants de l'État et qu'en revanche sont plus élevés pour les ouvriers qualifiés.

Quant à l'indice du coût de la vie, il a perdu à près toute signification sérieuse. Un indice du coût de vie n'a de sens que pour une structure donnée de la sommation. C'est un indice d'un type budgétaire, par conséquent est établi sur la base de moyennes séries de prix qui entrent dans la consommation d groupe humain déterminé. Or, la structure de la sommation allemande a été complètement boulever par la politique du Troisième Reich. Avant le plan, plus encore après l'exécution du plan, certains produ dont les prix figurent dans l'indice du coût de la n'existent plus. D'autre part, la qualité de certains p duits dont les prix figurent dans l'indice a baissé. En on ne compte pas dans l'indice du coût de la vie le m tant de l'impôt et des charges fiscales annexes, c'est dire qu'on élimine du calcul un élément important.

Si, abandonnant les sources de documentation a mande, on se réfère aux sources de documentation glaise, et si on feuillette un memorandum établi par Société économique de Londres (1), en février 1938, p douze emplois de travailleurs qualifiés, on constate le salaire réel s'est très peu élevé depuis le début l'hitlérisme jusqu'à 1935, et a un peu baissé de 193 1937.

Cette quasi-immobilité, qui coïncide avec les donn

(1) *Memorandum n° 70 de la Royal Economic Society.* — laire réel pour douze emplois de travailleurs qualifiés :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1913 (moyenne) ..... | 100 | 1936 ............... | 1 |
| 1933 ............... | 111,2 | 1937 mars .......... | 1 |
| 1934 ............... | 106,6 | — juin .......... | 1 |
| 1935 ............... | 105,4 | — septembre ..... | 1 |

e l'indice officiel du Reich, n'est pas vraiment signifi-
itive. Car, pour rendre compte d'un salaire réel, il ne
ut pas calculer sur douze emplois de travailleurs quali-
és, mais sur un grand nombre d'emplois de travailleurs
is dans des catégories distinctes.

Le salaire, dans les théories modernes, n'est pas seu-
ment une somme d'argent, mais un ensemble d'utilités
ı de services. C'est un salaire *psycho-sociologique* qui
exprime par la somme de tous les avantages qui sont
fectivement mis à la disposition de l'ouvrier par son
avail ou dans son travail. Si l'on tient compte de cet
ément nouveau, on s'aperçoit que tout calcul est vain.
côté de la rémunération proprement dite en argent du
availleur hitlérien, il y a toutes les prestations que le
ont du Travail met à sa disposition. Ces prestations
es-mêmes sont payées par l'ouvrier, directement ou
n. Ainsi on aboutit à des additions ou à des soustrac-
ons qui ne pourraient être établies que dans chaque cas
ncret.

Il faut encore aller plus loin. La théorie subjective de
valeur enseigne qu'une même quantité de biens ne
nne pas la même satisfaction selon que l'on est libre
non de leur emploi. Or, sur la consommation elle-
ême pèse une très dure et très effective contrainte. Par
nséquent, il conviendrait de déduire des utilités mises
la disposition du travailleur les désutilités, ou pertes
bjectives, imputables à la contrainte sociale.

Il y a des raisons de penser que le niveau matériel du
vailleur allemand ne s'est pas élevé et qu'au cours des
nées qui ont précédé les tout récents événements inter-
tionaux il a même eu tendance à baisser.

Que penser des *dépendances sociales* du prolétariat
emand ?

Ces mots ici sont pris dans un sens très particulier

emprunté à Goetz-Briefs. Est-ce que l'accélération d
circulation des élites est un fait en Allemagne? Es
que dans les classes prolétariennes se recrutent plu
chefs?

Une réponse précise n'est pas encore possible. Il est
tain que le régime, par la création des *Führer* écon
ques et sociaux multiplie les chances d'ascension soc
du moins pour ceux qui acceptent son *credo*. Il est cer
aussi qu'il fait, et fera dans l'avenir, une place très la
à l'élite de l'ouvrier qualifié, pour des motifs politi
et psychologiques, puisqu'il accepte la hiérarchie
pour des motifs purement économiques, puisqu'il
exercer son influence non seulement entre ses fronti
mais dans toute l'Europe danubienne. Par conséqu
il se peut que se prépare au bénéfice d'une fraction
prolétariat une accélération de la circulation des él
Est-il besoin d'ajouter que ce mouvement ne se pro
pas dans le sens d'une plus grande égalité des hom
ou des fonctions?

Les *dépendances purement techniques*, c'est-à-dire
les qui sont en liaison avec le lieu du travail, ou
machines et les instruments industriels, semblent, s
écartées, du moins sérieusement réduites.

Les dirigeants du Troisième Reich ont, à mon s
très exactement compris la part d'utopie qu'il y a
la distinction brutale et simpliste entre l' « adminis
tion des choses », et le « gouvernement des personn
Ils savent qu'il est vain d'espérer la pure adminis
tion des choses et l'élimination intégrale de toute
trainte politique ou para-politique. Ils ont vu que le
blème total de l'organisation de l'homme et du m
se dédouble et qu'il implique : 1° transformation
*relations de l'homme et du milieu* (administration
choses); 2° transformation des *relations entre l'ho*

*et l'homme* (gouvernement des hommes même dans le travail; relations entre travailleurs d'exécution et chefs, dans tout régime quel qu'il soit, planifié ou libéral). En agissant de la sorte, et en énonçant ces exigences conjuguées, les dirigeants du Troisième Reich sont dans une voie qui me semble correcte et qui pourrait être aussi, avec d'autres buts, une autre psychologie et une autre méthode, la nôtre.

Ces dirigeants ont encore très exactement aperçu que toute transformation du milieu matériel de travail se répercute directement sur les mentalités et sur les énergies. Si peu hitlérien que l'on soit, on doit reconnaître qu'il y a une grandeur dans l'attitude de ce peuple luttant contre toutes les dépendances du monde extérieur : dépendances du voisinage (production des *ersatz,* conquête des débouchés), dépendances du moment historique (modification de l'usine et du lieu de transformation des biens).

### Protection ou offensive ?

En terminant, notons la grande marge d'erreur qui subsiste toujours dans une étude de ce genre.

Notre documentation est imparfaite. On ne veut pas qu'elle soit meilleure. Il semble que certains de nos voisins aient intérêt à cacher ou à dissimuler ce qui nous intéresserait le plus.

Pourtant deux conclusions s'imposent.

Rien, absolument rien, ni dans les institutions, ni dans les règles juridiques, ne permet de soutenir que l'État ou l'économie allemande évolue vers une solution inédite. Le capitalisme et ses servitudes subsistent intégralement. Seul le rapport des forces est modifié, parce que s'opère une relève partielle des classes dominantes, la classe moyenne s'ajoutant aux anciennes élites, et

aussi parce que sont modifiées les tensions politiques sociales. Mais il n'y a pas de participation plus larg régulièrement organisée, du travailleur allemand au pr duit, et l'on ne voit pas comment elle pourrait s'opére

Si maintenant le salaire réel s'élève, il n'y aura là ri d'étonnant, ni de contraire au mécanisme capitalist puisque des sources de matières premières nouvelles des zones d'expansion sont, par voie de conquête po tique, acquises au Reich.

La seconde conclusion est que, qu'il s'agisse de bi ou de mal, de grands bouleversements créateurs secou les régions totalitaires d'Europe. Pour nous, nous no bornons à des décisions de défensive et de « *protection*

Avec cette expression, nous sommes familiarisé surtout depuis la politique sociale du XIXe siècle. U *protection de la personne ouvrière,* une attitude défe sive de l'ouvrier contre l'État et contre le capitalism ont été naguère justifiées. La force ouvrière n'a ja dans sa plénitude, n'a donné tous ses fruits que lo qu'elle est passée à l'offensive et à la création.

Aujourd'hui, les démocraties se replient sur elle mêmes, défendent leurs frontières et leur idéal. On pou rait parler de la *protection des personnes démocratique*

Rien, par de telles méthodes, ne peut être sauvé, promu. Une démocratie telle que la nôtre ne marque sa place en Europe que si elle montre assez d'esprit d'i vention continu. Il ne s'agit pas de protéger. Il s'agit créer hardiment et de construire.

Et si on me demande, au terme de cet exposé sur Cité allemande, ce qu'il faut construire, je répondrai une Cité qui ne soit ni reflet, ni ombre portée, qui tolère aucun *ersatz,* une Cité qui, étant vigoureuseme et « populairement » française, soit, dans sa vocation sa structure, une Cité fraternelle.

FR. PERROUX.

# NOTES ET RÉFLEXIONS

## Les trois fautes de M. Georges Bonnet

Le 30 novembre, l'Italie fasciste a déchaîné contre la
rance une offensive irrédentiste. Dans le mois qui suivit,
attitude du gouvernement français fut double.

D'une part, M. Georges Bonnet proclama, avec une net-
té solennelle, que toute atteinte à l'intégrité territoriale
es territoires français conduirait nécessairement à un con-
it armé.

D'autre part, la diplomatie française, sans contredire le
*to* formulé par le ministre des Affaires étrangères, com-
it une triple faute qui, en pratique, affaiblit considérable-
ent sa portée.

***

La première, qui souleva une brève tempête parlemen-
ire, est de loin la moins grave.

Le 17 décembre, avant de quitter Rome pour Budapest,
comte Ciano porte à la connaissance de l'ambassadeur de
ance que l'Italie dénonce les accords franco-italiens con-
us, le 7 janvier 1935, par MM. Mussolini et Pierre Laval.
19, M. Georges Bonnet parle à la tribune de la Chambre.
ne fait pas la moindre allusion au geste, pour le moins
mbolique, du gouvernement de Rome. L'ignorait-il
core? C'est inconcevable. Mais, alors, pourquoi n'en a-t-il
s fait état ? C'est ici que la question devient épineuse.

En effet, la dénonciation des accords franco-italiens —
nt l'effet principal, du point de vue français, était de
gler le statut des Italiens de Tunisie par le retour pro-
essif au droit commun — signifie que les exigences ro-

maines ne sont pas exclusivement d'ordre territorial. Or l fin de non-recevoir opposée par M. Georges Bonnet à l'an tagoniste, dans son discours du 19 décembre, vise unique ment les revendications territoriales.

Le 29 décembre, sommé par un Parlement houleux d venir s'expliquer, le ministre n'ajoute rien à sa déclaratio du 19.

Qu'est-ce à dire ? Les omissions de M. Bonnet autoriser le gouvernement italien à conclure que, dans la mesure o des transferts de territoires ne sont pas directement c cause, la France laisse la porte ouverte à une négociatio éventuelle.

*
* *

En second lieu, la tactique du Quai d'Orsay consiste à raccrocher, coûte que coûte, aux accords de 1935. En pr nant acte, le 24 décembre, de la dénonciation qui lui fu notifiée, le gouvernement français déclare estimer, pour s part, que les accords de 1935 conservent toute leur valeu qu'une négociation peut par conséquent s'engager au suj de leur application éventuelle, mais que cette négociatio ne saurait en aucun cas porter sur l'octroi de « compen sations » nouvelles.

A première vue, cette riposte est difficilement explicabl En quoi consistent, en effet, les accords de 1935 ? D'un part, ils stipulent des avantages immédiats au profit d l'Italie : la France lui livre 2500 actions du chemin de fe de Djibouti à Addis-Abbeba; les autorités françaises év cuent sans délai l'île de Doumeïra dans la mer Rouge, l Borkou et le Tibesti, soit 114.000 kilomètres carrés. D'autr part, ils soumettent les Italiens de Tunisie à un statut nou veau, qui prévoit l'extinction des privilèges exorbitan dont ils jouissent entre 1945 et 1965.

En bref, l'Italie recueille en somme tous les avantag de la transaction. Sans doute accepte-t-elle le rétabliss ment, à longue échéance, du droit commun pour les It liens de Tunisie. Mais, comme l'écrivait alors le quotidie fasciste de Tunis : « Dans dix ans, le Bey, l'âne ou m nous serons morts. » Et, en attendant, la France renonça tacitement au droit de révoquer, de trimestre en trimestr la convention de 1896 qui, en fait, a constitué la colon

alienne en un véritable État dans l'État beylical placé
ous le protectorat français.

Pourquoi donc la France s'obstine-t-elle à se réclamer 'un accord dont les effets furent à tous égards désastreux t qui ne lui rapporte pas même le semblant d'un bénéce? On a peur de soupçonner le motif. Si les ministres ançais acceptaient la lutte sur le terrain choisi par Mussolini, ils cesseraient d'être défendeurs pour devenir deandeurs, ils cesseraient d'être passifs pour devenir actifs. rendre acte, purement et simplement, de la décision unitérale du gouvernement italien, cela voudrait dire alors :

I. — Dénoncer, à l'expiration du prochain trimestre, les rivilèges des Italiens de Tunisie.

II. — Réoccuper l'île de Doumeïra et les 114.000 kilomèes carrés du Borkou et du Tibesti, dont l'Italie se défend 'ailleurs d'avoir pris possession.

Il est évidemment plus facile, mais aussi plus dangereux e consentir à négocier en fixant, il est vrai, comme limite ux pourparlers éventuels, une frontière juridique que antagoniste a violée d'avance.

*
* *

Mais la troisième erreur de M. Georges Bonnet est à la is la plus remarquable et la plus alarmante.

Le 27 décembre, le ministère des Affaires étrangères puiait le communiqué suivant :

Le Quai d'Orsay fait remarquer que les difficultés de la délimitaon de la frontière entre la colonie française des Somalis et l'anenne Éthiopie, maintenant colonie italienne, remontent à une uinzaine de mois. Des postes militaires italiens se sont installés r une zone de territoires contestée. Le gouvernement français, ur sa part, a décidé d'envoyer à Djibouti des géographes qui deont procéder, d'après une étude approfondie de la carte et des eux, à la délimitation exacte de la frontière entre la colonie franise et les possessions italiennes.

Il n'y a pas une phrase de ce communiqué qui ne conenne une erreur. D'abord, c'est le 27 janvier 1938 (il y ait par conséquent onze mois le 27 décembre) que six stes italiens se sont installés en territoire français, à qua-

rante kilomètres de la frontière. Ensuite et surtout, la r gion prétendûment contestée fut délimitée avec une pa faite rigueur dès 1894 par une convention conclue entre Ras Makonnen et M. Lagarde, gouverneur de Djibouti. Enf il se trouve que les droits de la France sont établis no seulement par une carte, mais par une autre preuve ég lement péremptoire : à Rome, en 1935, M. Mussolini d manda à M. Laval que la région qu'occupent aujourd'h les détachements italiens fût comprise dans les transfer territoriaux consentis par la France; M. Laval refusa net.

Quelle est donc la raison de ces convoitises ? L'annexi à l'Afrique orientale italienne de ce territoire français d permettre à l'Italie de relier le port d'Assab, en Érythr au chemin de fer Djibouti-Addis-Abbeba par une voie f rée de 300 kilomètres, au lieu de 700.

Le trait scandaleux, écrit justement Pertinax, c'est que, po s'excuser d'avoir si longtemps dissimulé cet incident, M. Bonnet trouve rien de mieux que de transformer ce qui n'est qu'une incu sion de soldats italiens sur le sol français en une sorte de procès l'Italie apparaît en posture d'État qui a des titres à faire valoir.

*
* *

En bref, tout se passe comme s'il subsistait un éca entre la volonté du gouvernement français et le langage ses porte-parole.

On écarte toute cession de territoire, mais on n'écar pas explicitement toute concession; mieux encore, on ma que d'avance une véritable cession, consentie sous la m nace, en une simple rectification de frontières, voire une simple interprétation de textes.

Équivoque d'autant plus pernicieuse que les exigenc italiennes, formulées d'abord avec brutalité, semble maintenant passer par des voies obliques.

On ne réclame plus Djibouti, mais sa transformation port franc.

On ne réclame plus la Tunisie, mais l'institution d'u système paritaire franco-italien à Tunis, « dans le respe de la souveraineté du Bey ».

Pour déjouer ces manœuvres, il est bien d'avoir pris Londres toutes les précautions nécessaires, et d'avoir re

'assurance que M. Chamberlain n'irait pas à Rome pour y ouer les médiateurs, ou les Runciman.

Il est mieux encore d'avoir rassuré les populations menacées, ou tout au moins une partie d'entre elles, par la visite personnelle du président du Conseil de France.

Mais, pour nous satisfaire tout à fait, il faut davantage.

Il faut marquer, par des actes encore attendus, que, ni par amputation ni par par concession, on ne laissera porter atteinte à la Plus Grande France.

Car, comme on lit dans la lettre ouverte adressée au président du Conseil par des hommes venus des points les plus divers de l'opinion publique,

'empire français n'est pas seulement un élément indispensable à a vie économique de la nation et un facteur essentiel de sa sécurité. Il est une communauté de peuples que la France s'est donné mission de protéger, d'éduquer, de faire progresser matériellement et spirituellement et de conduire, par les voies d'une émancipation sagement ordonnée, au plein exercice des droits et des avantages d'une civilisation dont nous sommes auprès d'eux les intermédiaires, les témoins et les garants.

# Les premiers résultats du plan Reynaud

Les dispositions d'ordre économique du plan gouvernemental d redressement sont peu nombreuses. Mais elles constituent un en semble assez cohérent, car elles sont animées de quelques princip classiques.

L'idée fondamentale du système est de réveiller l'esprit d'entr prise. Jusqu'à l'heure présente, en effet, c'est la libre initiati privée qui a été à l'origine des grandes réalisations et des phas successives de prospérité des cycles économiques. Mais le mobile q a poussé les hommes à créer des industries, à investir des capitau a été presque exclusivement l'intérêt personnel, la perspective d'u gain. Le Front Populaire a jeté une suspicion sur le profit essayé d'opérer une nouvelle distribution du revenu national. Ma agissant en hâte, sous la pression des masses, sans adopter une tec nique précise et sans créer les institutions nécessaires, il a déséqu libré et anémié l'économie.

Pour redresser la situation, M. Paul Reynaud veut à la fois re taurer le moteur d'activité qu'est le profit et libérer l'entrepri d'une réglementation administrative et contractuelle trop serrée.

La substitution du contrôle *a posteriori* au contrôle *a priori* d prix de gros doit permettre la reconstitution d'une marge béné ciaire normale.

L'assouplissement de certaines dispositions de la législation d travail et l'annulation de certaines clauses des conventions collec ves doivent permettre au chef d'entreprise de produire plus rapid ment et à moindres frais, lorsque la demande se fait sentir.

Enfin, le ralentissement des emprunts du Trésor doit libérer u masse de capitaux qui iront, selon l'expression de M. P. Raynau « irriguer l'économie nationale ».

Voilà, pensons-nous, l'esprit et les dispositions fondamentales plan de redressement économique.

Il ne s'agit pas d'un retour au libéralisme, mais d'un léger rec de l'intervention de l'État dans la production. Quant aux capitau ils continuent à être libres de se mouvoir où ils veulent, comm d'ailleurs au temps de M. L. Blum, avec la différence, cependa qu'à ce moment ils fuyaient et maintenant ils reviennent.

Les premiers résultats de la tentative sont, en effet, d'ordre fina cier. Le gouvernement faisait appel à la confiance des détente de capitaux. Ces derniers s'empressèrent de répondre, d'autant pl

'il leur fallait un refuge devant le glissement continu du ster-ig.

Une rentrée massive de capitaux caractérise la première phase du dressement. Déposés à court terme ou à vue sur les places étran-res, à New-York et à Londres surtout, les capitaux flottants rega-èrent Paris, et la spéculation joua la hausse du franc. Notre mon-ie très recherchée s'est appréciée et notre fond d'égalisation n'a sé d'acheter des devises qu'il a transformées en or pour enrayer hausse. Le 9 décembre, à la Chambre, M. P. Reynaud évaluait achats d'or à six milliards. Depuis lors, le reflux des capitaux st poursuivi. Mais aucune évaluation précise n'est possible du t que les opérations du fonds de contrôle doivent rester secrètes.

Ces rapatriements ont été concomitants à une déthésaurisation erne, comme on peut le juger par l'ampleur des dépôts aux sses d'épargne. Ainsi, du 1er novembre au 15 décembre, les excé-its de dépôts se sont élevés à 709 millions, contre 116 pendant la me période l'année précédente.

L'abondance monétaire a permis au gouvernement d'abaisser les x d'intérêts à court terme. Pour les bons du Trésor à 75 jours, taux est passé de 3 % à 1 1/2 %; pour les bons de la défense ionale, il est baissé de 4 % à 3 1/4 %. Le loyer de l'argent en iéral doit suivre le mouvement sous l'effet de la hausse bour-re.

Le marché des valeurs connaît, en effet, un véritable « boom ». cours des rentes anormalement dépréciés se sont fortement evés. Du 9 novembre au 30 décembre, le 3 % perpétuel est passé 71,75 à 87,85, soit 22 % de hausse, le 4 1/2 % 1937 à garantie de nge est monté de 136,60 à 157,35, soit 15 % de hausse. Les valeurs evenu variable ont évolué dans le même sens. On a pu chiffrer revalorisation du portefeuille des fonds d'État français à 30 mil-rds, et celle de l'ensemble des valeurs extérieures à Paris à milliards.

ette hausse a déjà permis une conversion portant sur 3,5 mil-ds de titres, à Amsterdam. L'étranger a donc confiance dans le ressement français.

e tableau est brillant, nous le brossons avec plaisir, mais sans imisme excessif.

I. Paul Raynaud a dit à la Chambre : « Lorsqu'un pays sort de crise, on assiste au phénomène auquel nous assistons aujour-ui. » C'est exact. Mais dans tous les pays, au « boom » boursier uccédé si souvent un « krach » retentissant que l'observateur réalités économiques ne peut être que prudent.

a phase actuelle d'abondance monétaire et de hausse boursière essentiellement psychologique et précaire. La technique sédui-te du ministre des Finances et l'énergie du gouvernement devant entative de grève générale ont conquis la confiance des possé-ts. Les capitaux, mobiles à l'extrême et toujours en quête de

sécurité, ont reflué sur notre marché. La détente du loyer de l'argent, la montée des valeurs... ont suivi. Qu'une crainte quelconque d'insécurité survienne, gageons que le *hot money* aurait tôt fait de regagner une berge plus sûre! Que resterait-il alors du « boom »? Lorsque les statistiques des émissions financières seront devenues normales, c'est-à-dire lorsque les capitaux accepteront de remplir le rôle qui leur revient : *s'investir dans la production*, nous admettrons la reprise.

M. Paul Reynaud se rend compte des nécessités. « Le but essentiel de mon plan, c'est le redressement de l'économie du pays », a-t-il dit. Il a donc cité devant la Chambre les symptômes principaux d'amélioration.

Ils sont encore modestes. Relevons, cependant, l'accroissement du chiffre d'affaires total en novembre, l'augmentation des commandes dans les industries sidérurgiques et de l'aluminium; le développement de la production de fonte, d'acier et de houille; les ventes accrues d'automobiles, la hausse légère du nombre des wagons chargés (excellent indice d'activité). Malheureusement, le nombre des chômeurs ne cesse d'augmenter, comme tous les ans à cette saison; le 24 décembre, il y en avait 28.000 de plus que l'année passée.

En général, les revues professionnelles reflètent un certain optimisme et une impression de lente amélioration. Il existe certainement un climat favorable à la reprise. Mais, à notre connaissance, aucun indice ne permet de conclure à un démarrage de l'économie en cette fin d'année.

Pendant la discussion du budget aux Chambres, on a émis des doutes sur les possibilités d'intensifier la production alors que le pays est déjà surchargé d'impôts et qu'en 1939 il y aura un supplément de 10 milliards à payer. Le total des dépenses de l'État est de l'ordre de 105 milliards, alors qu'au niveau actuel de la production, le revenu national se chiffre entre 220 et 250 milliards.

En fait, les impôts nouveaux ne viendront amoindrir le pouvoir d'achat que dans quelques mois. Il subsiste, par conséquent, un court délai qui sera décisif pour le plan actuel de redressement.

Dans la logique du système de M. P. Reynaud, le démarrage devrait se produire par les investissements de capitaux en biens de production. La reprise d'activité dans tout ce secteur de l'économie devrait entraîner, avec le concours de tous, un développement général des affaires. Si cet argument est exact, nous serons fixés dans peu de mois.

A. VANEETVELDE.

# MOIS SOCIAL : DÉCEMBRE

er. — Après l'échec de la grève générale, le travail reprend nor-
ıalement presque partout. On constate cependant quelques lock-
uts.

– Grâce à deux journées supplémentaires de travail, en octobre,
es statistiques de la production de houille montrent une faible
ugmentation.

– La C. G. T. s'élève contre les sanctions prises à la suite de la
ntative de grève générale.

. — Le gouvernement prend des sanctions contre les grévistes des
ervices publics. Il retire certaines missions et collaborations con-
ées à M. L. Jouhaux.

– M. Gignoux précise dans un discours radiodiffusé la position du
atronat devant les événements : respect de la légalité et des con-
entions collectives, volonté de relever les finances et l'économie.

– M. Daladier fait appel par T.S.F. à la collaboration de tous.

. — Une grève immobilise le *Normandie* dans le port du Havre.

– Les statistiques hebdomadaires relèvent une légère régression
u chômage, fait exceptionnel à cette époque de l'année.

— Amélioration sensible dans la reprise du travail, sauf au
avre.

8. — Les conflits s'apaisent.

9. — Fin de la grève maritime du Havre.

?. — La Confédération générale des Cadres s'élève contre toute
nnistie aux agitateurs.

?. — Un arrêt important de la Cour d'appel de Douai condamne
ville de Lille et l'État à des dommages-intérêts parce qu'à la suite
l'occupation d'une usine par les ouvriers en grève un stock de
atières premières a été détérioré.

Le personnel de la Compagnie Générale Transatlantique aban-
nne la C. G. T.

Les statistiques de chômage sont de nouveau très mauvaises.

. — On annonce à Nancy la création d'un Centre de formation
ciale des cadres de l'industrie et du commerce.

. — Le froid entraîne la fermeture de quelques usines, dans le
rd en particulier.

. — Le préfet maritime de Toulon fait connaître les sanctions pri-
contre les marins ayant participé à la grève du 30 novembre.

. — La fédération postale constate à son conseil national que l'é-
ec de la grève du 30 novembre est dû au manque d'indépendance
la C. G. T.

. — La fédération des cheminots s'élève au contraire contre les
sures gouvernementales.

. — Dans une grande réunion, les contribuables parisiens s'élè-
ıt contre toute augmentation d'impôts.

# LIVRES

## Portugal [1]

« Ce livre est excellent, documenté d'une mani
solide et complète... ce que nous possédons de plus co
plet et de plus important sur ce sujet (la constitution p
tique et sociale du Portugal) » : tel est le jugement
M. Gonzague de Reynold sur la thèse de l'abbé Pere
dos Santos, que nous avons eu le plaisir de préfacer, p
de présenter aux lecteurs de *La Vie Intellectuelle*.

L'auteur fait pourtant une réserve : ce livre est « t
doctrinal, trop théorique; entre les conceptions de la p
losophie et de la sociologie catholiques et la constitut
portugaise, il ne fait pas assez intervenir la réalité por
gaise elle-même »... Jugement un peu déconcertant
prime abord; car l'abbé Pereira est Portugais, tandis
M. de Reynold, qui est Suisse, avoue loyalement, d
sa préface, n'avoir séjourné au Portugal que pendant
mois.

De l'abbé Pereira ou de M. de Reynold, qui est
plus près de la pensée de M. Salazar ? — pour l'œu
duquel ils professent la même admiration, — nous so
mes bien tenté de croire que c'est tout de même son co
patriote.

Car ce qui caractérise l'auteur suisse, — du point
vue politique nous l'entendons, — c'est un nationalis
de couleur accentuée, dont se défend précisément le
tateur portugais. M. Salazar est un homme aux pri
pes rigides, écrit fort bien M. de Reynold, et c'est
tempérament qu'il fait passer dans son gouverneme
— Eh! le livre de l'abbé Pereira ne serait donc trop
trinal, trop théorique, que par excès de fidélité ?...

(1) G. de Reynold, *Portugal*. Un vol. in-12 de 348 pages. P
Éditions Spes, 1937.

lleurs, M. Salazar est un catholique intégral, et c'est ans ses convictions religieuses, pour mieux dire dans s principes de la religion catholique, qu'il puise ses spirations : or, ces principes sont opposés à un natio-alisme outrancier; à maintes reprises, M. de Reynold e parler, en effet, du « nationalisme modéré » de Sala-ar; encore cette attitude ne représente-t-elle qu' « une ape, non une fin; car la nation doit se replacer, à son ur, dans le monde, la vie moderne et la civilisation énérale »; dans son programme corporatif, par exem-e, « il y a d'abord un but économique, puis un but so-al, puis un but national; mais plus haut, au fond de avenue, comme la statue où aboutissent toutes les lignes e la perspective, il y a le but moral ». Telle est, en effet, hiérarchie des valeurs. Nous avouons quelque surprise en trouver l'inversion sous la plume de M. de Reynold, ans cette apothéose de l'œuvre monarchique, — elle se fère au XVe siècle, mais, à aucune époque, l'inversion e saurait être louée : « Les individualismes se sont re-eillis ensemble dans le culte de la patrie portugaise; ils sont associés pour l'œuvre commune que cette patrie ur demandait d'accomplir. Chacun à sa manière, en nsant à soi : le noble en songeant à son idéal chevale-sque et à sa gloire; le bourgeois en songeant à ses pri-lèges communaux, à ses intérêts mercantiles; l'aventu-er en songeant aux expéditions lointaines, périlleuses, ais fructueuses. *L'Église elle-même songeait peut-être ant tout à la propagation de la foi, où elle voyait, non ns raison ni grandeur, la mission propre du Portugal. n'y eut guère que la royauté... pour songer à l'ensem-e, au bien commun...* (1) » Si telle fut la pensée de la aison d'Avis — et nous nous gardons de discuter là-ssus —, celle de M. Salazar est infiniment plus catholi-e; « aux philosophes et aux théologiens, il doit son prit universaliste, par lequel il dépasse et veut dépasser n propre nationalisme »; et dans le dénombrement de

(1) C'est nous qui soulignons.

ses sources intellectuelles, il n'est peut-être pas tout fait satisfaisant de voir en si bon rang l'*Action Françai* que Le Play et son école, « la lignée des penseurs et d sociologues catholiques : La Tour du Pin, Léon XIII « les grands philosophes et les grands théologiens : sai Thomas, saint Augustin », se trouvent logés « derriè Maurras », de qui le dictateur portugais tiendrait « conception de la cité, c'est-à-dire ce qu'il y a de pl sain, de plus réaliste, de plus solide dans la pensée chef royaliste ».

« ... Sans doute, confesse modestement M. de Reyno dans sa préface, ce livre est-il plein de fautes », et il pr « le public d'excuser un auteur qui a fait de son mieux Nous avons usé largement de la liberté avec laquelle nous engageait à en user avec lui. Mais nous tradu rions mal notre impression si nous nous en tenions cette franche critique.

Ce livre est, en somme, le carnet de voyage d'u homme de lettres, qui est un fervent de la géographi humaine et de la philosophie de l'histoire; que ces deu disciplines incitent à la subjectivité dans les rapproch ments, les systématisations et les enchaînements : c'es la rançon de leur richesse; chaque science a sa rançon

G. Renard, O. P.

## Trois leçons sur le travail (1)

Si ardue que soit la chasse aux définitions, elle n'en est p moins urgente pour certaines notions dont l'expérience offre l réalisations les plus diverses et dont un usage incessant ne pe qu'augmenter la confusion. Aussi la première de ces trois leço est-elle consacrée à la définition du travail.

(1) Par Yves Simon. In-8 de 71 pp. Téqui, 1938.

Se fondant sur sa réalisation la plus authentique : le travail nuel, M. Simon y voit une activité généreuse, productrice d'un me extérieur à la personne du travailleur et astreinte à se rouler dans le temps. Par ces notes métaphysiques, elle s'oppose cièrement à la contemplation, si l'on entend par là l'activité de ntelligence ou de l'amour parvenus au terme de leur recherche. is entre ces deux pôles de l'activité humaine, il y a place pour formes intermédiaires, pour les démarches de l'intelligence qui uvent indifféremment préparer, chez l'ingénieur, l'exécution travail manuel, et, chez le philosophe, l'accès à la contemplan. C'est ainsi qu'apparaît la nécessité de l'option où s'est ué le destin des civilisations. Tandis que Lessing préférait la herche sans résultat à la vérité obtenue sans recherche, elles t assigné pour fin à l'activité intellectuelle la direction du tral ou la possession de la vérité, opté pour un idéal de type *déurgique* ou *sapientiel*. L'auteur montre alors que si, depuis la naissance, la civilisation occidentale s'est orientée dans le preer sens, on peut en chercher la cause dans la convoitise matériae des biens terrestres, mais on doit accuser aussi l'influence in idéalisme qui conçoit de plus en plus la connaissance à la nière d'une activité *fabricatrice*, d'un simple travail manuel.

)n ne saurait méconnaître l'importance de cette conclusion pour ntelligence des époques culturelles. Tout n'est pas dit, cependant, terme de cette analyse. Les notes métaphysiques impliquées is l'acte de percer un mur conviennent aussi bien, remarque Simon, à l'activité du maçon qu'à celle du cambrioleur auquel l ne reconnaît la qualité de travailleur. Pour être adéquate, la înition du travail doit tenir compte de ses caractères d'ordre ral ou social. Encore convient-il de ne pas s'arrêter, dans cet lre, à des précisions insuffisantes (au nombre desquelles l'auteur ige la production de la richesse et la difficulté de l'acte), mais à note générale d'obligation ou d' « accomplissement légal ».

I. Simon pense donc que certaines réalités métaphysiques sont gagées dans un complexe éthico-social, en dehors duquel il serait n de chercher à les définir. C'est là, croyons-nous, une des vues plus originales et les plus fécondes de cet exposé, ainsi qu'un e exemple de docilité au réel. S'il est parfois difficile au métaysicien — comme l'exemple de l'antiquité l'atteste — de reconıtre la valeur des formes de connaissance plus humbles et moins *nétrantes* que la sienne, il l'est plus encore d'admettre le carace hybride, en quelque sorte, de notions qui tiennent à des plans pensée essentiellement différents.

)n comprend dès lors que M. Simon évite avec soin, quand cernes données d'un problème sont manifestement positives, de préger métaphysiquement de sa solution. S'agit-il (dans la seconde on : *Travail et richesse*) de la misère des chômeurs ? L'analyse ilosophique montre qu'en un sens, il est absurde d'accuser les

progrès sans cesse croissants du machinisme. Si la richesse dés comme le montre l'auteur, « toute réalité physique extérieu l'homme, dont l'usage est nécessaire ou favorable à l'entretie à l'expansion de la vie humaine » (p. 23), la machine, dont to rôle est d'en intensifier la production, est bonne en elle-m Elle ne peut être cause de la misère qu'au titre accidentel de q du chômage, s'il est exact que son usage tende à réduire sans le nombre des travailleurs. Or, à cette question, les enquêtes nomiques sont seules qualifiées pour apporter une réponse.

Il semble bien d'ailleurs qu'elles le fassent en un sens affirm même si l'on estime correctement l'importance des besoins à faire. Mais cette réponse permet de donner à la question tou vrai sens, en dénonçant, dans l'équation chômage-misère, la tradiction qui est au centre de l'économie industrielle. Le pr teur de la richesse n'y recueille pas son *service*; il ne peut l'af directement, comme le petit exploitant rural, à son usage celui des siens. Aussi doit-il obtenir la compensation d'un pr d'une autre richesse théoriquement équivalente à la premièr travail est donc deux fois nécessaire : une première fois pour duire la richesse, une seconde fois pour en obtenir les serv C'est en cette nécessité sociale que réside le paradoxe; s'il est e que l'activité laborieuse est une activité simplement utile, elle toute raison d'être quand se trouve produite la somme des ri ses nécessaire à l'usage humain.

M. Simon ne voit aucune possibilité d'évacuer la contradictio dehors d'un régime d'économie distributive. Conception ha sans doute, et qui laisse craindre les excès d'une mainmise de tat. Tout reel qu'il est, le risque peut être conjuré si les « ju coutumes » et les « belles lois » dont parlait Aristote et dont l' nomie médiévale offre plus d'un exemple viennent réglemente distribution, en sauvegardant la part d'initiative que requ l'exercice du droit de propriété.

Les principes artistotéliciens commandent directement les clusions d'une troisième étude consacrée à la culture ouvrière question qui se pose est la suivante : les conditions du travail nuel sont-elles favorables au développement de la culture, si entend par là un ensemble de perfections stables acquises par l'e cice de l'intelligence ? On connaît la réponse qu'Aristote form au début de la *Métaphysique* : on estime le savoir du chef, no manœuvre qui travaille « comme le feu brûle ». Simple fic affirme l'auteur, forgée sous la pression d'une conscience colle soucieuse de justifier à tout prix l'esclavage, inspirée aussi pa « impérialisme philosophique » qui dédaigne les zones obscure savoir où se meut l'intelligence du travailleur. Comment dema à l'ouvrier de justifier, en le ramenant à l'évidence des princ son jugement qui règle immédiatement l'action concrète et si lière ? — Aristote méconnaît alors, dans le travail manuel, la so

le ces perfections intellectuelles qu'il a si parfaitement analysées lans l'*Éthique* et qu'il désigne, selon qu'elles règlent l'activité pro-luctrice ou l'usage honnête de la liberté, par les termes d'*art* et de *prudence*.

C'est dans ces deux voies, montre l'auteur, que la culture ouvrière voit s'ouvrir devant elle de nombreuses possibilités — en lroit, au moins, si la direction du travail, condition essentielle au développement de la culture technique, tend à ne plus être que e privilège du petit nombre. Mais l'organisation des relations hu-maines des travailleurs laisse espérer d'amples dédommagements lans l'ordre de la prudence — en rendant au mot l'ampleur de on acception originelle.

M. Simon s'appuie ensuite sur les conclusions des plus récentes enquêtes de sociologie ouvrière pour montrer que le groupe labo-rieux doit posséder alors un minimum d'autonomie. Ces dernières pages laissent plus que jamais sentir la force d'une pensée nourrie les principes les plus féconds de l'aristotélisme et solidement in-formée des résultats les plus notables des recherches contemporai-nes. On souhaite que cet opuscule soit bientôt suivi d'autres tra-vaux qui contribuent, eux aussi, à porter la lumière sur des ques-tions où l'avenir d'un monde reste engagé.

L. Lesage.

**La Suisse, pays d'hommes libres,** par Émile Schreiber (Éditions Denoël).

Un volume d'enquête de l'auteur qui nous a déjà donné le fameux reportage *Comment on vit en U.R.S.S.* et *Rome après Moscou* et la critique des États-Unis. Maintenant voici la Suisse. « Encore un pays qui est en voie de surmonter la crise! Comment est-elle parvenue ? Quels principes l'ont guidée ? Quels ensei-gnements pouvons-nous tirer d'institutions démocratiques dont six siècles d'expérience ont permis d'éprouver le parfait fonction-nement ? »

Tels sont les thèmes principaux de ce livre où l'on sent une vive sympathie pour cette Suisse « pleine d'humaine compréhen-sion », « refuge et symbole même de la collaboration des peu-ples ».

# DOCUMENT

## L'allocution du Président Negrin à l'occasion de la fête de Noël

*On a beaucoup parlé d'une trêvè de Noël entre les cor battants d'Espagne. Nous publions ici, à titre de documer l'allocution que prononça, le 24 décembre 1938, le Dr Ju Negrin, président du Conseil des ministres de l'Espag gouvernementale. On y reconnaîtra, à la lecture, des sen ments assez proches de ceux qu'exprimait, du côté nat naliste, le général Yaguë, dans l'important discours q nous avons publié le 25 octobre 1938.*

Il y a près de vingt siècles que surgit dans l'Histoire u doctrine qui créait une nouvelle civilisation, et qui a ins flé sa sève à la terre entière, à toutes les nations. Chrétie incroyants ou agnostiques commémorent tous aujourd'h cette étape qui a divisé en deux époques l'évolution et progrès de l'Humanité. Jamais le monde ne fut agité p une révolution plus profonde et dont les effets aient aussi durables. On en retrouve la trace dans toutes convulsions par lesquelles ont passé les générations an rieures, à la recherche d'une amélioration ou désireu de se surpasser. Le christianisme a brisé le culte païen, particularisme égoïste; il a fustigé l'orgueil, il a affro les abus des puissants, réprimé la fureur déchaînée des i tincts primitifs; il a ennobli le travail, libéré les indivic dont il a défendu l'égalité; il a prêché la paix, exalté pitié, l'amour et la bonté qui sont les formes suprêmes la beauté.

L'homme, dans sa lutte éternelle pour la perfection, n'a mais su inventer un acte dans lequel ne se trouvât le rme ou le reflet scintillant du christianisme. Et lorsque démence sans frein a voulu renier ces principes, impo- r la force supérieure au droit, opprimer les gens et les llectivités, exploiter les faiblesses, diviniser la guerre, iller les sentiments les plus sublimes du cœur humain, ors — au temps jadis tout comme au temps présent — Iumanité s'est vue sur le point de retourner à la bar- rie.

Adressant aujourd'hui quelques paroles à tous mes com- triotes, je profite de ce que cette journée représente pour ıcer un appel à nos adversaires espagnols qui se targuent être inspirés de l'esprit chrétien et se présentent comme paladins de la foi catholique. Au nom de ces attributs ı'ils font valoir et, plus encore, au nom de leur qualité Espagnols, j'invoque les sentiments de pitié qui doivent re les leurs en tant que chrétiens et la chevalerie dont ils ivent faire preuve en tant qu'Espagnols, afin qu'ils écar- ıt de cette guerre, dans la mesure du possible, toute ıauté inutile, toute férocité stérile et qui porte à faux.

Il y a quatre mois, le Gouvernement espagnol prenait nitiative de proposer, par l'intermédiaire de la *Commis- n britannique d'échange de prisonniers*, que soit sus- ndue l'exécution des peines de mort pour toutes les per- ınes qui avaient été condamnées à la date du 1er sep- nbre de cette année et, en outre, pour tous ceux qui, ıs avoir été jugés, auraient encouru une telle sentence, condition que le délit ait été commis antérieurement à te date. Comme il est naturel, la réciprocité était exigée le délai fixé pour la réponse était le 1er octobre. Ainsi e nous y avions formellement consenti, nous avons endu deux mois; puis, tacitement, nous avons prolongé tre attente. Vous n'avez pas voulu accepter; vous n'avez même voulu suspendre les exécutions pendant que des ermédiaires altruistes discutaient avec vous.

Songez que d'un côté comme de l'autre, des milliers et milliers d'Espagnols : les condamnés, leurs familles, ırs amis, et tous les hommes de cœur, attendent avec goisse votre décision. Ce ne sera jamais faire justice que supprimer froidement et consciemment son semblable.

La peine de mort ne peut se justifier, en temps de comme en temps de guerre, que par une nécessité de fense. L'exemple, qui exige l'application de la pein mort pour réprimer certains délits, se trouve satisfa un acquittement réciproque, avec une date limite o une nouvelle étape à partir de laquelle les lois de la gu continuent à être appliquées dans toute leur rigueur.

Je lance un dernier appel à ceux qui, par-delà les chées qui nous séparent, assument la responsabilit commandement; à ceux qui peuvent exercer sur eux influence. Soumettons-nous à l'irrémédiable, mais évi le mal qui peut être évité. Ceux qui, au service de idées, ont risqué leur vie, ceux qui, par passion, aveu ment ou erreur, ont pu commettre des délits, peuvent demain, portés par leur reconnaissance, un trait d'ur entre beaucoup de citoyens. On a déjà semé suffisamm de haine, au point que l'on peut craindre qu'il sera lo temps difficile de faire prospérer la paix dans notre pat Mettez un terme à toute férocité froide, superflue, que sonne ne pardonnera et qui nous rendra plus diffi demain, la vie en commun.

Ne voyez que des Espagnols en ceux qui, tourmen attendent votre oui. Mais si vous êtes aveuglés par v colère, pensez à ceux qui, pour vous avoir servis, s aujourd'hui en péril et qui, avec la même anxiété, im rent votre pitié.

Le Gouvernement espagnol veut que cette grâce re toute l'ampleur compatible avec les exigences de la gue et il acceptera de suspendre l'exécution de tous ceux ont été condamnés à la peine de mort jusqu'au 24 déc bre 1938 inclus, ainsi que l'exécution de tous ceux jusqu'à cette même date, auraient commis des délits sibles de la peine de mort, exception faite pour les dé commis sur le champ de bataille, mais à condition l'adversaire s'engage à la plus stricte réciprocité et q l'observe.

Tous les délits commis après cette date seront soumi la plus rigoureuse application de la loi.

C'est de l'acceptation de nos adversaires que dépend sort et la vie de milliers de nos concitoyens. Puisse

ur, avec tout ce qu'il représente, influencer leur réponse.

Cette proposition que nous faisons répond à ce qui a ujours été le désir du Gouvernement espagnol, de celui-ci issi bien que de ceux qui l'ont précédé : l'humanisation : la guerre. Nous avons considéré comme prisonniers de ierre les militaires professionnels faits prisonniers dans s combats. Nous ne punissons pas de la peine de mort s délits purement politiques ou d'opinion. Nous avons louci dans toute la mesure du possible les rigueurs du )de en ce qui concerne les délits de guerre. Nous avons ctifié les erreurs des procédures d'urgence et nous avons cru les garanties aux inculpés.

Nous nous sommes refusés au bombardement injustifié populations civiles; nous avons exclu de nos procédés les présailles et les otages. Nous avons complètement obtenu pour quoi nous avons lutté depuis le début bien que les uvoirs publics eussent été désorganisés. Nous avons ıssi à imposer l'autorité de l'État et à empêcher les réac- ons sans contrôle de la vindicte publique, toujours inad- issibles bien qu'explicables du fait de la rébellion, et qui génèrent facilement en des crimes répugnants et con- mnables.

Si la satisfaction du devoir accompli permet d'être fier, us pouvons dire avec fierté qu'aujourd'hui, en Espagne 'ale, le crime politique n'existe pratiquement plus et que crimes de droit commun ont presque entièrement dis- ru. Nous voudrions pouvoir en dire autant des hommes i se trouvent de l'autre côté.

C'est dans cette voie que nous nous maintenons et que us nous maintiendrons. Le Gouvernement espagnol per- 'ère dans sa conduite, qui est de réaffirmer les règles de érance et de civilisation qui sont l'essence même de tre loi fondamentale. Ses intentions ne pourront être inées, ni ses réalisations arrêtées par les circonstances amatiques de la terrible lutte pour la défense de la pa- e.

Nous voulons préparer ainsi, par des actes positifs, les ses de la vie commune des citoyens, ce qui devra forcé- ent précéder l'œuvre de reconstruction nationale. C'est urquoi l'une des principales préoccupations du Gouver-

nement est de faire en sorte que les Espagnols qui, pou une raison ou une autre, ne jouissent plus aujourd'hui leurs droits de citoyens, puissent prendre part à nouvea à l'immense tâche commune, à condition que leurs délit malgré le sincère esprit de réconciliation dont le Gouvern ment est animé, ne soient pas impardonnables.

Cette ligne de conduite a amené le Gouvernement à so mettre à la signature du Président de la République u décret qui paraîtra dans la *Gazette officielle* de demai 25 décembre. En vertu de ce décret, les fonctionnaires autres travailleurs civils et militaires qui, pour diver raisons, auraient été éloignés de leur poste ou en seraie absents, pourront bénéficier d'une ample remise de pei qui s'appliquera aux procédures judiciaires ou gouvern mentales, sauf dans les cas où les inculpés seraient accus de délits de trahison, de rébellion, de haute-trahison, d'e pionnage ou d'évasion de capitaux. La Chambre des gr ces du Tribunal Suprême de Justice recevra les demand de remise de peine et les examinera rapidement.

Les personnes accusées des crimes faisant l'objet de l'e ception précitée pourront pourtant bénéficier de ce décr dans le cas où le Tribunal Suprême de Justice leur acco derait l'acquittement.

Le Gouvernement ouvre ainsi une voie de réhabilitatio à laquelle pourront venir tous les Espagnols qui sont a jourd'hui éloignés de leurs devoirs. La ligne suivie par Gouvernement et ses sentiments humains l'ont amené prendre ces mesures. La route que nous suivons consis à opposer l'Espagne à tout ce qui est idée de parti ou personnes. Nous savons qu'endurci par l'histoire, not peuple ne croit pas aux prédestinés et qu'il répugne « caudillisme », thème d'opérette, que l'Espagnol sait tu avec une arme qu'aucun autre ne peut utiliser comme lu le ridicule.

Pour reconstruire l'Espagne, il faut préparer la réco ciliation et la vie en commun. Celui qui ne s'en préoccu pas est un mauvais Espagnol; celui qui s'y oppose ne m rite pas d'être Espagnol. Les Espagnols de l'autre côté raient mal venus de voir dans nos paroles un signe de f blesse. On ne peut être magnanime que lorsqu'on est s

l'être fort. En ce jour de fête de la paix au milieu de la ;uerre, j'ai tenu à ce que rien, dans mes paroles, ne puisse embler une attaque, moyen que, d'ailleurs, j'évite tou- ours.

Le fracas du combat, aujourd'hui plus fort que jamais, ıe nous a enlevé ni notre sérénité dans les actes ni notre ermeté dans les intentions. Au moment où vous lancez des livisions italiennes sur un front composé de poitrines es- ɔagnoles, nous sommes plus que jamais certains de notre uccès et de notre triomphe. Nous ne pouvons pas vous lemander de renoncer à votre entreprise dévastatrice. Cela ıe dépend pas de vous, mais de ceux à qui vous avez as- ervi l'Espagne. Et ceux-là savent que c'est ici, en Espa- ;ne, que les uns doivent conquérir la Corse, la Tunisie et a Savoie, et les autres se saisir de l'Alsace, de la Lorraine, lu Slesvig, de la Suisse allemande, de la Belgique fla- nande, du Togo, du Cameroun et des colonies portugai- es. Tout cela est le premier plat d'un repas de bouli- niques.

Mais moi qui crois aux vertus de mon peuple, je sais que ıous vaincrons. Nous aurons encore bien des heures amè- es et bien des épreuves. Nous le savons, et notre peuple n sortira plus fort. Les Espagnols luttent seuls, aujour- l'hui, pour la paix du monde. Nous avons renvoyé ceux ụui étaient venus à nos côtés, spontanément et volontai- ement; depuis des mois il n'y a plus un seul étranger lans nos lignes. Nous luttons seuls, non pas en guerre ɪivile contre des compatriotes, mais en une guerre d'indé- ɔendance contre des Maures, des Allemands et des Ita- iens qui, venus en laquais, sont devenus des maîtres. Nous luttons pour nous délivrer, pour vous délivrer de 'invasion, et nous vaincrons, surmontant tous les revers.

Vous faites, ou plutôt on vous force à faire un suprême ffort. Vous n'atteindrez pas votre but. Vous vous heur- erez à notre résistance inébranlable, et avec la même in- répidité que nous parerons au coup, nous saurons ripos- er. Nous luttons pour l'Espagne et nous vaincrons. Nous ɔréconisons et nous soutenons la réconciliation. Pour obte- ir une Espagne grande et forte, il faut que les Espagnols touffent leurs haines et oublient leurs rancunes. Les Espa-

gnols doivent apprendre à s'aimer. Voilà l'essence des but de guerre du Gouvernement espagnol. Pour solder l compte des deux Espagnes qui se combattent aujourd'hui pour imposer la réconciliation et la vie en commun aprè la paix, le Gouvernement n'hésitera pas à user de tout son autorité et à faire preuve de la plus grande rigueur de la violence même si cela était nécessaire.

Nous travaillons à préparer le terrain et à léguer au générations futures une Espagne plus grande, libre, uni et vigoureuse.

Et c'est pourquoi nous triompherons. Personne n'a ja mais soumis le peuple espagnol lorsqu'il a lutté pour s patrie.

## Congrès catholique pour la paix internationale [1]

(*Suite*)

### Résolution sur les questions économiques

*Le Congrès catholique pour la Paix internationale,*

*Considérant qu'il ne peut y avoir de paix sans harmo nie dans les relations économiques internationales;*

*Considérant que la situation actuelle relève de causes les unes politiques, les autres économiques et sociales mais inextricablement liées, soit qu'il s'agisse du dési de puissance de peuples troublant l'ordre économique soit qu'il s'agisse du désir d'enrichissement d'entrepri ses privées qui cherchent à imposer leurs vues aux pou voirs publics, et que pour y remédier c'est au politiqu d'abord qu'il faudrait s'adresser en agissant sur l'espri des communautés nationales et sur celui des gouver nants;*

(1) Cf. *La Vie Intellectuelle* du 25 décembre 1938.

*Considérant que l'isolement des économies nationales t l'une des causes principales du désordre et de l'ap-uvrissement mondial, qu'elle est particulièrement né-ste aux petites nations et qu'elle crée une situation trêmement dangereuse au point de vue politique;*

*Considérant que les richesses nationales et interna-onales sont essentiellement destinées à pourvoir aux soins de l'homme;*

*Considérant que l'encyclique* Divini Redemptoris *a pressément recommandé aux catholiques de s'opposer x formes économiques de l'égoïsme national en exi-ant, « dans les rapports des peuples entre eux, que n s'applique instamment à supprimer les entraves tificielles de la vie économique, effets d'un sentiment défiance et de haine; et qu'on se rappelle que tous les uples de la terre forment une seule famille de Dieu »* ar. 76).

*Exprime les vœux suivants :*

1) *que les groupements catholiques s'efforcent de agir contre les idéologies relevant d'un nationalisme agéré qui contribuent si fortement à l'heure actuelle désordre économique mondial;*

2) *qu'ils s'opposent en particulier aux tendances au-rciques en vertu desquelles chaque peuple dirigerait propre économie d'après ses seuls intérêts interprétés r l'arbitraire de l'État, sans égards pour le bien com-un international;*

3) *qu'une circulation plus libre des produits, qu'un iange plus libre des capitaux, fondé sur la restaura-n du crédit international, se doublent d'une liberté fisante dans les mouvements d'émigration et d'immi-ation;*

4) *que des accords de collaboration économique inter-tionale soient d'abord signés entre les nations dotées structures économiques similaires et relativement iples;*

5) *qu'enfin, dans chacun des pays où ils le peuvent, catholiques examinent, en équipes de travail compo-*

*sées de membres joignant à la compétence en matière technique économique la connaissance approfondie de doctrine sociale de l'Église, les problèmes posés par désordre économique mondial, recherchent des directives pratiques et se tiennent à cet effet en constante liaison.*

### Résolution sur l'organisation de la société internationale

*Le Congrès catholique pour la Paix international réuni à La Haye du 19 au 22 août 1938,*

*loyalement attaché au principe de morale internationale enseignés par l'Église et si fréquemment rappe par les derniers Papes,*

*considérant*

*qu'il existe une société naturelle des États, résulta de la fraternité et de la sociabilité naturelle de l'homm*

*que cette société de fait n'accomplira efficacement tâche providentielle que si elle est pourvue d'orga juridiques adéquats à l'exercice de sa mission;*

*que cette organisation de droit positif, œuvre de volonté humaine, doit être à base contractuelle;*

*repoussant toute idéologie et tout système politique base de nationalisme totalitaire qui nie la naturelle terdépendance des peuples et qui tend à faire de chaq État « la source et l'origine de tous les droits et le p sesseur d'un pouvoir sans limite »* (Syllabus 18 prop. XXXIX);

*affirme :*

I) *la primauté d'un bien commun de l'humanité, quel doivent s'ordonner les intérêts nationaux parti liers;*

II) *l'obligation pour tous les États d'apporter l loyale contribution à la réalisation de ce bien comm de régler toute leur politique sur les exigences de la j tice sociale internationale, et de soumettre leurs di rends éventuels aux institutions de conciliation et d'*

*itrage déjà existantes ou qui pourraient encore être onstituées;*

III) *le besoin logique d'une autorité internationale hargée de coordonner les activités particulières des tats en vue de l'obtention de ce même bien commun;*

IV) *la nécessité de sanctions adéquates contre les tats qui refuseraient de remplir leurs obligations de ustice sociale envers la collectivité ou troubleraient ordre et la paix internationale.*

*Le Congrès reconnaît toutefois quc l'organisation ju-idique de la société internationale des États ne peu pro-éder que par étapes sagement graduées, proportion-ant les droits et les devoirs aux possibilités psycholo-iques, politiques et techniques de l'heure présente, et u'il serait imprudent d'imposer aux nations des char-es qu'elles ne sont pas encore en état de supporter;*

*qu'il importe néanmoins de préparer les esprits et les olontés à accepter, dans toute leur portée, les consé-uences nécessaires de la solidarité internationale.*

*A cet effet,*

*considérant que la Société des Nations actuelle repré-ente le premier et très méritoire effort tenté pour orga-iser juridiquement la société naturelle des États;*

*que le Pacte de la S.d.N. répond, dans ses principes ondamentaux, aux postulats formulés par S. S. Be-oît XV dans son Message de Paix du 1er août 1917;*

*que, si l'actuelle S.d.N. venait à disparaître, il ne sau-ait lui être substitué qu'une organisation exactement onstituée sur les mêmes bases fondamentales;*

*conscient toutefois des faiblesses et des déficiences ui se sont révélées dans l'application du Pacte de 1919, persuadé de la nécessité d'une sage et prudente ré-rme de ses dispositions;*

*invite les catholiques à accomplir tout leur devoir ternational, et notamment :*

I) *à apprécier à sa juste valeur l'effort d'organisation ue représente la S.d.N.;*

II) *à s'interdire toute critique purement négative qui*

*impliquerait condamnation des principes de droit natu-rel incorporés dans le Pacte;*

III) *à soutenir de toute leur bonne et effective volont l'action de la S.d.N. en tous les domaines où celle-c s'exerce pour le plus grand bien de la famille humain*

IV) *à travailler, chacun dans la sphère ouverte à so influence, à propager les vrais principes de la mora internationale et à préparer ainsi l'avènement d'un organisation internationale apte à procurer plus parfa tement le bien commun de l'humanité;*

V) *enfin à prier instamment Dieu, dans un esprit vra ment catholique et universel, pour que « les nations q l'effet du péché a trop longtemps tenues divisées, se sou mettent enfin à la très douce autorité du Christ-Roi* (Collecte de la Messe du Christ-Roi).

## Résolution sur la propagande

*Le Congrès catholique pour la Paix international réuni à La Haye du 19 au 22 août 1938,*

*considérant que, malgré les rappels réitérés du Sain Siège, la doctrine catholique sur l'ordre internation reste ignorée de nombreux catholiques et que, par con séquent, s'impose un effort énergique de propagande,*

*demande avec insistance aux Comités nationaux :*

*de faire connaître les principes chrétiens, les ense gnements pontificaux sur l'ordre international et les co clusions du congrès;*

*— par une collaboration méthodique avec les orga sations catholiques,*

*— par des manifestations publiques,*

*— par la collaboration avec la presse catholique;*

*exprime le vœu que soient mises à la disposition d propagandistes sur ces questions des possibilités de re seignements et d'orientations.*

(A suivre.)

# LES LETTRES ET LES ARTS

. MARCEL. *Cécile parmi nous.*

L'importance dans l'œuvre de M. Georges Duhamel du nouveau volume de la chronique des Pasquier ne saurait être trop soulignée.

. DERMENGHEM. *La littérature populaire turque et la révolution kémaliste.*

Un aspect peu connu de l'action d'Attaturk.

. POULAIN. *Le peintre Georges Rouault.*

L'homme. — La doctrine. — L'histoire. — L'œuvre.

CHRONIQUES

:S LIVRES : *Poids du ciel,* de J. Giono ; *Léonard Constant,* de J. Plaquevent ; *Jeunes morts chéris des dieux,* d'A. Pierhal, par J. MADAULE ; — *Anthologie de la Renaissance catholique,* de L. Chaigne, par Y. SJOBERG ; — *Littérature du XXe siècle,* d'A. Rousseau, par P. DODINE ; — *Le Docteur Gion,* de H. Carossa, par H. POURRAT.

: THÉATRE, par H. Gouhier : *La terre est ronde,* de A. Salacrou *Les parents terribles,* de J. Cocteau.

. CINÉMA, par P. Villoteau : *De la bassesse des sujets « honnêtes. »*

: MOIS ARTISTIQUE, par G. P.

# Cécile parmi nous

L'importance dans l'œuvre de M. Georges Duhamel du nouveau volume de la chronique des Pasquier ne saurait être trop soulignée. Le tome précédent, *Les Maîtres*, annonçait en quelque manière, ou du moins préparait le coup de théâtre spirituel qui éclate dans *Cécile parmi nous.* Je tiens d'ailleurs à éviter toute possibilité de méprise sur la valeur exacte qu'il convient jusqu'à nouvel ordre d'accorder au témoignage que ce livre constitue. Ce serait manquer, me semble-t-il, à la plus stricte probité que de l'interpréter comme un acte d'adhésion à la foi qui est la nôtre. Et je ne pense même pas, quelque tentation que nous puissions avoir de le faire, que nous ayons le droit de prolonger la courbe qui se dessine sous nos yeux, et d'anticiper sur les conclusions auxquelles parviendra M. Duhamel par la suite. Ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il reconnaît aujourd'hui avec une lucidité et une simplicité profondément émouvantes l'authenticité et la grandeur d'un don qu'il estime encore lui être refusé. Je dirais qu'aujourd'hui *il croit pleinement à la foi des croyants véritables,* alors que tant d'autres la récusent : je veux dire par là qu'ils s'octroient le droit de la jauger, c'est-à-dire de la nier, puisqu'ils y voient soit une survivance, soit un alibi. M. Duhamel a définitivement passé le point où l'on peut se contenter d'interprétations qui minimisent ainsi, qui dénaturent la donnée religieuse fondamentale. Sans doute, à la réflexion du chrétien, il apparaît que croire à la foi

autrui, c'est déjà y participer en quelque manière. Il
en est pas moins vrai — et de cela je puis témoigner
connaissance de cause — qu'il est possible en fait de
ster pendant très longtemps sans dépasser cette étape
ermédiaire, sans même éprouver le besoin de la dépas-
. Je voudrais citer ici une des pages capitales du livre
M. Duhamel; c'est la fin d'une conversation entre
cile et Laurent Pasquier au cours de laquelle celui-ci
nt de crier le désespoir qu'il éprouve à constater en
qualité de médecin qu'il n'y a pas d'ordre dans l'uni-
rs.

Cécile ne le suivait plus. Elle semblait soudain emportée non
les rêveries de ce frère obstiné, mais par une pensée tout
re, plus sereine, plus volontaire aussi. Quittant l'improvisa-
, les détours de la course vagabonde, elle montait d'un vol
ne et régulier, et, tout à coup, retentit un chant tranquille,
chant fervent, la Cantate de la Pentecôte. Chaque note allait
n pas ferme vers son but. Toute l'âme de Cécile disait : « Je
ccepte pas de vivre dans un monde privé de sens. Je ne peux
re sans ordre, Laurent. Écoute l'ordre du monde. »

Laurent comprend d'autant mieux cet appel qu'il a
vi un soir sa sœur à son insu et l'a vue entrer dans
église, s'y agenouiller... Il croit savoir d'ailleurs
'elle n'est pas heureuse dans son ménage, il ne peut
s'étonner qu'elle ait cherché ailleurs des consolations
la vie lui refusait.

Un jour, dit-il, un jour du temps jadis, j'ai décidé qu'il fallait
une âme fût heureuse, au moins une, et que ce serait toi. Oui,
oulais qu'une âme fût heureuse au monde pour démontrer du
ns que le bonheur était possible. — Je te le dis encore une
, je ne suis pas malheureuse. — Tu vivais parmi nous, mais
n'étais pas mêlée à nous. Tu nous versais la musique, tel un
vage de vie. Et maintenant tu es tombée parmi nous, sur la
e, dans nos tristesses. Eh bien! je te dirai toujours ce que je
te dire. Tu n'arriveras pas à me décourager, à m'éloigner, à

me chasser. Je resterai près de toi malgré toutes les rebuffades. — Et moi, fit Cécile doucement, moi je prierai pour toi. — Qu'est ce que cela veut dire, prier ? — Tu le sais bien, pauvre garçon Cela ne signifie pas que je vais demander à Dieu qu'il veuill bien penser à toi comme pourrait le faire maman. Non, cel signifie pour moi que je vais penser à toi dans la société de mo Dieu, cela signifie que je vais penser à toi de la façon la plu haute qui soit en mon pouvoir. Et maintenant laisse-moi seu

Il me paraît certain que, dans ce dialogue, Lauren incarne le Duhamel non d'aujourd'hui, mais d'hier pour autant que nous pouvons situer la pensée actuel de l'auteur, je dirai qu'elle se situe entre le frère et l sœur, mais plus près de celle-ci que de celui-là. C'es d'ailleurs dans son langage à lui qu'il traduit la prière d Cécile; mais n'oublions pas que la jeune femme est elle même une néophyte, qu'elle avance d'un pas hésitan sur un chemin pour elle mal repéré, et qu'il ne lui est pa encore donné de se rendre pleinement intelligible à elle même un acte auquel rien ne l'a préparée. Mais il es permis de supposer que pour l'auteur comme pour so héroïne un passage secret s'est foré au cours des année entre l'expérience de la musique, du réel musical, et l pressentiment d'un ordre invisible auquel le croyant participe. Je ne puis m'empêcher d'évoquer ici la scène entr le Vice-Roi et Dona Musique dans la Deuxième Journé du *Soulier de Satin,* qui, il me semble, a dû éveiller de s profonds échos dans l'âme de Georges Duhamel. Il n faut pas oublier au surplus que celui-ci a été l'un de premiers à consacrer à Claudel une étude d'ensemble, e cela à une époque où, extérieurement du moins, presqu tout semblait devoir le séparer du poète de l'*Annonce.*

J'ai quelque scrupule à m'être ainsi étendu sur l'interprétation qui me semble devoir être donnée de *Cécil parmi nous* du point de vue de l'évolution personnelle d Georges Duhamel. N'y a-t-il pas quelque indiscrétion e

une certaine outrecuidance à prétendre ainsi pénétrer au fond de sa conccience? Si je me le suis permis, c'est que je redoute le zèle intempestif d'apologistes maladroits toujours beaucoup trop disposés à inscrire un nom nouveau — et illustre — sur l'espèce de tableau de chasse — que cependant des chrétiens pénétrés de leur christianisme devraient par principe s'interdire de dresser. Les imprudences si souvent commises autour des ouvrages de M. Bergson ne doivent pas se reproduire pour Georges Duhamel.

Au surplus, il va de soi que, dans ce nouveau livre, l'élément religieux est bien loin d'être le seul, s'il est en quelque manière tout à fait prédominant. Le romancier continue à suivre le destin de tous les personnages centraux, et jamais ceux-ci ne se sont révélés plus parfaitement vivants. Joseph Pasquier, sur qui nous ne conservions plus d'illusions, devient ici le Trafiquant en soi, le Trafiquant à l'échelle internationale, qui trouve moyen, par l'intermédiaire d'une presse asservie, d'utiliser les conflits nationaux pour ses fins personnelles. Ce qui doit ici retenir l'attention, c'est le rôle de dupes que joue un petit groupe d'intellectuels parfaitement sincères, mais manœuvrés, qui se font les instruments inconscients de Joseph et de ses pareils. Comment ne pas voir que M. Duhamel, qui jadis donna tête baissée lui aussi dans bien des panneaux, fait un cruel retour sur lui-même. Il a compris avec une parfaite clarté que trop souvent de nos jours l'intellectuel se comporte de façon purement sentimentale, c'est-à-dire que, sans procéder à une critique sérieuse des informations en réalité presque toujours tendancieuses qui lui sont fournies par une presse prostituée, il part en guerre sur un domaine qui n'est pas, qui ne sera jamais le sien, et ne s'aperçoit pas qu'il agit pour le compte de puissances purement cyniques qui

nient l'esprit dès le moment où elles prétendent l'utiliser et l'enrôler. J'ai eu la faiblesse de signer plusieurs manifestes, et, hélas! je ne puis être sûr de ne pas récidiver; il n'en reste pas moins que, lorsque je réfléchis, le refus systématique de Georges Duhamel de s'associer à des manifestations de cet ordre m'apparaît comme l'attitude la plus courageuse qu'un écrivain puisse adopter de nos jours. Les articles enflammés que l'auteur de *Salavin* a publiés sur l'hitlérisme depuis quelque temps prouvent surabondamment au surplus que l'opportunisme n'est point son fait. Mais il estime, sans doute avec raison, que chacun doit s'engager tout seul, au lieu de participer à des offensives dont on ne sait pas toujours qui les a déclenchées et quel profit tel ou tel se propose d'en tirer. Rien à mes yeux n'honore plus Georges Duhamel que la critique à laquelle il a soumis l'idéalisme en matière politique; et à cet égard il faudrait étudier la curieuse, la sympathique et pourtant si décevante figure de Justin Weill. Il y a là un bel et rare exemple de cette sincérité contre soi dont Charles Du Bos a magistralement parlé à propos de Benjamin Constant, et qui en un certain sens est la pierre de touche du vrai courage intellectuel. Il faudrait d'ailleurs se demander sur quelle base cette sincérité-là est possible. Problème essentiel, mais psychologiquement presque insoluble; car nous touchons ici aux limites infranchissables de toute connaissance empirique de l'homme. Je serais pour ma part fortement tenté de croire que la sincérité contre soi ne peut se développer qu'à partir d'une intuition ou d'une foi qui, dans bien des cas, ne peut s'appréhender elle-même, et qu'aveugle en quelque sorte la réflexion critique qu'elle suscite. Ceci est particulièrement frappant chez les moralistes, au nombre desquels je ferais figurer sans hésitation le Nietzsche de la période pré-mythique, celui d'*Hu-*

*main, trop Humain,* et même d'*Aurore.* Le cas du roman-
cier est assez différent. On peut concevoir que les per-
sonnages lui fournissent des points d'appui dans ce mou-
vement de dépassement intérieur qu'il lui faut accomplir
pour accéder au-delà de toute pensée critique aux zones
créatrices, aux neiges éternelles de l'affirmation qui en
commandent, si j'ose dire, le développement fluvial.

On serait conduit à des observations analogues en méditant sur le si curieux personnage de Richard Fauvet, le mari de Cécile, en qui viennent se concentrer les vanités d'une littérature, d'une pseudo-philosophie purement narcissique. Ce Richard a fondé le groupe du Parc Monceau, puis les Cahiers du Nouveau Portique. « Richard possédait un arsenal renouvelé avec parcimonie, au fil de l'actualité, d'idées, de sentences et de vocables. Le jeu favori pour les philosophes du Parc était non point de mettre axiomes et doctrines à l'épreuve des événements — de vivifier les dogmes par l'observation et l'expérience, mais au contraire d'inscrire à toute force les matériaux de la vie dans les gabarits d'une idéologie pointilleuse et d'écarter avec dédain ce qui ne semble pas se prêter à cette pratique. » Fauvet déclarera d'ailleurs non sans satisfaction qu'il est un homme malade; il « souffre plus et mieux que personne », mais ne laisse pas de regarder ceci comme un privilège, comme une élection qui, par surcroît, lui donne des droits à l'anxieuse sollicitude des siens. Il n'est pas très facile, observerai-je, de comprendre comment Cécile a pu épouser cet homme qu'elle n'a jamais aimé. « Je voulais un enfant », dira-t-elle à l'abbé Scholaërt, à qui elle est venue demander si elle n'a pas le droit de quitter son mari, puisque leur union n'a pas été consacrée par l'Église. Mais en admettant même qu'elle n'ait vu dans le mariage que le moyen d'accéder à la maternité, comment cette femme

merveilleusement douée n'a-t-elle trouvé, je ne dis même pas à aimer, mais à accueillir que cet être sec et infatué ? Peut-être faut-il répondre que l'inspiration ne met en garde celui qu'elle visite contre aucune erreur de psychologie, et même qu'elle pénètre assez souvent à travers les brèches d'un esprit mal défendu contre les pièges de la vie. Ceci n'est d'ailleurs qu'une interprétation que je hasarde pour tenter de justifier ce qui de prime abord risque d'apparaître comme une invraisemblance. Quoi qu'il en soit, on ne comprend que trop pourquoi Richard Fauvet devient intolérable à sa femme, et la mort de leur petit enfant achève le désastre de celle qui semblait devoir mener la vie la plus harmonieuse et la plus comblée. On se demande quels peuvent être les desseins ultérieurs de M. Duhamel sur son héroïne; je m'imagine que l'immense épreuve de la guerre viendra transmuer en charité pure ce qui dans la grande âme de Cécile n'est encore qu'aspiration et prescience.

GABRIEL MARCEL.

# La littérature populaire turque et la révolution kémaliste

L'effort littéraire de la Turquie est particulièrement inté-
ressant à suivre, non seulement du point de vue littéraire,
mais aussi des points de vue historique, philosophique et
sociologique, car il est parallèle au programme kémaliste
symbolisé par les six flèches blanches : républicain, natio-
naliste, populiste, étatiste, laïque et révolutionnaire. On a
entrepris, plus qu'une réforme, un changement complet
de la langue et du style. Tout un pan de la culture est
abattu ; des genres entiers sont proscrits, et un tiers des
mots du dictionnaire doivent être remplacés. Il n'est plus
permis non seulement d'écrire en caractères arabes, mais
même dans le style et avec le vocabulaire osmanli. Il s'agit
noins d'imiter l'Europe, comme il y a trente ou quarante
ans, que de restaurer une langue vraiment turque et de
créer une littérature purement turque. D'un côté, le mou-
vement va vers le moderne et, de l'autre, vers le plus loin-
tain passé; il prétend rejoindre, par-delà les siècles de civi-
lisation musulmane, par-delà le syncrétisme culturel du
Proche-Orient, la race turque de l'Asie Centrale, voire, dans
la protohistoire, les mystérieux Hittites de l'Asie Mineure.

Il s'agit d'une des plus étonnantes expériences de l'his-
toire culturelle. Son avenir montrera dans quelle mesure
sont plastiques et dépendantes de la volonté consciente des
hommes (faut-il dire d'un homme ?) la langue, les institu-
tions, la poésie, la musique et la pensée d'un peuple. Il est
peu de problèmes aussi importants.

La réforme de la langue ne va pas sans difficulté. Un
nombre considérable de mots, surtout dans l'ordre abstrait,
philosophique, scientifique et technique, étaient persans ou,
plus souvent encore, arabes. Il faut les remplacer soit par
des mots dérivés de racines turques primitives, soit par des
mots européens dérivés au besoin de racines grecques. On
préfère encore le grec à l'arabe. La tendance est complète-

ment renversée : jadis, pour éviter un mot turc jugé pe
distingué et dont le correspondant arabe ou persan n'étai
pas entré dans l'usage, pour dire un chat, par exemple, le
littérateurs osmanlis recouraient à des périphrases de c
genre : « le petit animal qui a des pattes de lion et le regar
doux ». Désormais l'on appellera un chat, un chat.

Il y avait d'ailleurs, outre la littérature savante, une li
térature populaire, et elles étaient presque absolument im
perméables l'une à l'autre. Peut-on imaginer un process
comparable à celui de notre littérature française ? Au moye
âge, nous avions une littérature d'expression latine et un
littérature plus ou moins populaire en langue d'oïl ou d'o
A la Renaissance, elles se sont rapprochées; les lettrés o
écrit en français, le latin a été peu à peu éliminé; mais l'
nité ne s'est pas faite pour autant : une nouvelle littératu
savante d'un autre genre a accentué progressivement s
différences avec une littérature populaire reléguée dans l
style purement oral, ou une nouvelle littérature interme
diaire, genre feuilleton, journal et music-hall. Le fossé e
néanmoins sensiblement diminué à l'intérieur de la natio
s'il s'est agrandi entre les peuples par la suppression de l'
sage international de la langue savante. Pour l'instant, l
Turquie a entrepris de combler le fossé entre la langu
écrite et la langue parlée. Elle le fait avec une rapidité im
pressionnante et des méthodes « révolutionnaires », ma
il faut reconnaître que la tendance semble dans la logiqu
de l'évolution naturelle. Les révolutions les plus spectac
laires ne doivent pas faire méconnaître la permanence et l
continuité. Cela peut apparaître comme décevant ou comm
réconfortant.

Tout cela dit pour souligner l'intérêt d'une étude comm
celle que publie M. Edmond Saussey sur *La littérature popu
laire turque* (1), d'après les récents travaux, difficilemen
accessibles, des savants d'Istanbul (2).

(1) Volume IV des *Études orientales* publiées par l'Institut fra
çais d'archéologie de Stamboul sous la direction de M. Albert Ga
briel (E. de Boccard, éditeur). M. Saussey a publié l'an dernier da
la même collection une importante anthologie des *Prosateurs tur*
*contemporains*.

(2) D'après, notamment, les publications de la Société du Folklo
turc et de l'Institut de Turcologie, d'après les travaux d'Ali Riz
Zubeyr Kosay, Ahmet Talat et du grand historien Fuad Köprülü.

La littérature populaire turque, dit M. Saussey, n'est pas seulement plus nationale que la savante, elle est aussi plus variée. Alors que la seconde comprenait seulement une poésie lyrique et épique et des annales, la première peut faire valoir une poésie aux genres multiples, une prose romanesque et un théâtre.

La poésie populaire est syllabique et non métrique; elle compte plusieurs genres portant des noms différents, selon la structure des strophes et le groupement des rimes. Elle a, comme Verlaine, une prédilection pour l'impair, surtout pour les vers de sept et onze syllabes. Le genre principal est le *mani*, quatrain de vers de sept syllabes, dont le premier, le deuxième et le quatrième riment ensemble. Dans les plus rudimentaires, il arrive que ce soit la rime et les jeux de mots provoqués par elle qui construisent tout le quatrain, lequel n'a pas de sens général. Mais le *mani* emploie le plus souvent, d'une façon ingénieuse, le procédé de l'association des idées. Un incident du travail quotidien évoquera le rêve le plus cher; les montagnes anatoliennes symboliseront les lois inflexibles du destin; le ciel lunaire et nuageux suggérera les furtives apparitions des créatures gracieuses et changeantes. D'une façon plus complexe, un fait insolite évoquera d'autres choses insolites, aimables ou désagréables surprises. Certains de ces quatrains sont groupés en poèmes de plusieurs strophes, tel le *mani* d'Adilé, qui n'est autre qu'une des nombreuses variantes de la chanson de Magali. Mais la chanson à plusieurs strophes et à refrain proprement dite s'appelle *türkü*. Certaines sont dialoguées, comme celles qui opposent le jeune musulman et la fille du prêtre grec, le prudent sédentaire et la fougueuse fille du nomade turkmène, la mère et la fille à marier. Un autre genre, le *destan*, chante les exploits des héros nationaux et des bandits célèbres, conte des histoires satiriques ou donne des leçons de morale.

Toute cette poésie est chantée. Elle a d'ailleurs un intérêt non seulement littéraire, mais aussi folklorique, ethnographique, et se trouve parfois associée à des rites magiques ou religieux, destinés à faire tomber la pluie ou assurer le bonheur et la fécondité d'un mariage.

On a classé dans la poésie populaire les chants mystiques des confréries proscrites, ce qui permettra de les conserver. On y trouve les grands thèmes de la mystique musulmane,

mais parfois fortement teintés d'influences kabbalistiques, gnostiques, etc...

Il y a aussi une poésie de café, petite-bourgeoise, représentée par les œuvres de professionnels virtuoses, affectionnant les concours, les énigmes, les tours de force, les vers qui peuvent se lire horizontalement et verticalement, qui peuvent être pourvus d'une rallonge démontable, etc... Elle n'est qu'à demi populaire, mais s'oppose, jusqu'au XVIIIe siècle, à la poésie classique osmanli par la langue, le style et le rythme syllabique. A partir du XVIIIe siècle elle se laisse envahir par la métrique quantitative, le vocabulaire persan, l'idéalisme conventionnel, les interminables bavardages de la rose et du rossignol. Elle n'est plus pratiquée que par quelques vieillards, tandis que *mani*, *türkü* et *destan* sont plus vivants que jamais.

La prose est représentée par les contes, les légendes, les histoires d'animaux, qui ont leur place dans le folklore universel, localisés qu'ils sont au nœud des communications entre l'Asie, l'Europe et l'Afrique; des romans de chevalerie, des romans mêlés de prose et de vers. Quant aux fameuses histoires comiques ou grivoises de Nasreddin Khodja, elles se rattachent au cycle méditerranéen de Goha, Joha, Giucca, Giuvali, égyptien, marocain, grec, sicilien. Mais se Sancho Pança, naïf et roublard, s'élève presque à la grandeur quand il se trouve en présence de Tamerlan, et oppose à la force brutale le courage souriant, le sentiment de la mesure et de la dignité.

Le théâtre populaire turc compte les représentations proprement dites de l'*orta oynu*, de plain-pied avec le public, et le fameux écran de Karagueuz. Chose curieuse, beaucoup des montreurs de ces figures translucides articulées appartenaient à des confréries religieuses, et les mystiques voyaient dans ce spectacle un symbole de leurs idées, comme le prouvent des poèmes introductoires : les créatures éphémères qui s'évanouissent quand il plaît à Dieu de les retirer de l'écran n'ont pas plus d'indépendance, entre ses mains souveraines, que les silhouettes coloriées au bout des baguettes du meneur du jeu.

M. Saussey estime d'aileurs que Karagueuz et l'*orta oynu* sont moribonds, non seulement parce qu'ils souffrent de la conccurrence d'un autre écran, celui du cinéma, mais surtout parce que leurs types traditionnels se réfèrent à

ne société déjà loin dans le passé, celle de l'empire otto-
ıan de la décadence, compartimenté, hiérarchisé, bien dif-
érent de la Turquie moderne, où tout le monde porte le
hapeau et où les femmes sont électrices. Bien loin de pou-
oir fournir la base d'un théâtre national moderne, ils ne
ourraient, affirme très sévèrement M. Saussey, avoir sur la
ttérature moderne qu'une influence déplorable. Au con-
raire, les poètes s'inspirent avec succès des procédés et des
ormes de la vraie poésie populaire, et les genres les plus
ntiques seraient aussi ceux ayant le plus d'avenir.

ÉMILE DERMENGHEM.

# Le peintre Georges Rouault

## I, — L'homme

Il donne l'impression de la peur...

Ramassé sur lui-même, la tête engoncée dans les fortes épaul
il court pour traverser les passages cloutés et se réfugier plus v
dans le dédale de la nuit.

Mais ses yeux bleus très clairs ont le regard extatique et pur q
l'on imagine aux martyrs...

Sans ce regard illuminé, ou peut-être à cause de lui, Geor
Rouault semblerait un homme traqué...

Il fuit, sourd à tout ce qui n'est pas le silence de l'obscuri
sans jamais révéler son adresse, il fuit, glabre, le crâne proém
nent, hanté par l'idée de la solitude, suivi par sa fille Isabe
comme par l'ombre mince d'Antigone.

Et le voici soudain chez lui, dans un salon d'une dignité sévè
composé de beaux meubles anciens, un salon aux persiennes c
ses, où s'étend sur un mur le sombre et vaste fusain, daté
1897, *le Christ déposé de la croix*, où luisent dans un coin
rayons rigides et dorés d'un crucifix de gloire, où tombe, lust
du centre du plafond, un bouquet de fleurons de cristal.

Au-delà, c'est la nuit des provinces endormies...

Sa main effleurant mon bras par instants, Georges Rouault pen
à haute voix...

## II. — La doctrine

— La doctrine est un mot terrible... Ma doctrine ? Néant...

— Je crois être le contraire de ce qu'on a dit : une seule fo
une revue anglaise a parlé du « sage Rouault ». C'est ça ! Je
suis pas l'apôtre de la laideur, je ne suis pas un demi-fou; je
suis pas un mystère.

— Le petit flair, c'est mieux que de gros livres.

— L'art a besoin d'une cure de silence, d'une « pause », dep
les *Théories* de Maurice Denis. Nous ne sommes pas, nous
peintres, nous n'avons pas à être des avocats. Les peintres ? M
qu'ils peignent avec leurs mains, avec leurs pieds, avec la pau
de leurs mains, comme le Titien.

— Au fond, au fond, une belle potiche sur un beau marb
deux beaux rapports, c'est toute la peinture.

— Vulgariser, c'est effrayant.

— On ne fait tourner la tête qu'à ceux qui n'ont pas la tête solide. Qu'est-ce qui a perdu Henner et Carolus Duran, qui faisaient de jolies choses dans leur jeunesse, c'est le tourbillon de la vie : ils n'avaient pas de résistance.

— Il faut faire un crédit énorme aux nouveaux. Mais je dirai à ceux-ci, avec Gustave Moreau : « Tenez-vous en garde. Il y a l'académisme du succès, du beau-fixe. »

— J'ai le goût d'un ordre intérieur.

— On revient actuellement à la tradition. La vraie tradition doit s'accomplir dans des efforts lents, silencieux, individuels. Les anciens avaient un métier qui ne s'adapte pas à nous.

— Un jour, je suis allé chez Degas. Il m'a dit : « Si vous voulez faire quelque chose, ne comptez que sur vous. Après ça, c'est la mort. »

Au musée Gustave-Moreau, Degas a regardé mon *Enfant Jésus parmi les Docteurs*. « Ce n'est pas de Moreau, cela. De qui est-ce ? — De moi. Oh! l'Enfant Jésus est emprunté au Vinci, le Docteur à Dürer, la Vierge est un peu de moi... — Eh bien! N'avez-vous donc pas un père et une mère ? »

Il était curieux, Degas. Au moment de l'affaire Dreyfus, il gagnait l'autre trottoir, pour ne pas passer devant la boutique de la mère Weill...

— L'argent, c'est une pourriture. Mais ça aide à être tranquille, à libérer l'esprit... L'argent... Voilà ce qui m'a manqué.

— L'art religieux ? Nous sommes des « spécialistes ». — On dit ça à Saint-Sulpice. — Nous sommes des spécialistes, nous qui avons un certain accent qui fait que c'est religieux !

— Le plus beau ne s'enseigne pas.

— La peinture... C'est un métier damné.

— Devant les acquisitions de l'État, je suis de l'avis de Degas : « Il faut décourager les Beaux-Arts ».

Georges Rouault a signé :

— Ce que j'ai fait n'est rien... Un cri dans la nuit. Un sanglot raté. Un rire qui s'étrangle.

Je suis le lierre de la misère éternelle...

— La grandeur n'est pas dans la proportion mathématique, mais dans l'œil, le cerveau et la main.

— Chers héritiers de la Tradition... seriez-vous parfois plus loin... que moi, pauvre Rouault, de la Voie lactée ?

— Les aveugles aiment à parler des couleurs, dans la lumière. Et les sourds des sonorités très subtiles, comme chacun sait.

La beauté n'est pas toujours si facile à distinguer.

— Peste de la Peinture, tunique de Nessus! »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Quelques heures après m'avoir accueilli, Rouault m'écrit :

« Cher Monsieur,

« J'ai réfléchi, et voici le résumé, tentant de me mettre sur l plan pictural :

« Nous crevons de professions de foi — de factums — et aussi de quatre points de l'horizon de doctrines plus ou moins relevées, plu ou moins lucides — et même seraient-elles subtiles et puissante remontantes, exaltantes, qu'il y aurait toujours pour moi, pauvr hère, un certain point névralgique; la pensée de Poussin me re vient souvent à l'esprit : « Nous faisons un art muet. » En cet a si méconnu encore, avec telles richesses — infinis moyens d'expre sion : forme, couleur, harmonie en cet art pictural.

« Oserai-je dire toute ma pensée ?

« Que ce soit aux Académies du Beau-fixe, ou aux Maisons Culture, je ne sais si l'art doit gagner à devenir « serviteur » d telle ou telle idée; de telle ou telle collectivité, — mais je sa bien que la vie est trop courte pour comprendre que *le meilleu* doit être donné à l'art bien-aimé d'abord.

« Inclus pour moi, pauvre hère, je le répète « inclus » que da cet art tout doit y être, ou latent — tout doit y être ou pourra être sous un jour pictural.

« Si Ariel nous soutient un instant, nous sommes des peintr d'abord, nous ne sommes pas des philosophes, des penseurs, sin en ce ordre-là. Que ceux qui s'hypnotisent sur le sourire de Joconde passent leur vie à faire des histoires sur l'œuvre une fo faite, grand bien leur fasse, mais que d'abord cette œuvre so peinte loin des augures — confession passionnée de ce qui est nous et hors nous, loin des théories livresques et littéraires.

« En cet ordre qui n'est ni de droite, ni de gauche, ni du centr ni politique, ni traditionnel de mode saisonnière, ni anti-traditio nel — ô pédagogues, augures, en cet art bien-aimé qu'on manœuvre pas si bien que « chair à pâté », en cet art bien-aim l'homme le moins éloquent par la langue peut un jour merveille sement parler en vision picturale assez relevée — l'érudition vresque, les plus hautes pensées n'y sont pas forcément « incluses — au sens où tant de gens le supposent — *on a beaucoup travai du chapeau* —, mais cependant à chaque ordre ses moyens d'e pression.

« On a vu des musiciens parler musique et en bien parler, peintres, surtout en France, être des écrivains sensibles — m pour moi chaque ordre a ses moyens propres d'expression — peut y avoir « *parenté d'esprit* », entre artistes d'ordres divers la confusion actuelle vient beaucoup de ce que l'art se met sur plan social trop exclusivement, qu'il vise à mille buts divers, m non à l'essentiel. Cet art dit « décoratif », par exemple — mais i a un décoratif très primaire, un autre plus subtil, et enfin mê « plus d'une demeure dans la maison de mon Père , car à c

de Chardin : Watteau, et aussi bien les sublimes crucifixions du moyen âge. Ceux-là ne se disaient pas spécialisés en art sacré, mais, anonymes, ils écrivaient au faîtage de la cathédrale : « *Non nobis, Domine, sed nomini tuo da gloriam.* »

« Nous pouvons éveiller chez le spectateur telle pensée, tel sentiment, sans être des érudits, des gens tellement savants, des penseurs. Moins de virtuoses au cœur mort, moins d'habiles gens, moins de surproduction, moins de Salons, plus d'efforts lents, silencieux, individuels, persévérants. — *Sursum corda.*

« Il suffit que nous ayons certaine inclination, certains dons, que nous nous enrichissions, mais aussi que nous nous dépouillions ensuite, si cette grâce nous est accordée.

« Forme, couleur, harmonie, c'est en notre langue qu'il faut parler et nous recueillir — en notre langue picturale d'abord — avant de nous mettre au service de tel ou tel mouvement. Et le plus terrible, c'est qu'il est des choses en art, les plus belles, souvent les plus subtiles, qu'on n'enseigne pas, et qui sont accordées, épanouies à gratuité. Cela ne doit pas décourager ceux-là assez modestes pour ne pas se croire capables de donner l'équivalent du Jugement dernier — car il y a des usurpateurs, ceux-là qui hypocritement ou brutalement jouent des coudes pour prendre le premier rang, mais le temps met assez rapidement certaines choses au point, avec quelques erreurs encore cependant, car il y a souvent des procès à reviser — en cette vie d'embûches et de malices.

« La vie est trop courte pour résoudre *au mieux* tant de questions pressantes en notre art.

« Mais y sont incluses si nous en connaissons bien les moyens d'expression en mineur ou majeur, nos révoltes, nos joies, nos douleurs, plus que nous ne le soupçonnons, si nous ne nous dispersons pas trop vers les modes saisonnières. »

## III. — L'histoire

Le peintre aux yeux de lumière s'esclaffe et tousse :

« Ma vie ? Néant! néant! Je suis né dans la cave le 27 mai 1871, rue de la Villette, en pleine Commune... Ma grand'mère était sortie pour chercher le médecin. Elle a vu les barricades... Pan... Pan... On lui dit : « Portez des pavés, citoyenne! » Elle boitait, elle était tombée d'un cerisier, enfant... Elle a pu s'échapper... Arrivée chez le médecin, un obus l'a fait tomber à genoux, devant le concierge... C'était tout près du Mur des Fédérés... Mon grand-père arrive, peu de temps après... « Ils sont tous morts ? » On lui crie — il avait l'oreille dure — : « Y en a un de plus! »

Mon grand-père... Il aimait Daumier, Manet. Il me disait de Manet : « C'est un grand peintre. »

Mon grand-père est mort. Mon père m'a placé chez un peintre verrier. J'y faisais tout... des courses... J'ai subi le pire pendant

deux ans et demi. J'encaisse très bien : j'ai un fonds breton..

Il y avait déjà des inspecteurs du travail. Quand ils venaien mon patron, un Italien, me mettait au chevalet. L'inspecteur l' félicité de s'occuper si bien de moi... Après ça, mon patron m donné, pour le dimanche, une boîte de couleurs.

Le soir, j'allais à l'École, aux Arts Décoratifs. J'ai appris beau coup de choses.

On a fait cuire mes choses religieuses. Je voulais les effacer... J'a passé vingt ans dans les vitraux...

Hirsch, un Juif converti qui avait l'air d'un Rembrandt. a été u dernière station.

— Je travaille pour Besnard : allez chez lui, me dit-il un jour.

Besnard regarde mes cartons :

— Il me faut des plombs noirs pour l'École de Pharmacie. Faite les-moi.

J'ai refusé, je ne voulais pas faire tort à mon patron.

Mais quand je suis rentré, j'ai dit :

— Monsieur Hirsch, je m'en vais!

Je gagnais chez lui quarante sous par jour. Il m'a dit :

— Vous voulez gagner plus ? Entendu... Cinquante sous...

— Non!

— Trois francs!

— Non!

— Quatre... cinq francs!

— Non, monsieur Hirsch...

Il m'a proposé jusqu'à dix-sept francs. Il ne comprenait pas.

— Monsieur Hirsch, je veux peindre!

— Vous êtes perdu! Je suis peintre, troisième médaille du Salon élève de Picot, et vous voyez, je fabrique des vitraux!

Les vitraux! A Ligugé, Huysmans me dit un jour : « Commen Ceux de Saint-Séverin sont de vous! » Il n'en revenait pas.

Je suis parti; je suis allé à l'École des Beaux-Arts. Élie Delauna m'a corrigé une seule fois; il meurt. Il ne m'a pas flanqué à l porte. Il a seulement remarqué : « C'est un peu veule... un pe jeune... »

C'était mieux que les théories des cafés de Montparnasse.

Puis je suis allé chez Gustave Moreau.

Il m'a fait monter en loge pour le Prix de Rome : sujet *Samson* Après, j'ai fait le Chenavard, l'*Enfant Jésus chez les Docteurs*, e 1894. Mon concours de loge m'avait rapporté mille francs, un con cours d'atelier trois cents francs... la fortune!

Pour le Prix de Rome, Moreau avait déclaré : « Il aura le Prix o rien. Je lui donnerai des moyens. » Il me les a donnés. 2400 fran par an. Moreau! Il n'était pas d'une « classe »... Il se mettait d plain-pied avec tous...

Moreau, c'était un des hommes les plus dégagés que j'aie con nus...

J'avais mon petit capuchon unique, fermé par une coquille d'ar-
;ent, et une paire de souliers à clous.

— C'est l'élève de Moreau, disaient les camarades, il porte des
ijoux...

René Piot, lui, m'a dit : « Tu as une étoile! »

Moreau a dit un jour à M. Vitta... le baron :

— C'est un ancien peintre verrier, il fera mieux que moi.

Moreau vomissait de la bile quand il montait dans son fiacre, sor-
ınt des jurys.

Je n'ai pas l'ombre de haine, je bénis ces gens... Non pas que je
ɔis conformiste... J'ai les angles aigus, ceux de l'Institut les ont
rrondis...

Au Salon, j'étais l'espoir...

Léon Bloy rencontre un jour dans l'escalier son voisin Bernard,
ui montait un litre de vin. Ils parlent de moi. « C'était l'espoir de
ı peinture française, dit Bernard... Il s'est roulé dans la boue! »

Une fois j'ai donné des leçons, à un seul type.

J'arrivais toujours en retard. Il a voulu me voir peindre... C'était
ffroyable... Il a voulu connaître le dosage de mes glacis!

— Demandez donc à votre cuisinière comment elle fait sa mayon-
aise! Retournez aux sciences exactes.

Il y est retourné, et ça lui a réussi. C'est lui qui a fait l'analyse
ıimique du Saint Suaire de Turin...

Moreau mort, mes yeux se sont ouverts. J'étais comme le marin
ui se tenait au rivage, qui coupe sa main, va au large...

## IV, — L'ŒUVRE

Il n'y a dans l'œuvre de Rouault d'horribles que ceux qui la
:gardent, se complaisent, en philosophes et en esthètes, cruels par
mission, à cette vision. Ses êtres, l'ombre immortelle et profonde
ɔmble les avoir vomis.

Les yeux dilatés, champlevés comme ceux des masques de momies,
s surgissent des ténèbres qui les enlisent, gonflés de misère, de
ɔute la misère qui sature les habitants des loges de concierges, des
ıines, des cagnas et des tranchées, des arrière-boutiques, des pri-
ɔns, des taudis. Et du métro où l'on passe afin de s'habituer aux
veaux...

Rouault les a tous peints, ceux qui digèrent si mal notre honte,
:ux qui sont gras de cette inassimilation, et aussi tous les faméli-
ıes, rabotés par l'imminence du cercueil immanent, tous les vi-
ınts que la mort bientôt rétrécira, les vivants dont la chair, déjà,
npeste la terre...

Par Georges Rouault, un peuple entier sort de la fosse commune
ı *nous* le maintenons, aveuglé, hébété par les premières lueurs
: la résurrection.

GASTON POULAIN.

# CHRONIQUE

Sous le titre de *Poids du Ciel* (1), M. Jean Giono vie de publier trois essais qui contiennent ce qu'il faut bi appeler sa philosophie. Cela s'appelle *Danse des âm modernes, les Grandeurs libres* et *Beauté de l'Individ* Et c'est orné de trente-deux astrophotographies d quelques-unes sont très impressionnantes. Henri Po rat avait prévu que, passant de la colline à la montagn de Manosque au Contadour, Giono finirait par découvr les étoiles. Voilà qui est fait. Il est facile de sourire c certaines naïvetés. Ce que je veux exprimer, au con traire, c'est la sympathie que m'inspire la tentative c Giono. Quoi qu'il fasse, il est un authentique poëte e après tout, le matérialisme de Lucrèce ne gêne pas tell ment l'admiration que nous éprouvons pour le *de natu rerum.* Je sais bien que, pour Giono, un danger suppl mentaire vient de son isolement, de la nature très sp ciale de cet isolement, qui le voue à la ferveur admira tive d'un petit groupe. On a parfois un peu trop l'im pression qu'il vient de découvrir la Lune.

Ce n'est pourtant pas là-dessus que je le chicanera Car c'est le fait de tous les poëtes véritables, de déco vrir la Lune. Ils sont tous des enfonceurs de portes o vertes. C'est que tous les autres hommes, vivant a milieu des merveilles, ne les ont jamais vues. No savons bien, par exemple, que la Terre tourne sur ell même en vingt-quatre heures et qu'elle est constammen parcourue, d'un pôle à l'autre, par une immense auro et par un immense crépuscule. Mais que faisons-nous c

(1) Un volume illustré de 32 astrophotographies, N.R.F., 193

cette science, qui demeure morte en nous ? Tandis que le poëte la rend vivante. Autrefois Claudel, dans son *Art poëtique,* le faisait en quelques lignes. Il faut plus de pages à Giono, mais elles sont très belles. Tandis que le vapeur soviétique, parti d'Odessa, s'enfonce vers l'Ouest à la poursuite du Soleil, le fonctionnaire qui, du fond de la Sibérie, lui a câblé l'ordre de départ, traverse la nuit au milieu de la steppe, cependant que l'aurore hâte ses pas vers l'Asie, par-dessus le Pacifique. Et toute l'humanité veille ou dort suivant ce grand rythme quotidien.

Je ne suis pas aussi facilement Giono, ni surtout avec autant de plaisir lorsqu'il s'enfonce dans les arcanes vertigineux de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, qui se rejoignent, à la limite. Pascal nous suffisait, peut-être. Mais le propre du poëte, c'est que, pour lui, rien n'est jamais dit et qu'il ne vient jamais trop tard. Cette naïveté me plaît infiniment, et je ne pense pas qu'elle soit jouée. En tout cas, elle est dans le droit fil du thème central, lequel me paraît être que la technique moderne tend à éloigner de plus en plus l'homme de son milieu naturel. Par suite à le dénaturer et à le mutiler. Il est certain qu'un très grand nombre d'hommes, sous toutes les latitudes, vivent encore selon la nature, étroitement accordés au rythme des saisons et à un terroir dont leurs yeux connaissent les moindres détails. Ce sont les paysans. Et Giono professe que tout ce qu'il y a présentement de monstrueux et d'inhumain dans la condition humaine, est le fait de la civilisation industrielle, qui substitue l'artifice à la nature. Une espèce de combat est donc engagé entre les paysans et le reste des hommes. L'humanité sera sauvée ou perdue, selon qu'il tournera dans un sens ou dans l'autre.

Je pense qu'il y a dans ces vues une très grande part de vérité. L'homme, qui était servi par l'outil, est asservi par la machine. Si la machine vient à tuer l'outil, l'humanité risque de ne jamais s'en relever, et Giono nous fait, à la fin, un tableau épouvantable de ce peuple de robots que la machine finira, si on la laisse faire, par

sécréter pour son service. Tout cela, cependant, nous le savions. Je ne dirai pas qu'il soit inutile de nous le rappeler; mais enfin, il serait trop aisé de souligner toutes les insuffisances de Giono, qui parle un peu à tort et à travers de l'âme. Que l'homme soit aussi un grand être spirituel, je ne dirai pas qu'il l'ignore délibérément, mais il ne semble pas en tirer toutes les conséquences. Sa méditation s'appuie sur une métaphysique incertaine. On ne le lui reprocherait pas, s'il témoignait d'une ambition plus modeste.

Et pourtant, je ne puis m'empêcher d'être saisi par un tel livre, comme je le fus par *Batailles dans la montagne*. Ce n'est pas seulement à cause de l'évidente sincérité de l'écrivain; mais parce qu'il a, véritablement, le souffle épique, et c'est une chose assez rare pour qu'on la salue au passage. Je veux dire que cette prose dense et un peu lourde nous entraîne comme malgré nous. Elle s'essouffle dans l'abstraction, mais devient magnifique aussitôt qu'elle retrouve le détail concret. Telle description de la haute vallée de la Durance; tel dialogue entre le berger et le tisserand du village sont des chefs-d'œuvre. On objectera peut-être que Giono ne se renouvelle guère, et que nous avions déjà cela dans ses précédents ouvrages. J'en conviens, et cependant je ne me lasse pas d'entendre la voix de ce paysan qui est retourné à ses origines et qui considère la voûte céleste, malgré les astrophotographies, comme ses ancêtres l'ont toujours vue, c'est-à-dire la voûte des merveilles, des présages et des catastrophes. L'homme n'a pas ajouté un pouce à sa propre taille, et il demeure très misérable et très seul devant l'immensité de l'univers, si Dieu lui manque. Fragilité de nos constructions politiques et vanité de notre parole!

Lieux communs encore; lieux communs toujours. Mais ces lieux communs sont la matière de toute poésie. Ni le lieu commun, ni la redite ne sont au poëte des objections valables. Et Giono parle magnifiquement de l'art à propos de Shakespeare ou de Mozart. Il l'oppose à la tech-

nique, et il a raison. Mais il ne voit pas que, si l'art nous introduit au mystère du monde, et à notre propre mystère, il est impuissant à nous conduire au-delà. C'est pourquoi tout cela, finalement, se résout en un individualisme assez court. Giono écrit : « Vivre, c'est chercher la joie naturelle. La joie n'est ni un produit social ni un produit technique. C'est un produit individuel que l'individu riche de richesses naturelles sera plus qualifié qu'un autre pour acquérir et pour garder tout le temps que sa matière occupera l'espace et le temps d'un homme. » Que Giono ne s'étonne pas si nous trouvons cette philosophie un peu courte. Car la joie n'est rien, ou bien elle est un dépassement; elle est ce qui brise un instant, au prix même d'une douleur, ce qu'il nomme « l'espace et le temps d'un homme », et le met en contact avec ce qui est, de soi, hors de l'espace et hors du temps, même l'espace et le temps sidéraux.

Avec cette joie naturelle, dont il nous parle, nous ne sommes pas loin de Rousseau, et encore moins de Bernardin de Saint-Pierre. Tout le malheur de l'homme vient sans doute de ce qu'il n'y a plus pour lui de joie naturelle, et Giono devrait bien se demander pourquoi l'homme se jette avec une telle frénésie, vers les joies artificielles, sinon parce qu'il sait que la joie existe, mais il désespère de la trouver dans la nature. Aux époques troublées comme la nôtre, le retour à la nature est une nostalgie bien compréhensible, et que Giono n'est pas le seul à éprouver. Mais si la nature de l'homme est brisée, il faut la dépasser pour la refaire. Vouloir la combler autrement, c'est renouveler le supplice des Danaïdes. Je ne veux, d'ailleurs, pas faire à Giono une querelle de théologien, où ce dont je manquerais le plus, c'est de compétence. Je ne puis pourtant laisser passer sans les relever les presque dernières lignes de son livre : « Je vais vous dire le vrai motif de votre haine : vous n'avez trouvé personne à adorer dans ces pages; et vous avez un terrible besoin d'adorer. La grande vérité est précisément qu'il n'y a rien ni personne à adorer nulle part. »

Je puis assurer, quant à moi, que, malgré cette négation finale, ce n'est pas de la haine que m'inspire le livre de Giono. Mais enfin, puisque l'homme éprouve un si terrible besoin d'adorer, pourquoi Giono ne se demande-t-il pas si un tel besoin n'est pas naturel, lui aussi, et si ce n'est pas dénaturer l'homme que de vouloir à tout prix le lui enlever, et conduire une entreprise vaine que de chercher la joie ailleurs que dans cette adoration ? Le pullulement des faux dieux (ils ne furent jamais si nombreux qu'à notre époque) n'a jamais rien prouvé contre le vrai Dieu. Giono a raison de pourfendre impitoyablement les idoles qui encombrent ce temple qu'est l'Univers. Et cependant — il n'y peut rien — l'Univers est un Temple. Il ne serait pas peuplé d'autant d'idoles si Dieu seul y était adoré. On ne lutte pas en même temps contre les idoles et contre Dieu, car les idoles naissent précisément de l'absence de Dieu. Que Giono se regarde donc lui-même; et qu'il considère autour de lui les fidèles du Contadour. Qu'il nous dise ensuite s'il a vraiment tué les idoles. Il ne suffit pas d'ajouter aux lignes que je citais plus haut, celles-ci, qui servent également de *prière d'insérer* : « Et voilà l'endroit où je vais vous laisser pour qu'à partir de là vous fassiez vous-même votre espérance. Je ne fais effort ni pour qu'on m'aime ni pour qu'on me suive. Je déteste suivre, et je n'ai pas d'estime pour ceux qui suivent. J'écris pour que chacun fasse son compte. »

Non, cela ne suffit pas. Car alors Giono ferait aussi bien de se taire. Il sait parfaitement que la parole est faite pour être communiquée, et que, s'il parle ou s'il écrit, quoi qu'il veuille, il s'en trouvera qui le suivront. Peut-il même affirmer qu'il n'y en a pas, et qu'il ne les connaît pas ? Le cas de Giono est singulier et pathétique. C'est un prophète qui ne croit pas en Dieu et qui ne veut pas que l'on croie en lui-même. Il est logique, certes, car si l'on ne croit pas en Dieu, on ne peut croire en personne. Mais s'il poussait jusqu'au bout sa logique, il n'écrirait plus, ou du moins il n'écrirait plus d'ouvrages

prophétiques. Félicitons-nous de cet illogisme, car, malgré ses insuffisances, le livre est émouvant et beau. Et souhaitons que Giono s'élève maintenant plus haut que les étoiles. Qu'il aille plus loin que la Vie, qui est la dernière idole devant laquelle il nous invite à ployer le genou. Car c'est elle, au fond, pour lui, la Loi suprême, elle qui pose tous les problèmes et qui n'en résout aucun. Il suffit de ne pas lui demander de raisons. Mais le malheur de l'homme, c'est qu'il ne peut se tenir d'exiger la raison de tout, même de la vie. Je voudrais rappeler pour finir une parole, de Charles Morgan, que je cite de mémoire : « L'essentiel pour tout homme est de savoir ce qu'il met au-dessus de sa propre vie. » Cette question, pour Giono, est une question absurde et impie. Il faut pourtant que nous la lui posions, à la fin, quelque inconvenance qu'il y trouve. Du point de vue de Giono la mort la plus simple et la plus naturelle n'est pas moins injustifiable que la mort sur le champ de bataille, qui lui inspire tant d'horreur. Refuser de donner sa vie dans tous les cas, c'est la priver de sens.

JACQUES MADAULE.

## Poésie catholique ou Poésie tout court ?

Il n'est question actuellement que du redressement nécessaire de la France. Prendre conscience de ses ressources est la première démarche pour ce redressement. A l'encontre des esprits faussement réalistes, nous pensons que la poésie — la vraie — est parmi les ressources les plus précieuses dont dispose une nation. La poésie n'est-elle pas un miroir qui révèle au pays de quoi est faite sa substance spirituelle ? Aussi le livre de Louis Chaigne : *Anthologie de*

*la Renaissance catholique*, tome I (1), est-il précieux par l
panorama riche et varié qu'il offre des poëtes catholique
de l'heure présente.

Poëtes catholiques ? dira-t-on, ce n'est donc pas toute l
poésie ? Il est vrai qu'un débat peut s'instaurer sur ce point
Mais dans une lettre-préface reproduite en fac-similé, Clau
del prend vigoureusement position.

Le monde en a assez de tous les oripeaux des écoles d
passé : classicisme, romantisme, symbolisme, tous le
« ismes » qui ne sont que procédés masquent un vide do
les jeunes hommes actuels ont horreur. Désormais les vie
les figures sont périmées ; tout l'attirail gréco-romain
perdu son attrait de clinquant. Nous en avons assez d
« blasphèmes pompeux de Leconte de Lisle, des sifflot
ments de ce canari de bibliothèque qu'on appelle Anato
France ». Combien nous comprenons l'auteur de l'*Annon*
*faite à Marie*, lorsqu'il dénonce chez les classiques consid
rés comme des maîtres de pensée, des formateurs de la jeu
nesse, ces traces de naturalisme païen, de sensualisme o
d'orgueil de la vie qui faussent jusque chez un Pierre Co
neille ou un Louis Racine ce qu'il y avait d'authentiqu
ment chrétien chez ces grands esprits.

D'aucuns crieront à l'impiété ou au scandale. Pourtan
il y a un scandale plus fort que de juger ses maîtres à l
lumière des principes éternels de la religion : c'est de co
tinuer d'accepter l'ivraie mêlée au bon grain. Contre cett
complicité du vieil homme païen caché en chacun de nous
la nombreuse phalange des poëtes catholiques a réagi, e
c'est à leurs chants qu'il convient maintenant de prête
l'oreille. Un vent de pureté se lève :

... Il faut tenter de vivre.

Il faut en revenir à la poésie de Dante, de saint Françoi
d'Assise, de l'Évangile; à la poésie qui va au centre de l
question, au noyau de ce monde créé : le mystère du su
naturel enclos dans la nature.

Enfonçons cette idée dans la tête de nos contemporains
la nature sans la surnature est incompréhensible, et l'espri
de l'homme est fait pour comprendre et pour jouir. Seul
la poésie catholique, parce qu'elle prend tout l'homme, –
corps et âme joints ensemble et ne faisant qu'un, — donn
à l'esprit la plénitude de joie à laquelle il aspire. La beaut
du monde, fragmentaire et transitoire, postule une beaut

souveraine et éternelle d'où elle tire sa source. Les poëtes catholiques, le livre de Chaigne en témoigne, sont les seuls à pouvoir entrouvrir l'abîme de lumière qui réjouit les bienheureux, les seuls à pouvoir exprimer le tragique d'un monde blessé par le péché.

Des exemples choisis parmi les précurseurs, Lamartine, Victor Hugo, Baudelaire, surtout Verlaine, dont le dialogue de l'âme pécheresse avec son Créateur atteint une acuité pascalienne, nous amènent aux poëtes qui vivent présentement et continuent à chanter au milieu de la tempête. Ils nous disent leurs débats intérieurs, leurs luttes contre les passions, leurs prières, leurs effusions en face des spectacles de la nature. Ils célèbrent leur pays natal, l'amour humain qui enfonce ses racines dans la Charité divine. Ou bien, puisant leur inspiration dans l'Écriture, ils s'élèvent jusqu'à cette Charité elle-même « qui met en branle le ciel et les autres étoiles ».

N'est-ce pas un prêtre, l'abbé Altermann, qui met la poésie dans son véritable jour ?

« ... et quel serait enfin le rôle du poëte, si ce n'est de prédisposer à la Grâce en inspirant le goût des choses divines ? »

Or seuls ceux qui ont le goût des choses divines savent agir sur terre. Le poëte, et le poëte catholique par excellence, est un excitateur d'action. Voilà pourquoi le livre de Chaigne nous semble précieux : il présente un résumé des principales tendances poétiques actuelles, dans le cadre de la grande communion catholique qui embrasse toute la terre et tout le ciel, mais chaque chose à sa place et dans l'ordre providentiel. Une judicieuse introduction pour chaque poëte, des notes biographiques et bibliographiques qu'on ne trouverait nulle part ailleurs achèvent de faire de ce volume un instrument de travail et un livre de chevet.

C'est, dans le domaine intellectuel, un premier rassemblement des forces vives du pays. Groupés autour de ces deux colonnes de l'inspiration poétique, Charles Péguy et Paul Claudel, les poëtes catholiques d'aujourd'hui semblent des mouettes, à l'extrême pointe des vagues, qui aperçoivent le rivage et l'indiquent de leur battement d'ailes. Est-il désormais possible de concevoir une autre poésie ?

Yves Sjöberg.

# Littérature du vingtième siècle (1)

M. André Rousseaux donne depuis de nombreuses années une chronique littéraire extrêmement intéressante et savoureuse dans le *Figaro littéraire* et la *Revue Universelle*. Il a réuni ces articles divers dans un livre qui porte un très beau titre : *Ames et visages du XXe siècle*, qui obtint le Grand prix de la critique en 1933. Il a donné, quelques années après, sous le titre *Le Paradis perdu* (il a au moins des titres qui veulent dire quelque chose !), trois études sur Colette, André Gide et Giraudoux, qui vont très loin dans le secret des êtres qu'il approche. *Littérature du vingtième siècle* est un recueil analogue à *Ames et visages*, mais il est précédé d'une préface d'une trentaine de pages où M. Rousseaux tâche de nous dire enfin son propre secret, où il s'explique sur sa conception du critique. Je dis du critique, et non pas de la critique. Car la critique de M. André Rousseaux est des plus personnelles; elle est liée à la personnalité du critique.

C'est bien pour cela qu'elle est lue et suivie; et cela est plus rare qu'on ne le croit pour une critique. J'aimerais pouvoir dire un jour l'importance d'hommes comme M. Rousseaux ou M. Jaloux, qui font que notre époque, en matière de critique, ne me semble pas céder à celle de Sainte-Beuve. J'aimerais dire, aussi, pourquoi le public ne s'en aperçoit guère. Je ne cite pas Sainte-Beuve pour rien. Comme lui, l'un et l'autre sont des créateurs. M. Jaloux l'a prouvé dans des œuvres d'imagination. M. Rousseaux le montre dans sa critique même (surtout dans *Le Paradis perdu*), où il n'hésite jamais à prendre parti.

C'est parce que M. Rousseaux est créateur qu'il a, et plutôt à son insu, comme à chaque fois qu'il s'agit d'une con-

(1) Par André Rousseaux. Albin Michel, éditeur.

aissance vitale, une conception de l'homme, de la vie qu'il
ı éprouver au contact d'autres vies et d'autres destinées.
n voit par où sa critique diffère d'une critique professorale
mme celle de Lanson, ou de celle uniquement intelligente
e Thibaudet. Aussi bien, en face d'une œuvre, peut-on
rler avec M. Rousseaux d'une véritable rencontre, mais
finiment plus profonde que nos rencontres ordinaires,
rce qu'il s'agit ici, comme dit M. Valéry, d'une commu-
cation entre l'intime d'un homme et l'intime d'un autre
omme. Et l'idée d'une *rencontre* implique encore ceci :
r delà l'œuvre c'est à un homme qu'il faut atteindre, c'est
lien entre l'auteur et l'œuvre qu'on veut rétablir, et le
cret où celle-ci a sa source au cœur d'un être humain.
. André Rousseaux a la curiosité des êtres. Quel est le
int au cœur d'un homme, par où une œuvre se dénoue,
ilà ce qu'il cherche. Il ne le trouve pas toujours, ce secret
ıi se dérobe souvent à celui même qui le porte, et dont
paisseur nocturne fait le prix des œuvres les plus lumi-
uses. Quand il nous dit : « L'insolence fait partie du
nie de M. de Montherlant. Elle en est même l'essentiel... »,
us avons bien l'impression d'un défi. Mais poussez quel-
es lignes plus loin, et le cas de M. de Montherlant devient
op humain pour n'être pas un peu vraisemblable. « J'ai
ujours pensé, dit-il, qu'il (M. de Montherlant) aurait dû
re moine ou soldat pour accomplir son destin. Il est écri-
in, pis-aller qui n'est pas sans péril. » On sent ici qu'on
uche à quelque chose de plus profond, à partir de quoi
ı homme — je ne dis pas qu'on se l'explique — nous de-
ent proche. Car un homme ne se réduit pas à son portrait.
cela M. André Rousseaux le sait. Lorsqu'il donne à un
ses chapitres ce titre : *Julien Benda ou l'homme sans
ur*, ou lorsqu'il écrit : « A l'enseigne du pense-petit, le
ofesseur Alain tient, depuis quarante ans, boutique de
ilosophie », il y a là bien plus que le sourire d'un homme
sprit, je ne sais quoi encore... Mais je le dirai à M. André
usseaux une autre fois.
Au fond, à travers les livres, c'est une notion de l'homme
e M. Rousseaux veut éclaircir. C'est pourquoi sa critique
pu paraître dogmatique à ceux qui le jugent superficiel-
nent. Et il y a ici plus qu'un homme, mais deux hom-
es, l'auteur et M. Rousseaux. Sans quoi il n'y aurait pas
de rencontre. La tâche du critique ici n'est point diffé-

rente de celle de l'artiste, et celle-ci point différente de ce
de nous tous qui faisons métier de vivre. L'un et l'au
sont engagés dans cette entreprise obscure et difficile d'
mer et de choisir. Seulement le critique a la charge de
reconnaître mieux qu'un autre et de nous l'expliquer,
donner un sens à la hasardeuse rencontre de l'amour.
y faut beaucoup d'intelligence et de sensibilité, et mê
une intelligence sensible comme celle de M. Rousseaux.

Il y a là une trentaine de pages sur la philosophie de
critique, qui sont les plus belles et les plus hautes que j'
jamais lues. Il en faut citer au moins celle-ci :

« En attendant que l'*ultima hora* exerce sur notre vie
lecture rétrospective qui précédera l'élection suprême
faut vivre. « Il faut tenter de vivre », dit le poète; c'est
dire qu'il faut avancer sur le chemin qui est celui des
tions humaines, le chemin qui se déroule entre deux ho
zons : d'un côté la profusion aveugle des dons offerts p
la nature; de l'autre, l'idée d'une vérité parfaite, princ
d'une vie forte et pure, par où la puissance de la natu
prend son sens et sa portée. C'est la vie même de l'hom
que de partager son cœur et ses forces entre ces deux ho
zons, mieux, de rassembler ses forces et son cœur pour u
les richesses des deux paysages. C'est toujours le chemi
ment entre *aimer* et *choisir*. C'est la tâche humaine que
sauver d'une incessante perdition les fleurs et les fruits
la vie naturelle, en les recueillant dans une vie où la
beauté se dégage de leur mortelle faiblesse. C'est l'objet
arts, que ce *salut de la nature*, par où chaque artiste a u
mission de petit saint François profane. C'est la vie mê
de la poésie que d'inviter la nature à des conquêtes q
l'homme peut seul lui ouvrir. Car tout homme est un po
possible. Le critique aussi, qui ne saurait accomplir plei
ment son œuvre s'il n'est pas poète d'abord. »

M. André Rousseaux est un poète possible. Nous en so
mes avertis.

PIERRE DODINE.

# QUELQUES LIVRES

**Jeunes morts chéris des dieux,** par A. Pierhal (Éditions Pierre Tisné, Paris, 1938).

M. Armand Pierhal, qui s'était déjà signalé par beaucoup d'excellentes traductions, vient de nous donner, sous le titre de *Jeunes morts chéris des dieux,* un roman fort distingué. Cela se passe à Genève, aux premières années de l'après-guerre, dans une étrange institution de culture physique et morale, où quelques jeunes gens sont égarés parmi de nombreuses jeunes filles. M. Pierhal y a trouvé une bonne occasion de peindre des milieux internationaux qu'il connaît bien. Le drame est l'amour malheureux (faut-il dire malheureux ?) d'un jeune Français volontaire et raisonneur, pour une de ses camarades anglaise. Tout se termine par un suicide, qui me paraît au moins inutile. Il a le mérite de justifier le titre; mais la vie comporte rarement des solutions aussi radicales. J'entends bien que Michel ne se suicide pas uniquement parce que Minona a refusé de passer une matinée avec lui. C'est un prétexte, tout au plus, et ce n'est pas le seul. Néanmoins, ce suicide gratuit me gêne un peu chez un jeune homme qui n'y semblait pas particulièrement prédisposé.

En revanche, M. Pierhal s'est fort bien sorti de la difficulté qui consiste à prendre pour héros principal un homme qui n'est pas aimé, ou qui, du moins, se croit dédaigné. Je ne connais pas de sujet plus ingrat, car il est malaisé de rendre également sympathiques au lecteur le héros et l'héroïne d'un tel drame. Nous ne connaîtrons jamais, au fond, le secret de Minona, qui est la plus réservée des jeunes filles. Nous ne faisons que l'entrevoir, mais cela nous suffit, et M. Pierhal n'aurait pu, sans mentir, nous en livrer davantage. Car c'est toujours un grand mystère pour elle-même qu'une femme qui se refuse. En face de celui qui l'aime, elle porte la redoutable responsabilité du choix. Un mot va l'engager; et si ce mot n'est jamais dit, ce n'est pas uniquement sa faute à elle; mais c'est aussi la faute de Michel, qui parle trop, dont la personnalité s'impose, malgré lui, d'une manière exubérante. La destinée, une destinée assez cruelle, plane sur ces amours avortées.

Les femmes refusent-elles leur amour à ceux qui sont chéris des dieux jaloux ? J'ai peine à me contenter de cette mythologie poé-

tique. Mais il y a certainement là un problème grave, qu'il fau savoir gré à M. Pierhal de n'avoir pas esquivé. Il ne l'a pas résolu dira-t-on. Mais qui le résoudra ? La vie, comme le Sphinx, nou pose à chaque pas des énigmes. L'erreur des jeunes gens comm Michel est de vouloir à tout prix les résoudre, et de se précipite dans le gouffre la tête la première, parce qu'ils n'y sont pas par venus. C'est peut-être la raison profonde pour laquelle Minona s refuse, bien qu'elle ne soit pas insensible au sentiment qu'ell a fait naître.

Chemin faisant, M. Pierhal a écrit de fort belles pages sur l joie des corps harmonieux. Joie un peu païenne, mais dont l'in suffisance n'échappe pas à l'auteur, puisqu'il nous montre en asse fâcheuse posture ce professeur de sagesse que prétendait êtr M. de Saint-Légier. Dans une telle atmosphère, je ne dis pas qu le suicide est normal; mais enfin il est dans l'ordre des chose après un échec inexplicable et humiliant. Et c'est peut-être la leço du livre.

J. M.

**Léonard Constant**, par J. Plaquevent (Éditions du Seuil Paris, 1938).

Léonard Constant ne fut pas un homme de lettres. Ce professeu de philosophie au lycée de Mayence, tué obscurément en pay rhénan, dans une bagarre, tandis qu'il portait secours à un blessé était pourtant un grand esprit et un grand cœur, de ceux qu honorent le plus l'Université, la France et l'Église. J'espère que grâce au livre dont je parle, et qui est digne de son héros, le nom de Léonard Constant ne sera pas oublié par ceux qui n'eurent pa la joie de le connaître. M. Plaquevent lui-même n'a pas eu cett joie, et pourtant son ouvrage réalise ce miracle de ressusciter devant nous un grand mort.

L'auteur a interrogé ses amis, les membres de sa famille, le papiers qu'il a laissés; il vit dans cette ville de Pau, où Léonard Constant enseigna autrefois. Mais surtout son cœur et son esprit étaient les mieux faits pour comprendre cette âme d'élite. En étu diant la pensée de Léonard Constant, c'est tout un périple philo sophique que nous accomplissons, sous la conduite du guide le plus docte et le plus lumineux. Et c'est, en évoquant *le Sillon* toute une grande et belle part de notre histoire religieuse e sociale que nous rappelle M. Plaquevent. Mais enfin, ce qui nou attache et nous retient dans son livre, c'est la figure de Léonard Constant lui-même. Il a pu participer, il a participé autant ou plus que personne aux grands débats de son temps. Et cependant il arrive qu'aucun parti ne peut vraiment le revendiquer pou sien; ou que, ce qui revient au même, plusieurs peuvent égale

ment se prévaloir de sa sympathie et de son amitié. Si c'est un miracle, c'est celui de la charité chrétienne, d'une charité vraiment universelle.

Léonard Constant a beaucoup sacrifié de lui-même. Il n'a pas fait carrière, comme il lui aurait été facile. Il a renoncé au bonnet de docteur, à la gloire d'imprimer sa marque propre sur la philosophie de son temps. Il a été d'abord l'homme de son métier, donnant à ses élèves tout le temps que n'absorbait pas le soin d'une famille nombreuse. Quant au reste, il appartenait à tous ceux — et ils étaient innombrables, même parmi les plus humbles — qui avaient besoin de lui. On peut estimer que nous y avons perdu de belles œuvres, et l'on a le droit de les regretter. Mais Dieu seul est juge du bien que, de cette manière, Léonard Constant a réalisé. Quelques témoignages émouvants nous permettent de l'entrevoir. Et pour ceux qui demandent des signes, il suffit de penser à l'unanimité qui s'est faite autour de cette tombe prématurément ouverte, de Barrès et de Maurras à Marc Sangnier, des nationalistes allemands aux séparatistes rhénans.

Tout cela se faisait avec grâce, avec gaieté, sans aucune contention. Personne ne fut moins professoral, au sens péjoratif du terme, que Léonard Constant. Il aimait la vie, et il la faisait aimer et comprendre autour de lui. Il était salubre dans les heures angoissées où nous sommes, que fût évoqué ce catholique de grand air, qui dissimulait sa sainteté dans un sourire et son érudition sous un bon mot. Tout, dans sa vie, fut exemplaire, et sa mort couronna l'œuvre. C'est l'histoire de la vie et de la mort d'un juste. Nous aurions pu le connaître, l'aimer comme d'autres, et nous ne l'aurions peut-être pas distingué. M. Plaquevent excelle à nous donner le sentiment de cette perfection dans la simplicité. Il est impossible de parler de son livre sans évoquer un visage, une allure, un timbre de voix, un éclat de rire qui, grâce à lui, nous sont devenus familiers. Nous qui ne l'avons pas connu, nous avons pourtant rencontré quelque part Léonard Constant. C'est le plus grand éloge que je puisse écrire du livre de M. Plaquevent.

Tué d'une balle allemande, sur la terre d'Allemagne qu'il aimait, en portant secours à un blessé allemand, ce grand Français a plus fait pour la compréhension des deux peuples que bien des accords diplomatiques. Il se peut qu'on l'ait oublié, de l'autre côté de la frontière; mais nous entretiendrons son culte, et le jour viendra, sans doute, où nous pourrons nous prévaloir de son sacrifice. En attendant, disons-nous bien que, tant que la France chrétienne est capable d'enfanter de tels hommes, il n'y a pas lieu de trembler pour son avenir.

J. M.

*Le Docteur Gion*, par Hans Carossa, traduit de l'allemand par Alexandre Vialatte (Stock).

Hans Carossa, qui est d'origine italienne par ses ancêtres, vit à Munich. Il n'est pas écrivain de métier — il est médecin —, mais on peut, avec Glaeser, le considérer comme le plus grand poète vivant actuellement à l'intérieur du Reich. Poète sur sa ligne à lui, au confluent de celle de Gœthe et de celle de Rilke, peut-être.

Ce roman, d'une singulière magie, blanche et verte, tient à la fois du fragment de confession et du rêve lucide. A peine une histoire; le docteur Gion, qui soigne une jeune fille,Cynthia, une artiste souffrant de troubles nerveux, a à soigner aussi une paysanne, Emérence, une jeune géante qui est enceinte et que d'invincibles somnolences accablent. Il croit qu'il faut faire disparaître l'enfant, qui condamnerait sa mère à la mort, — elle manque par trop de globules rouges. Mais la paysanne, d'instinct, refuse. En cette période d'après guerre où toutes les femmes semblent démoralisées, « l'innocente créature terrestre, la femme menacée dans son sang », première et seule regarderait comme un péché de ne pas maintenir la race humaine. Le docteur Gion fera confiance à la nature, à ses sourdes ressources, aux forces profondes de la création. Ce sont ces forces qui, subtilement et suavement éveillées, guériront Cynthia, la surcivilisée. Et si elles ne sauvent pas l'être simple, Emérence, elles font du moins que sa petite fille naît bien vivante, avec tous ces globules rouges qu'elle-même ne possède plus. Le médecin épousera Cynthia, et l'enfant, à l'endroit de qui Gion se sent en faute, sera leur enfant.

Presque un conte bleu, dans la délicieuse Allemagne du Sud toute battue de légers orages, de la ville, de ses petites places entourées de boutiques de bois et de verre, de ses grands parcs étrangement frais et solennels, aux monts pleins de buissons, de sentiers tournants, de carrières, de fleurs rouges, de grottes, de météores. Presque un songe symbolique où s'agitent, dans une demi-fantasmagorie nocturne, des personnages bizarres et touchants, un peu fols quelquefois, avec un psychisme, un inconscient, un subconscient, toutes ces choses enfin qu'ont les Allemands, et même, — c'est plus rare chez les romanciers, — avec une âme. Presque un poème, où la médecine apparaît ce qu'elle est véritablement : un art, et davantage, une confiance, le respect de la vie, le sens de la création, si ce n'est déjà ici le sens du Créateur.

Alexandre Vialatte est un des rares traducteurs qui partent de l'exactitude littérale pour arriver à une autre exactitude plus secrète. Il a si bien fait que, dans sa translation, le roman garde son vivant pouvoir de charme.

Henri Pourrat.

# THÉATRE

A mesure que la nouvelle pièce de M. Salacrou déroule ɘs trois actes, il est impossible de ne pas éprouver une npression de grandeur. La justice oblige très souvent à ɘconnaître dans une œuvre une certaine volonté de granɘur; avec *La terre est ronde*, il ne s'agit pas d'intentions, ıais d'une grandeur réelle et sensible (1).

On pourrait croire que M. Salacrou présente un Chrisɔphe Colomb. Comme les premières scènes ne nous aprennent à peu près rien sur le drame, rien ne peut nous npêcher de guetter dans le dialogue les allusions au titre ɘ la pièce. Un personnage nous donne même un petit ıcouragement : « 1492, déclare-t-il, c'est une date! » omment ne pas penser à l'expédition qui découvrira un ouveau monde? Or M. Salacrou est très rapidement celui ui pense le moins à cette aventure. A l'occasion, il nous ıontrera bien Florentins et Florentines accueillant avec n scepticisme amusé l'idée de marcher sur une terre ɔnde : mais qu'est-ce que cette plaisanterie dans une ville ı Savonarole règne au nom de Dieu? Ainsi, une actualité ramatique cache aux contemporains de Colomb la portée 'un événement qui aujourd'hui dépasse notre imagiıation. C'est sans doute ce contraste qui explique ce cueux titre sans rapport direct avec le sujet. Sinon, nous ʼouons ne pas comprendre pourquoi *La terre est ronde* appelle ainsi. A moins que cette rondeur ne symbolise étroitesse de la demeure des hommes...

Au centre ou au sommet de l'œuvre, il y a donc Savoarole, son rayonnement, sa dictature, sa passion. M. Arıand Salacrou a emprunté son personnage principal à l'hisɔire : il n'a pas voulu écrire un drame historique. La ièce se joue sur deux plans : ici, le monde; là, Savonarole.

(1) Théâtre de l'Atelier. Mise en scène de Dullin, décors de Masson.

Le monde, c'est celui que nous trouvons dans lés Jug
ments derniers aux tympans des cathédrales. M. Salacr
a sculpté avec verve les damnés, ou du moins les candida
à un très long purgatoire; vue sous cet angle, son œuv
est une suite de sketches : Florence libertine un soir
carnaval, les Français à Florence, Florence qui ne conna
plus la douceur de vivre. Mais au milieu de ces tablea
surgissent brusquement des hommes et des femmes av
leur âme : si une plaisanterie de mauvais goût tue l'â
de Faustina, c'est qu'elle en avait une : on ne badine p
avec l'âme. Si sa sœur Luciana brise sa vie, c'est par
qu'une certaine pureté de l'âme ne supporte ni la dur
de l'orgueil paternel, ni la trahison de l'amour.

Qu'un Savonarole passe... Le troupeau répète : « Chr
est roi », mais cela veut dire simplement : « Savonar
est dictateur. » Ceux qui ont une âme sont bouleversés
leur bouleversement ajoute une histoire *mystique* à l'hi
toire *politique*. M. Charles Dullin a très heureusement re
due sensible la position de Savonarole dans le drame :
apparaît dans une sorte de niche qui représente sa cellu
entre ciel et terre. Au dernier tableau, le moine desce
sur la scène, parmi les hommes qui le couvrent d'injur
il n'est pas sûr que le dénouement soit ainsi plus émouva
M. Amand Salacrou ne montre jamais Savonarole phy
quement engagé dans le monde et la signification profon
de la tragédie tient à cet isolement qui est une espèce
transcendance.

M. Armand Salacrou n'a pas défendu une thèse politiqu
Nos concitoyens, ou du moins quelques-uns, ont pris l'hal
tude de guetter les allusions antifascistes ou les discrèt
invitations à un gouvernement fort. M. Salacrou semb
éprouver un malin plaisir à les « faire marcher »; rien
plus drôle, en effet, que des applaudissements brusqu
ment interrompus parce que le spectateur naïf compre
qu'il n'avait pas compris. Mais, sur le plan politique,
*terre est ronde* ne signifie absolument rien. L'auteur n
pas davantage la prétention de construire « un Savonarole
avec thèse psychologique ou interprétation psychiatriqu
Le moine de Florence est, à ses yeux, un homme en q
se joue le drame même de l'humanité : dans cette piè
comme dans les précédentes, M. Salacrou dit son expérien
du néant terrestre : le passé n'est rien, l'avenir sera

passé, c'est-à-dire rien, les plaisirs ne sont rien; Savonarole est l'homme convaincu jusqu'à la mort qu'une seule chose existe, la clarté de Dieu.

*La terre est ronde* ne présente pas plus une thèse religieuse qu'une thèse psychologique ou une thèse politique. Toute tentative d'annexion serait ici ridicule. Constatons simplement ceci : la signification dramatique de la pièce est une signification religieuse parce que le drame essentiel pour le dramaturge Salacrou coïncide avec l'un des drames essentiels qui inspirent la vie et la pensée religieuses. Si cette interprétation est exacte, quelques-uns des critiques les plus en vue ont évidemment donné de ces trois actes un compte rendu « à côté ».

L'auteur des *Enfants terribles* met à la scène *Les parents terribles*. Le père, la mère et le fils de vingt-deux ans vivent dans une « roulotte », c'est-à-dire à la fois dans la lune et dans un petit appartement assez coquet, mais où le désordre est une des coquetteries. Georges est un inventeur dont la culture scientifique est limitée à Jules Verne. Yvonne se complaît dans la bohème de la maladie. Michel n'a pas de profession précise, touche-à-tout et bon à rien; il est visiblement protégé par un de ces anges gardiens chers au poète d'*Orphée*. La roulotte roule parce qu'elle est conduite par tante Léo qui s'occupe de la fortune et du ménage. Dans ce cadre qui rappelle délicieusement la Bibliothèque rose, M. Jean Cocteau entend « renouer avec la tradition des pièces du boulevard, qu'on jouait lorsqu'il n'avait pas l'âge d'aller au théâtre ». Il ne cherche pas une intrigue inédite : la passion d'Yvonne pour son fils est exclusive; Georges se sent seul à la maison et se console en prenant pour de l'amour la tendresse d'une jeune fille qu'il a tirée d'une mauvaise passe; Michel a besoin d'air et trouve le grand amour. D'où : 1° conflit entre le fils et la mère; 2° conflit entre le fils et le père, car l'un et l'autre sont épris de la même femme. Plus prestidigitateur que jamais, M. Cocteau joue sur deux tons : son histoire est à la fois un drame et la parodie d'un drame ; ce qui nous arrive, disent ces personnages, cela ne se voit qu'au théâtre et pourtant nous n'y sommes pas ! La parodie dissipe le drame, mais au moment même où il cesse d'être un drame, il laisse transparaître ce qui est vraiment dramati-

que : la passion maternelle, la solitude paternelle, la tragédie de l'éducation; et si tante Léo mène le jeu avec la maison, ce n'est pas seulement parce qu'elle est l'Ordre : elle est aussi l'Amour, et l'Amour dans sa plus grande pureté qui est celle du sacrifice. Le premier acte est étonnant. Il reçoit l'interprétation parfaite qu'il exige; Mmes Germaine Dermoz et Gabrielle Dorziat, M. Marcel André et un très jeune acteur, M. Jean Marais, sont entièrement possédés par leur personnage. Auteur et acteurs se tiennent pendant une heure sur la corde raide sans avoir l'air de s'en apercevoir. N'y aurait-il que cet acte, le Théâtre des Ambassadeurs mériterait une visite.

A la fin de l'acte suivant, nous ne comprenons plus. Mme Alice Cocéa a rejoint le quatuor. L'interprétation se maintient et restera jusqu'à la fin à ce point de perfection qui a été atteint dès les premières répliques. Et pourtant... que s'est-il passé? M. Jean Cocteau aurait-il cessé de jouer à Bernstein? Croit-il encore jouer alors qu'il ne joue plus? Ne sait-il plus donner l'impression qu'il joue? Le fait brutal est que l'acte est vidé de toute poésie, que les intentions du poète ont anesthésié le poète. Relisons ses déclarations (1). M. Cocteau ne veut plus travailler pour les metteurs en scène; soit. Mais la participation des metteurs en scène est déterminée par les exigences *intérieures* de l'œuvre. Il y a des pièces qui ont *intérieurement* besoin d'une *extériorisation* très poussée; d'autres réclament une traduction sensible réduite à ce qu'implique la présence réelle d'êtres vivants sur le plateau. M. Cocteau semble croire qu'il existe une certaine *forme* dramatique limitant par elle-même la collaboration du musicien, du peintre, du costumier : or ce n'est pas une question de *forme*, mais de *fond*. S'il désire une réforme dans ce sens, ce n'est pas en faisant du style Second Empire qu'il l'obtiendra. Comment peut-il attacher la moindre importance à trois détails qui semblent jouer dans sa nouvelle conception du théâtre un rôle abusivement symbolique : la suppression des coups de téléphone, des domestiques et des cigarettes. Si Michel fumait, ce serait « un geste décoratif »; or il mange un morceau de sucre :

(1) *Avant ma pièce aux Ambassadeurs*, *Le Figaro*, 8 novembre 1938; *Le Temps*, 15 novembre 1938, p. 6.

en quoi est-ce moins « un geste décoratif » ? Avec *Les mariés de la tour Eiffel*, Jean Cocteau voulait être un révolutionnaire brandissant un drapeau; avec *Les parents terribles*, nous dit-il, « c'est le loup qui se déguise en pèlerin », et, ajoute-t-il, « on imagine la puissance incalculable d'une révolution qui prendrait une allure bourgeoise ». Sans doute : mais le second acte de sa pièce a le tort de n'être ni révolutionnaire ni bourgeois.

Au troisième acte apparaissent, à l'état pur, les éléments qui étaient fondus dans l'étonnant alliage du premier. Le père retourne à la Bibliothèque rose en compagnie de son ex-protégée devenue sa future belle-fille; un torrent de bons sentiments emporte les souvenirs qui pourraient troubler cette famille modèle; M. Cocteau dessine des cœurs en sucre sur le gâteau de mariage. La tragédie se concentre autour des sœurs. L'Ordre est l'Amour, mais l'amour de la vie, c'est-à-dire un amour sans charité qui condamne à mort les déserteurs de la vie : Yvonne meurt parce que sa passion maternelle était une espèce de trahison. Tout ce que Jean Cocteau apprit des Grecs, tout ce qui explose magnifiquement dans *La machine infernale* donne aux dernières scènes une force tragique qui dénoue l'œuvre dans un bel éclair. Chacun refuse de descendre « jusque dans le repli de l'amour de soi-même », chaque âme se sent au-delà de la connaissance qu'elle pourait avoir d'elle-même : seule subsiste la vérité élémentaire de la vie qui est à la fois égoïsme et don, mystère de l'humanité inhumaine.

Vérité et poésie : l'œuvre de Cocteau prouve que l'une va avec l'autre; *Les parents terribles* montre que leur commun ennemi est la littérature, cette puissance trompeuse qui substitue les intentions à la vocation et l'artifice à l'art.

Et, volontairement, nous ne parlons pas de la morale !...

HENRI GOUHIER.

# CINÉMA

## De la bassesse des sujets « honnêtes »

Avez-vous déjà vu Paris dans un film américain ? Et Montmartre ? C'est parfois drôle quand le décor, les costumes — et les barbes — sont seulement inexacts. Mais vous souvenez-vous des paysans français dans tel film de guerre tourné à Hollywood ? Je vois encore une Madelon assez pareille aux villageoises que rencontrait Stendhal près de Milan en 1835...

Or, j'étais l'autre soir dans un cinéma de banlieue populaire rempli d'ouvriers et de petits employés. Le film qu'on y projetait était français. Ce qualificatif n'a guère plus de sens au cinéma qu'il n'en a chez les sportifs, car les noms des différents collaborateurs dont l'activité a concouru à parachever l'œuvre collective, trahissaient des origines aussi diverses que ceux des coéquipiers d'une de nos équipes de football ou de rugby. Enfin, c'était un film français, et il était exécrable. Je suis confus de reconnaître qu'il amusait néanmoins mes voisins. Et ce film français était, hors toute question de qualité, gênant exactement au même titre que les bandes américaines qui montrent des Paris crapuleux et sots.

Une pièce « boulevardière » avait servi à l'établissement du scénario, une pièce que je n'ai jamais vue. Fut-elle trahie par le film ? Peu importe ! Quand M. Carné tripatouille le *Quai des Brumes* ou *Hôtel du Nord*, on peut se plaindre, non quand M. X s'attaque à une pièce-à-succès de M. Y.

L'action se déroulait dans le milieu de la grande bourgeoisie. Je connais quelques éditeurs de Paris, même divers « business men », mais aucun du type qu'on voyait à l'écran ce soir-là, consulté par les « chers maîtres », faisant du courrier au dictaphone, tenant deux conversations à la fois sur deux téléphones, expédiant des affaires, signant des chèques en série... Ni Stavisky, ni Mme Hanau, ni M. Natan, qui ne s'occupaient pourtant pas des œuvres de MM. les Académiciens, n'ont jamais dû être des brasseurs d'affaires comme cet éditeur.

Il y avait aussi dans ce film un sculpteur. Je connais divers membres de cette corporation. Certes leurs œuvres sont facilement

moins mauvaises que celles que montrait ce soir-là la camera. Ce sculpteur était un garçon bien né. (Après tout, Henri de Toulouse-Lautrec fut peintre.) Il était aussi immensément riche, ce qui ne gâte rien, et bête à pleurer. La femme de l'éditeur vivait sur la Côte d'Azur, dans l'oisiveté absolue et dans une villa-palais. Qu'importe maintenant l'intrigue entre ces trois personnages, tous sans vie et sans vérité, entre ces trois fantoches!

Qu'on m'entende bien, d'ailleurs. Entre ces trois personnages, il ne se passe rien qui tombe sous le coup de la loi légale, ni non plus, à proprement parler, sous le coup de la loi morale. Ce film n'est pas même libre. Il est pire que cela, car il est bas. On sent parfaitement que les auteurs et leurs complices décrivent avec une certaine naïveté une société dont ils ne soupçonnent pas la vilenie. Je crains qu'ils ne voient pas même la boue dont ils éclaboussent tout ce à quoi ils touchent. On est navré pour eux, mais navré bien plus encore en songeant que beaucoup de spectateurs, eux aussi naïfs et enclins à généraliser, mêleront à leur propre expérience ces images ridicules, confondront ces fantoches avec des êtres réels, et en toute bonne foi, car il ne s'agit pas ici d'une charge ni d'une farce, mais d'une comédie « vériste ». Une satire politico-sociale serait singulièrement moins vénéneuse, car son accent polémique mettrait en garde les victimes. On penserait que l'auteur exagère, que, pour le triomphe de sa thèse, il ne recule devant aucun moyen. Tandis qu'ici, il s'agit d'un honnête spectacle sans autre ambition que de distraire le public et de rapporter des dividendes aux industrieux fabricants, double but d'ailleurs atteint.

Il y a des spectateurs pour rire des mots de l'auteur, et des comédiens assez adroits pour faire passer le poisson. Mais je trouve parfaitement désolant que, dans une société comme la nôtre où se sclérosent des classes étanches, dans un pays comme le nôtre où les gens vivent les uns à côté des autres en s'ignorant ou en se méprisant — et parfois en se haïssant — la vérité soit aussi bafouée. Il y a de quoi rougir de cette bourgeoisie de cinéma, autant que du Paris californien. Plus, car ça, c'est fabriqué chez nous et, du moins un peu, par nous.

*
* *

Les libertés que prennent les cinéastes avec les œuvres des écrivains sont ordinairement détestables. Les libertés qu'ils prennent avec la vérité sont toujours abominables. Mais ce dont on les critique le plus souvent, c'est des libertés qu'ils prennent avec l'histoire. Je suis pourtant beaucoup moins sensible sur ce chapitre, et je ne me souviens pas sans délice de Mme Greta Garbo incarnant la reine Christine de Suède, ni de Mme Marlène Dietrich figurant la Grande Catherine. Je me souvenais alors des « Belles Images » qui firent la joie des jeudis de mon enfance, et des « Quatre Fils

Aymon » vus par Georgin, imagier d'Épinal. Et puis, il y a le beaux films anglais, de *Lloyds de Londres* à *Soixante ans de gloir* et même *Alerte aux Indes* et *La Charge de la Brigade légère*. E France, nous n'avons jamais su réalier quoi que ce soit d'équiv lent, et il vaut mieux oublier le tristement épique *Napoléon* d'Ab Gance, et il vaut mieux se taire sur le grotesque *Remontons le Champs-Élysées* de Sacha Guitry.

Or, voici que l'Amérique nous envoie *Suez*. On y voit Ferdinan de Lesseps amoureux de l'impératrice Eugénie, Victor Hugo fai promenade avec le manuscrit des *Misérables* sous le bras, et diver autres cocasseries de la même eau. Je sais qu'on s'en indigne bea coup. Moi, je garde mon indignation pour le brasseur d'affaires, dame et son sculpteur. Chacun son goût.

Pierre Villoteau.

P. S. — J'ai fait allusion plus haut au cas d'*Hôtel du Nord* par que M. Marcel Carné est homme de talent et récidiviste. Son fil risque, malgré ses longs monologues, d'être exporté, et sans dou fera-t-il honneur à notre technique nationale. Mais une misérab histoire de fille parisienne, après tant de bandes d'une atmosphè analogue et d'une moralité pareille, est-ce tout ce que l'imagin tion, le cœur et l'intelligence des gens de cinéma peuvent concevo et réussir ? Hélas! si nous avions fait un film sur Lesseps, il eû peut-être été fidèle à peu près à la vérité, il eût aussi sans dou été ennuyeux. Le P. de Foucauld a eu son film, et on va — enco — « tourner » Thérèse Martin. Décidément, le Français n'a pas tête épique.

P. V.

## LE MOIS ARTISTIQUE : DÉCEMBRE

*1*er. — Vernissage de l'exposition, chez Bernheim Jeune, des can didats au Prix Paul-Guillaume. Retenu Despierres, Malançon Trouille, Martin Roch, en dehors de mes candidats Druesne, Vén tien, Moisset. Le bruit court que le prix ira à M. Heuzé, qui r vaut pas Gimmi.

— 6e Salon, chez Carmine, « le Sport et les Artistes », avec Ganesc Mucha, Aujame, Bochet, Joséphine Beaudouin, La Villéon, Nadir Landowski, Durand-Rosé. Aux peintres de sport, Charles Fegd

considère qu'il faut tout pardonner, sauf de montrer une mauvaise peinture, « c'est, chez eux, un cas rarissime ». D'accord quant aux précités.

*2.* — Aux Quatre-Chemins, illustrations par Adès, de la *Reine de Saba* du docteur Mardrus. Josiah Adès note « L'art sera du surhumanisme ». Quand ?

*3.* — Galerie Clair, M. Louis Pastour, ses mers et ses voiliers en ripolin.

*5.* — Galerie Druet, le sensible et intelligent Deshayes, et M. Paul Jouve qui naturalise les animaux de Delacroix.

— Premier Prix Paul Guillaume à Heuzé. Second à Despierres. Voté pour Despierres et Druesne.

*6.* — Galerie Mouradian, le bon peintre Fornerod.

*7.* — Galerie Pittoresque, dessins et aquarelles de 300 à 1000 francs. Brianchon, Gromaire, Gruber, Lhote, A. Marchand, Waroquier, etc... L'argent n'a pas de prix.

— Galerie de Beaune, ce poète, Serge Férat, encore marqué au fer du cubisme.

*8.* — Petit-Palais : quelques-uns des meilleurs parmi les jeunes de plus de trente ans, les peintres Poncelet, Planson, Holy. Les graveurs Soulas, Jacquemin, Guastalla.

*9.* — Annonce de la mort dans la misère, à soixante-sept ans, du timide dessinateur de virgules Georges Delaw, « imaygier de la Reine », illustrateur, notamment, d'Andersen, et qui, ayant collaboré au *Rire*, eut une fin interminablement douloureuse.

— Galerie Champion, le peintre de Snellman, commissaire général de la Finlande à l'Exposition de 1937, dont les toiles sont « si séduisantes » (Paul-Léon). — Galerie Billiet, Carlo Zocchi, peintre « à double polarité » (Waldemar George). — Galerie Barreiro, le généreux Sauvayre, peintre et paysan.

*10.* — Pérennité de Noël chez les peintres, grâce à Lucy Krohg. — Galerie Borghèse, un amateur de talent, Michel-Georges-Michel.

*12.* — Dans la nef de Notre-Dame de Paris, les maîtres verriers Barillet, R. P. Couturier, Gaudin, Gruber, Hébert-Stevens, Ingrand, Le Chevallier, Py, Louzier, Mazetier, Ray, Reyre, Rinuy, continuent l'œuvre insigne. — Galerie Pascaud, les brunes peintures âpres et aiguës, de Chériane.

*13.* — Galerie Rive Gauche, di Cavalcanti, né de Picasso.

*14.* — Musée de l'Orangerie, la gravure française en couleurs au XVIIIe siècle.

*15.* — Galerie Allard, Jean Aufort qui a saisi des aspects de Bordeaux « au dedans de moi » (François Mauriac). — Librairie Chanth, quelques artistes du Rond du Chêne, réunis par André Romane, « dignes de la poésie de leur enseigne » (Paul Sentenac). — Galerie J. Castel, Le Molt, rêveur et confident poussiéreux. — Galerie Canale, les médailles de l'atelier Dropsy, « maître qui enseigne droitement » (Jean Babelon).

*16.* — Le conseil général de la Seine accorde des allocations annuelles à Eugène Karbowski, Picard, Rivière et Aug. Seysses. — Galerie Pétridès, peintures délicieuses de Marthe Lebasque, céramiques belles de son frère Pierre.
*17.* — Galerie Bernheim Jeune, les Japonais de Paris, soixante-dix artistes pour la plupart exquis.
— Mort de la femme du peintre J. M. Sert, née princesse Mdivani, sculpteur.
*18.* — A Pontivy saute le monument de la Fédération Bretonne-Angevine, des sculpteurs de Perthes et Chavalland, inauguré en 1895. Autonomisme ? Terrorisme ? Acte de goût, en tous cas.
*19.* — Mort à Sainte-Marguerite-sur-Mer du paysagiste Jean-Jacques Rousseau, vice-président de la société Coloniale des Artistes Français. — Galerie Druet, le peintre Marcel Roche inégalement brillant.
*20.* — Pavil, galerie Charpentier, « un de ceux qui savent le mieux saisir la vie dans son mouvement et sa légèreté » (Jean Martet). Ensemble harmonieux, hommage au Maroc et à Montmartre.
*21.* — Galerie Art, le syndicat des Artisans d'Art Techniciens avec René Robert, Favre-Bertin, Christianssen, Dieupart, Doumenc, Pallier, Thénaux, etc... La modestie, et l'amour de métiers trop oubliés.
*22.* — Sur une cinquantaine de mètres, la toiture de la façade des Invalides brûle. — Le huitième Salon des Échanges, dû à l'esprit d'initiative d'Henri Raméy, s'ouvre à la Maison des Expositions. Excellente manifestation, et artistique, et sociale.
*23.* — Les peintres des Tropiques chez Billiet, qui pose « avec opportunité le problème du vrai et du faux exotisme » (André Demaison). Yves Alix, Boullaire, Chériane, Daragnès, H. David, Dufresne, Mouillot, Valdo-Barbey, aident intelligemment à l'évasion.
— Le collectionneur espagnol Pazzaro est volé aux Champs-Élysées. De son appartement disparaissent des émaux limousins du XIII$^{e}$ siècle, des ivoires français du XIV$^{e}$, soit pour plus d'un million et demi d'œuvres d'art.
*24.* — Noël. La cathédrale de Chartres, fermée le 26 septembre en raison des événements internationaux, et, depuis, objet de nettoyages et de travaux, est rouverte et rendue au culte.
*26.* — Le potier Lachenal, qui a réuni des blessés de la guerre devenus nobles céramistes, reçoit la cravate de commandeur de la Légion d'honneur des mains du général Mariaux.
*27.* — Le scrupuleux peintre militaire Eugène Chaperon, médaillé des Artistes Français et chevalier de la Légion d'honneur, ami et disciple de Detaille, meurt à quatre-vingt-un ans.

GASTON POULAIN.

---

Le Gérant : E. AUBIN. — Imp. E. AUBIN ET FILS, LIGUGÉ (Vienne)

# LA VIE INTELLECTUELLE

*revue bi-mensuelle*

Directeur : M.-V. BERNADOT

La correspondance doit être adressée impersonnellement à

M. le Directeur de LA VIE INTELLECTUELLE

LES ÉDITIONS DU CERF

29, boulevard La-Tour-Maubourg, PARIS-VII[e]

*Chèque postal* : Éditions du Cerf : c. c. Paris 1436-36

Téléphone : Invalides 23-86


Nous prions nos correspondants de bien vouloir mentionner sur leurs chèques ou mandats :

1° S'il s'agit d'un « abonnement » ou d'un « réabonnement ».

2° Si cet abonnement est pour eux ou pour une autre personne.

3° A quelle revue il se rapporte : *Vie Intellectuelle, Vie Spirituelle, Revue des Jeunes, Année Dominicaine, Bulletin Thomiste.*

## Tarif des abonnements :

| | *La Vie Intellectuelle* | *La Vie Spirituelle* simple | *La Vie Spirituelle* avec suppl. | *La Revue des Jeunes* |
|---|---|---|---|---|
| | — | — | — | — |
| SIX MOIS : France : | 33 fr. | 18 fr. | 23 fr. | |
| Étranger demi-tarif : | 38 fr. | 23 fr. | 28 fr. | |
| Étranger plein tarif : | 46 fr. | 28 fr. | 33 fr. | |
| UN AN : France : | 65 fr. | 35 fr. | 45 fr. | 35 fr. |
| Étranger demi-tarif : | 75 fr. | 45 fr. | 55 fr. | 45 fr. |
| Étranger plein tarif : | 90 fr. | 55 fr. | 65 fr. | 55 fr. |

Abonnement au juste prix : 100 francs. — Abonnement d'entr'aide : 125 francs. — *Numéros vendus séparément* : 6 francs.

*Liste des Pays qui ont accepté une réduction de 50 %* :

Afrique du Sud (Transval, Natal, Orange, Bechuanaland, etc.), Albanie, Allemagne, Abyssinie, Arabie Saoudite, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa-Rica, Cuba, Dantzig (Ville libre), Égypte (et Soudan égyptien), Espagne (Baléares et Canaries), Esthonie, Finlande, Grèce et Crète, Guyane Néerlandaise, Guatémala, Haïti, Hedjaz (et Nedjed), Honduras, Hongrie, Iran, Iracq, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et Colonies, République Dominicaine, République de l'Équateur, Roumanie, Russie (U.R.S.S.), Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Turquie d'Europe et d'Asie, Uruguay, Vatican, Vénézuela, Yougoslavie, Maroc (zone espagnole).

*Les abonnements partent d'octobre, d'avril ou de juillet.*
*Pour tout changement d'adresse envoyer 1 fr. et l'ancienne bande.*
*Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.*
*La revue ne paraît pas en août.*